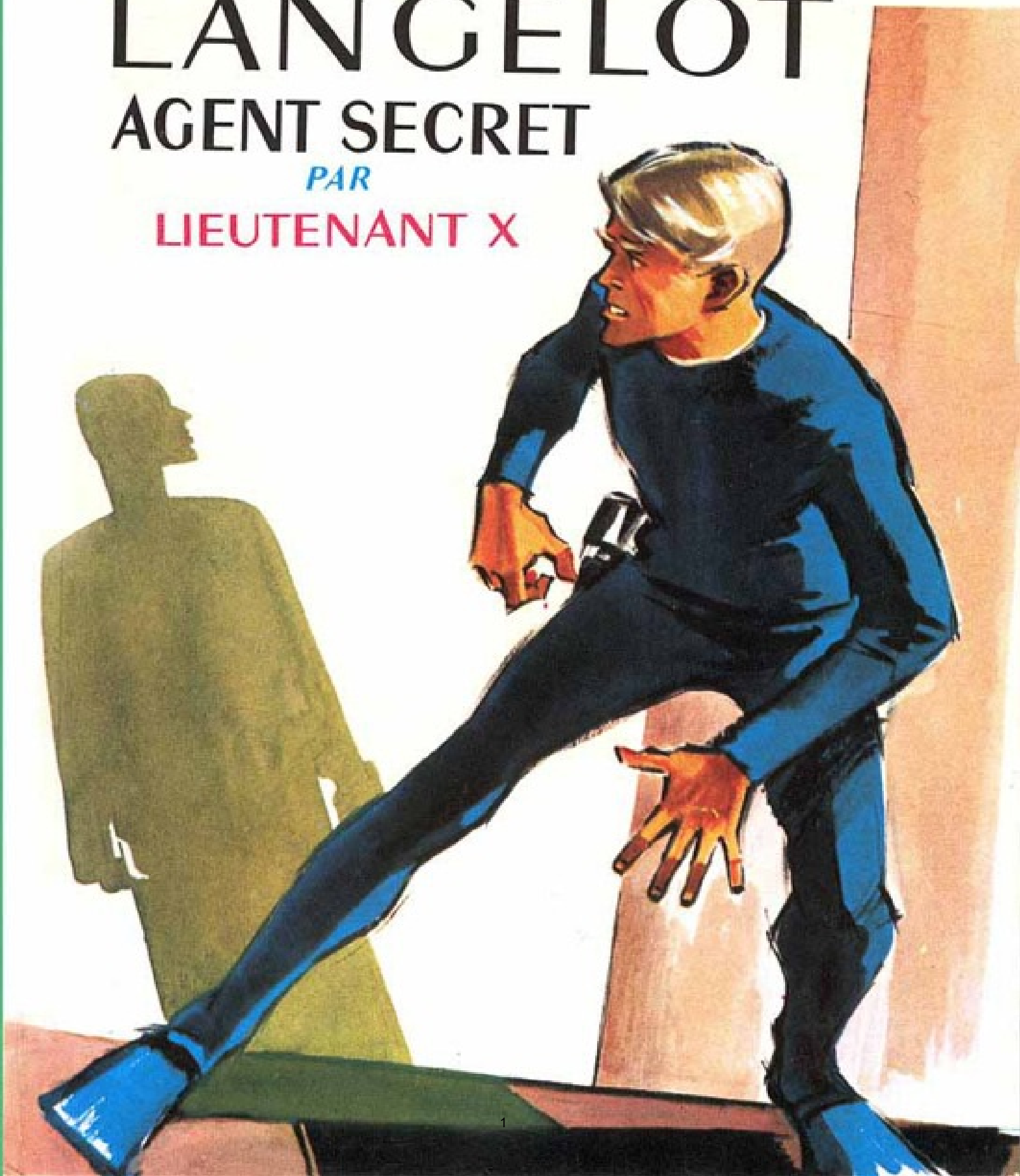
BIBLIOTHÈQUE VERTE

LANGELOT
AGENT SECRET

PAR

LIEUTENANT X



LIEUTENANT X

LANGELOT
AGENT SECRET

ILLUSTRATIONS DE MAURICE PAULIN

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

HACHETTE

SIGNATURE DU TITULAIRE

S.N.I.F.

SOLITAIRES MAIS SOLIDAIRES

SERVICE NATIONAL D'INFORMATION FONCTIONNELLE

Agent N° .. 222 .....

sous-lieutenant LANGELOT.

Obligation est faite à toutes les autorités civiles et militaires de faciliter l'exécution des missions du titulaire.

le chef du S.N.I.F.

PREMIÈRE PARTIE

1

C’est ma gamelle, je te dis ! cria le grand rouquin agitant ses longs bras.

— Erreur ! C’est la mienne ! répliqua le petit blond se ramassant en boule.

— Gare à toi ! Je t’écrase ! menaça le grand.

— Essaie, répondit le petit.

— Kss ! Kss ! mords-le ! » firent les autres en formant un cercle.

Une de ces casernes sinistres, malodorantes, que le maréchal de Lattre voulait démolir toutes.

Celle-ci – par ironie, eût-on dit – s’appelait justement caserne De-Lattre-de-Tassigny. Elle était située dans la banlieue parisienne et abritait, entre autres services et unités, la « Commission de présélection anticipée ». Cet organisme au nom biscornu était chargé d’orienter les jeunes gens de dix-huit ans, dûment recensés, vers les armes dans lesquelles ils feraient, deux ans plus tard, leur service militaire.

Elle faisait même mieux que cela, la Commission. Ses moyens très perfectionnés lui avaient permis de déceler chez certains garçons, qui n’avaient pas eu la chance de pouvoir poursuivre leurs études, des capacités

intellectuelles peu ordinaires : elle les avait aussitôt dirigés vers des établissements spécialisés qui en avaient fait des ingénieurs et des officiers de réserve.

Hélas ! la juridiction moderne, efficace, de la Commission ne s'étendait pas en dehors de ses locaux. Résultat : deux des garçons qu'elle accueillait pendant trois jours, pour des tests et des examens divers, en étaient réduits à se battre pour une gamelle modèle 14 modifié 39 ! En effet, le « grand » avait perdu la sienne et prétendait s'approprier celle du « petit », pour n'avoir pas d'ennuis avec l'adjudant, le jour du départ.

« Allez, rends-moi ma gamelle sans faire d'histoires ou je t'assomme, reprit le grand. Moi, je pèse 60 kilos et je…

— Tu m'assommes déjà avec tes discours ! rétorqua le petit. Il y en a qui sont doués, tout de même, comme orateurs.

— Vas-y le grand !

— Vas-y le petit ! »

Quarante-huit garçons brandissant leur gamelle (modèle 14 modifié 39) excitaient les adversaires.

« Eh bien, ce sera tant pis pour toi », dit le grand en avançant d'un pas.

Et lança le poing.

Il dominait l'autre de la tête, d'une bonne demi-carrure et de la moitié de la longueur du bras.

Un ou deux spectateurs à l'âme sensible fermèrent les yeux pour ne pas voir ratatiner leur camarade… Lorsqu'ils les rouvrirent, ils virent le grand à plat ventre, au sol, le nez dans le gravier, un bras tordu derrière le dos. Le petit, qui lui avait enfourché les reins, lui demandait gentiment :

« Dis, je te casse l'avant-bras ou je ne te le casse pas ? »

Les apparences, il faut l'avouer, étaient trompeuses. L'adjudant chargé de la discipline, que les cris des garçons avaient alerté, pouvait difficilement deviner que le coupable se trouvait dessous et que le polisson qui caracolait sur son dos n'avait d'autre tort que de tenir à sa gamelle et de connaître un peu de judo. D'autant plus qu'il s'agissait en l'occurrence d'un adjudant spécialisé dans l'inspection des boutons de guêtres et des semelles de chaussures, qui n'avait jamais vu le feu, jamais exercé un commandement, et s'était contenté d'une carrière glorieuse opiniâtrement poursuivie depuis trente ans dans la même caserne.

« De quoi ? tonna-t-il. Ça n'est même pas encore jeune recrue et ça veut faire la loi ? Petite brute ! Je m'en vais vous apprendre à vous bagarrer dans

la cour du quartier ! Civil ou pas, ça m'est égal. Si vous n'êtes pas content, vous irez le dire au colonel. Au trou, et pas de discussion ! »

À la grande surprise des spectateurs, le vainqueur n'opposa pas la moindre résistance, ne tenta pas la moindre justification. Il se releva lentement.

« J'emporte ma gamelle. Vous permettez ? »

Et, tête haute, il suivit l'adjudant jusqu'à la prison où il commença immédiatement une partie de dominos avec des soldats qui s'y trouvaient déjà.

2

Les résultats de tous les tests subis par les jeunes gens étaient confiés à des mécanographes qui les reportaient sur des cartes perforées. Ces cartes passaient ensuite dans une calculatrice électronique qui triait les sujets selon leurs aptitudes. Les officiers qui avaient interrogé les garçons recevaient chacun un paquet de cartes portant les noms de ceux que la machine jugeait les plus aptes à servir dans leurs armes respectives. Ainsi, le capitaine de l'armée de l'air aurait à dépouiller les fiches de tous les futurs aviateurs, le commandant du génie celles des sapeurs, etc.

La Commission tout entière s'était réunie devant le bloc « sortie » de la calculatrice ; chacun observait avec attention le petit tiroir où tombaient les cartes qui lui revenaient.

« Un pour moi ! Je vous bats, mon commandant ! s'écria l'artilleur en s'adressant à l'officier du génie.

— Et deux pour moi ! fit le capitaine d'infanterie.

— Vous en avez toujours deux fois plus que tout le monde, vous, dit le colonel, président de la Commission, un homme grand, maigre et courtois. Je me demande bien comment vous faites. Vous avez sûrement soudoyé la machine.

— Moi, je n'en ai pas beaucoup, mais c'est que j'écrème ! précisa le spécialiste des engins.

— Et trois pour moi ! remarqua le fantassin.

— J'en ai déjà onze, de quoi faire un stick : c'est tout ce qu'il me faut. Je refuse les autres, annonça le parachutiste.

— Et deux pour moi !

— Encore vous, l'infanterie ? »

Le colonel président, les mains derrière le dos, passait d'un officier à l'autre, comptait les cartes. Toute sa sympathie allait au cavalier, car il était cavalier lui-même, mais il s'efforçait de ne pas le laisser paraître.

« Et vous, Montferrand, demanda-t-il à l'unique membre de la Commission habillé en civil, toujours rien ?

— Toujours rien, mon colonel. Cela fait un an que je pêche avec vous et je n'en ai pas pris un seul ! »

Les officiers se mirent à rire. On n'entendit même pas le fantassin qui disait :

« Et un pour moi ! »

Montferrand rit avec les autres.

« Mon colonel, cette mission n'aura pas été un succès. D'ailleurs, si vous voulez bien vous rappeler, je le prévoyais. Ce n'est pas parmi des garçons à peine sevrés qu'il faut chercher des agents du S. N. I. F. Heureusement, je pars demain et je ne pense pas que le commandement juge utile de me donner un successeur, auprès de vous.

— Et deux pour moi ! fit le fantassin.

— Vous ne nous avez toujours pas expliqué exactement ce qu'est le S. N. I. F., Montferrand, remarqua le colonel.

— C'est d'un compliqué ! Je crains bien de ne plus avoir le temps ! » répondit évasivement l'homme en civil.

Tous les officiers lui jetèrent un regard mi-narquois mi-inquiet.

À ce moment :

« Vous avez une carte, dit le marin.

— Moi ? s'écria Montferrand. Impossible ! C'est une erreur. »

Ce n'était pas une erreur. La carte était bien tombée dans le tiroir S. N. I. F. Elle portait bien la mention S. N. I. F. La machine ne faisait jamais d'erreurs.

« Comment s'appelle l'oiseau rare ? » demanda le colonel.

Tous les officiers – à l'exception du fantassin : il continuait à compter ses

recrues – s'étaient groupés autour de Montferrand qui, d'un air quelque peu dégoûté, répondit :

« Langelot, mon colonel. Avec un nom pareil !… J'ai envie de le donner à quelqu'un.

— Certainement pas. Nous allons l'interviewer immédiatement. Je me demande quelle tête il peut avoir. »

La machine signalait par un feu rouge qu'elle avait exploité toutes les cartes. Le colonel sonna. L'adjudant passa la tête dans l'entrebâillement de la porte :

« Avosordmoncolonel ?

— Mougins, nous allons tout de suite nous rendre dans la salle de délibérations. Voulez-vous nous y amener le jeune Langelot ? »

Une expression soucieuse passa sur la figure de l'adjudant Mougins.

« Langelot, mon colonel ?

— Oui. Qu'est-ce qui vous chagrine ?

— C'est que je viens de le mettre au trou.

— Ah ! Et pour quel motif, je vous prie ?

— Bagarre dans la cour du quartier, mon colonel. »

Le colonel se tourna vers Montferrand :

« Votre énergumène a déjà fait des siennes, à ce qu'il paraît ! Arriver à se faire mettre en prison pendant une période de présélection anticipée, c'est un record. Votre homme est un dur !

— Je n'aime pas l'indiscipline, répondit Montferrand. C'est souvent une forme de lâcheté. Monsieur Mougins ?

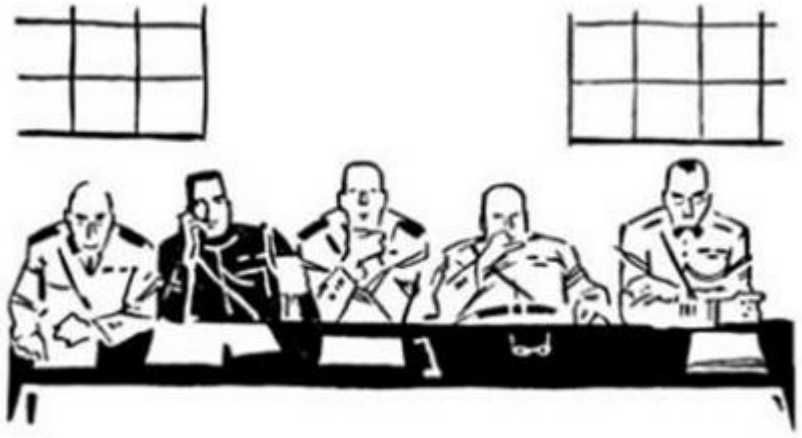
— Monsieur ?

— Dans cette bagarre, Langelot avait-il le dessus ou le dessous ?

— Le dessus, monsieur. Et comment ! Qu'est-ce qu'il lui mettait, comme raclée ! »

Montferrand soupira :

« Vous avez raison, mon colonel. Il va falloir regarder la tête qu'il a. »



3

Lorsque Langelot entra dans la salle de délibérations, il vit, assis derrière une table recouverte d'un tapis vert, une douzaine d'officiers portant les uniformes les plus divers de l'Armée française, bleus ou moutarde, avec fourragère ou sans, étincelants de galons, émaillés de décorations, chemise kaki pour les uns, chemise blanche pour les autres, avec des cravates noires, des cravates marron, une cravate verte, et des accessoires variés, depuis le fume-cigarette de l'aviateur jusqu'au stick du colonel qui présidait. Au bout de la table, unique de son espèce, un civil.

Les officiers, eux, virent s'avancer un garçon de petite taille, en chandail vert et pantalon noir, les traits menus mais durs, le front largement barré d'une mèche blonde, le regard bleu, attentif, sur la réserve. Il s'inclina avec aisance, sans prononcer un mot. Les officiers s'entre-regardèrent. Montferrand bourrait sa pipe. Un silence pesa. Enfin :

« Asseyez-vous, jeune homme », dit le colonel avec bienveillance.

Le garçon s'assit face aux officiers.

« Nous vous avons demandé de venir le premier parce que la machine a exprimé à votre sujet un avis assez peu ordinaire, reprit le colonel. Vous savez, n'est-ce pas, que les résultats de tous les tests que vous avez subis sont analysés par une calculatrice électronique ?…

— Oui, mon colonel. »

La voix était ferme, bien timbrée. Le ton poli et distant.

« Monsieur Langelot, j'ai votre dossier sous les yeux. Vous êtes orphelin de père et de mère, je vois ?

— Mes parents sont morts dans un accident d'avion.

— Vous avez fait vos études dans un collège. Vous avez votre baccalauréat. À quelle carrière vous destinez-vous ?

— Je ne sais pas, mon colonel.

— Vous ne savez pas ? »

L'ombre d'une expression espiègle passa sur le visage fermé du garçon :

« Il n'y a pas tellement de carrières amusantes, mon colonel. Vous ne trouvez pas ? »

Le colonel regarda Montferrand qui bourrait toujours. L'artilleur se pencha en avant :

« Vous avez des frères, des sœurs ? »

Langelot hocha la tête, négativement.

Le parachutiste chuchota à l'oreille du colonel président :

« Il est sportif ?

— Équitation, judo, natation », lut le colonel dans le dossier.

Le spécialiste des engins demanda :

« En classe, vous avez fait du latin ou des mathématiques ?

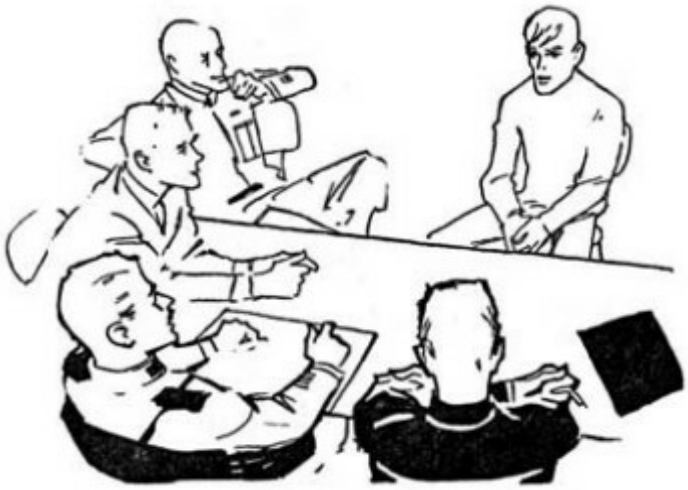
— Les deux, mon capitaine. »

Le fantassin, qui avait fini d'additionner ses fiches, leva le nez :

« Vous n'avez jamais songé à une carrière militaire ?

— Oh ! non, mon capitaine.

— Pourquoi cela ?



— Ça ne m'amuserait pas du tout d'appuyer sur des boutons pour faire partir des fusées. »

Les officiers s'entre-regardèrent de nouveau. Ils avaient fait, eux, de vraies guerres, où l'ennemi se trouvait à une portée de fusil – quelquefois à une portée de baïonnette. Mais, dans l'avenir, il fallait bien se rendre à l'évidence, la guerre appartenait aux techniciens.

Le spécialiste des engins fit « Hum ! » mais n'objecta rien.

« Comme je vous le disais, reprit le colonel, la calculatrice vous tient en haute estime, monsieur Langelot. Elle nous conseille de vous confier des responsabilités qui paraissent au-dessus de votre âge, mais qui, peut-être, vous « amuseraient ». Seriez-vous éventuellement disposé à devancer l'appel et à contracter un engagement d'une durée de plusieurs années ?

— Cela dépendrait, mon colonel.

— Sans doute. Pensez-vous que, si vous preniez pareille décision, votre tuteur s'y opposerait ?

— Sûrement pas… » La même expression espiègle : « Il serait ravi qu'il m'arrive quelque chose. Il administre pour moi les biens de mes parents. »

Tout à coup, Montferrand, qui avait enfin allumé sa pipe, prit la parole :

« Dites-moi, Langelot, vous vous bagarrez souvent comme vous l'avez fait aujourd'hui ? »

Langelot tourna son regard attentif vers Montferrand, réfléchit un moment, et répondit :

« Très rarement, mon commandant. »

Les officiers chuchotèrent entre eux. Montferrand demanda :

« Pourquoi m'appelez-vous « mon commandant » ? Vous voyez bien que je suis civil.

— Vous êtes *en* civil, corrigea Langelot. J'avais pensé, d'après votre coupe de cheveux et votre regard, que vous étiez militaire… Et commandant d'après votre âge. »

Le parachutiste se mit à rire. Le colonel se dissimula la bouche avec deux doigts. Tout le monde regardait les cheveux gris, drus, coupés en brosse, de Montferrand, qui répondit, avec sérénité :

« Eh bien, vous vous trompez. Je suis civil. Je m'appelle Roger Noël et je suis enchanté de faire votre connaissance. »

Il tendait la main.

Langelot se leva pour aller la prendre et la serrer. Il avait la poignée énergique et rapide. Ses yeux bleus et les yeux marron de Montferrand se

croisèrent.

« Vous aviez raison ou tort, tout à l'heure, quand vous vous êtes battu ? demanda l'homme.

— J'avais raison, répondit le garçon sans hésiter.

— Vous avez essayé de l'expliquer à l'adjudant ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Il n'était pas d'humeur à comprendre. »

Le colonel toussota. Montferrand inclina gravement la tête.

« Il faut apprendre à avoir confiance en ses supérieurs, dit-il. Les supérieurs sont rarement d'humeur à comprendre. Il faut les y forcer. Maintenant, Langelot, sans aucun engagement de part ni d'autre – car il faut que nous réfléchissions, vous et moi –, seriez-vous disposé à consacrer plusieurs années de votre vie à vous occuper de documentation ? Je vous précise tout de suite que la formation d'un documentaliste coûte très cher à l'État et que, par conséquent, une fois que vous aurez signé un contrat, il ne sera plus question de filer vendre du cirage ou des nouilles. Je vous précise aussi, à toutes fins utiles, que la documentation est un travail sérieux, absorbant, souvent fastidieux, qui ne ressemble guère à ce que vous avez pu lire dans les romans d'espionnage. Vous me comprenez bien ? Dernier point : je vous précise que c'est un travail dangereux… »

Tout en parlant, Montferrand observait le visage du garçon. Au mot « dangereux », il y eut enfin une réaction : le visage s'éclaira brusquement.

« Je crois que j'aimerais assez ça, monsieur.

— Bien. Si le colonel permet, vous pouvez disposer. Je vous reverrai cet après-midi pour vous dire ce que j'aurai décidé de mon côté. »

4

À midi cinq, « M. Roger Noël » quitta la caserne De-Lattre-de-Tassigny, l'air soucieux. M. Roger Noël était un homme d'action ; il détestait hésiter et pourtant il ne parvenait pas à se décider. Allait-il faire de ce blondinet aux allures indépendantes un agent du S. N. I. F. ?

Il passa devant la sentinelle, lui posant, comme il le faisait quatre fois par jour, un cas de conscience dramatique : fallait-il ou non présenter les armes à ce civil que les officiers traitaient comme l'un des leurs ?

Il fit ensuite quelques mètres à pied, cherchant un taxi. S'il s'était retourné, il aurait reconnu son blondinet, qui le suivait depuis les locaux de la Commission, à distance fort respectueuse, et que la sentinelle empêchait de passer.

« Interdit, le bleu ! Tu ne sors pas.

— Moi, je veux bien. Mais c'est toi qui auras des ennuis : le colonel m'envoie porter cette enveloppe au monsieur qui vient de partir.

— Quel monsieur ?

— Le monsieur en civil, qui fait partie de la Commission. Je ne sais pas comment il s'appelle.

— Il s'appelle Montferrand, dit la sentinelle.

— C'est un civil ou un officier déguisé ?

— Je n'en sais rien, mais si tu dois lui donner une enveloppe, tu ferais bien de te dépêcher de le rattraper. »

Dans les romans, lorsque l'on a besoin de filer quelqu'un qui vient de prendre un taxi, il en vient toujours un autre derrière, dans lequel on bondit impétueusement en criant au chauffeur : « Suivez-moi cette voiture ! » Dans la vie, il n'en va pas toujours ainsi.

Il passa bien un taxi devant la caserne De-Lattre et M. Noël-Montferrand sauta bien dedans, mais Langelot, lui, resta sur le trottoir, son enveloppe à la main.

Le blondinet ne fut pas décontenancé pour autant. L'enveloppe, déjà utilisée pour tromper la surveillance de la sentinelle, servit une seconde fois. Langelot inscrivit dessus le numéro d'immatriculation du véhicule et le numéro de téléphone de la station radio dont le taxi dépendait.

Puis, sans se presser, il se dirigea vers un quartier plus fréquenté, où il aurait une chance de trouver un téléphone public.

« Je lui donne une demi-heure pour arriver chez lui. Après !… »

En réalité, vingt minutes s'étaient à peine écoulées que M. Montferrand était déjà installé dans sa chambre et qu'il téléphonait lui-même à son supérieur hiérarchique direct.

« Alors, ce garçon, comment vous paraît-il ? demanda la voix métallique, à l'autre bout du fil.

— Bien à tout point de vue, Snif.

— Bref, c'est ce que nous cherchions, non ?

— Il a vraiment l'air d'un petit garçon. Futé, bien sûr, mais jeunet. J'hésite.

— Montferrand, je ne vous reconnais pas. La machine était formelle ?

— Je ne crois pas beaucoup aux machines. Vous le savez, Snif : je ne crois qu'à l'expérience.

— Mon vieux, je vous laisse libre : vous déciderez vous-même. Je vous signale cependant que nous avons de sérieux besoins en personnel. Vous n'êtes peut-être pas au courant des derniers développements ?

— Lesquels ?

— *Ils* savent que nous existons et ils ont décidé de nous anéantir. Ça ne vous dit rien ? »

Montferrand-Noël émit un petit sifflement :

« Rien que ça ! Alors, l'âge d'or du S. N. I. F. est terminé ? Nous ne jouerons plus sur le velours ?

— Comme vous dites. Ce n'est plus l'âge d'or, c'est l'âge du fer, Montferrand. Du fer et du feu. Décidez en conséquence. Et portez-vous

bien. »

L’air songeur, Montferrand raccrocha. Jusqu’ici, les services de renseignement étrangers ne soupçonnaient pas l’existence du S. N. I. F., ce qui simplifiait beaucoup le travail de ses agents. Apparemment, les choses allaient changer. Fallait-il hasarder, dans la guerre cruelle qui était sur le point de commencer, la vie d’un jeune garçon blond à l’air si innocent ? Noël Montferrand penchait pour la négative…

5

Cet après-midi-là, le dernier du stage de trois jours, les garçons défilèrent par ordre alphabétique dans la salle de délibérations où les officiers leur posaient quelques dernières questions et les affectaient définitivement dans l'arme qui serait la leur deux ans plus tard, en tenant compte à la fois de leurs aptitudes et de leurs préférences.

Par ordre alphabétique… à une exception près. On avait, d'un commun accord, laissé Langelot pour la bonne bouche.

Montferrand, le principal intéressé, n'avait pas encore pris sa décision. Il s'enveloppait dans des nuages de fumée qu'il tirait de sa bouffarde et, d'un air ennuyé, scrutait les visages qui se présentaient, les uns après les autres. Celui-ci aurait peut-être fait son affaire, ou celui-là, mais le petit Langelot… Le petit Langelot, à vrai dire, inspirait à Montferrand des sentiments presque paternels, et, à l'idée de le lancer dans une bataille impitoyable, cet homme (qui ne passait pas pour très doux ni pour très sensible) éprouvait une répugnance qu'il ne parvenait pas à surmonter.

« Ça y est ! J'ai vu tous les miens. Un bon contingent, mon colonel. On fera des soldats avec ça ! déclara le capitaine d'infanterie.

— Il ne reste plus que le vôtre, Montferrand. Peut-on savoir ce que vous avez décidé ?

— Si vous ne voulez pas de Langelot, plaisanta le marin, donnez-le-moi. Il a une vraie tête de mousse.

— Je m'inscris sur la liste, intervint le cavalier. Les petits de son gabarit, c'est de la graine d'écuyers ! Et puis ça ne tient pas beaucoup de place dans un char.

— Je n'ai encore rien décidé, dit Montferrand en suçant sa pipe. Il me paraît bien jeune, bien mince, bien blond. Vous voyez ce que je veux dire ? De toute façon, nous ne savons pas ce qu'il aura décidé lui-même. S'il refusait, cela simplifierait sérieusement ma situation !

— Appelez Langelot, Mougins », commanda le colonel.

Langelot entra. Il avait attendu l'appel de son nom tout l'après-midi, mais il ne paraissait nullement énervé ou angoissé.

« Celui-là, mon colonel, dit l'adjudant Mougins qui l'avait introduit, il faut encore que je me plaigne de lui. Pendant la pause de midi, il est allé courir je ne sais où. On ne l'a pas revu avant deux heures trente. Une mauvaise tête, d'après moi.

— C'est bien, Mougins. Nous verrons cela. »

L'adjudant sortit. Il y eut un silence. Les officiers regardaient tantôt Montferrand qui fumait tranquillement, tantôt Langelot qui restait debout au milieu de la pièce, sans paraître gêné le moins du monde.

Enfin le colonel prit la parole :

« Langelot, je crois que monsieur… (il cacha un sourire), M. Roger Noël a quelques questions à vous poser… »

Langelot se tourna poliment vers M. Roger Noël.

« D'abord, fit celui-ci, j'aimerais bien que vous me disiez ce que vous avez fait entre midi et deux heures et demie.

— Certainement, mon capitaine… »

Les officiers échangèrent des coups d'œil. Quelqu'un ricana tout bas.

« Vous m'avez rétrogradé, à ce que je vois, dit calmement Montferrand. Maintenant, je ne suis plus que capitaine.

— Oui, fit Langelot. Je m'étais trompé. Vous êtes le capitaine Montferrand. »

Surprise générale. Le parachutiste éclata de rire en se claquant les cuisses.

« Bien fait pour vous, Montferrand. Il est rigolo, ce petit.

— Je suis bon joueur, dit Montferrand. Langelot, pour cette fois, vous m'avez eu ! Soyez bon joueur à votre tour et apprenez-moi comment vous avez fait.

— Ce n'était pas compliqué, mon capitaine. Je suis sorti après vous de la caserne en disant à la sentinelle que le colonel m'avait envoyé pour vous donner une enveloppe. La sentinelle connaissait déjà votre nom, mais elle ne savait pas si vous étiez civil ou militaire. Je vous ai vu prendre un taxi. C'était un radio-taxi. J'ai inscrit son numéro d'immatriculation et le numéro de téléphone de sa firme. Je vous ai donné une demi-heure pour rentrer chez vous. Ensuite, j'ai téléphoné à la firme. J'ai dit que j'avais vu un monsieur monter dans le taxi numéro tant, à telle heure, et qu'en montant il avait laissé tomber son portefeuille sur la chaussée. J'avais ramassé le portefeuille et je voulais le porter à son propriétaire. La personne qui me répondait a appelé le chauffeur par radio et lui a demandé l'adresse où il avait conduit un client à telle heure. C'était 8, rue Fantin-Latour, mon capitaine. Je suis allé 8, rue Fantin-Latour et j'ai raconté la même histoire à la concierge en donnant votre signalement. Elle m'a dit : « Ce monsieur, c'est le capitaine Montferrand, troisième droite. Mais ça m'étonne qu'il ait perdu quelque chose : il est toujours si soigneux. » J'ai fait semblant de monter chez vous. En réalité, j'ai simplement glissé une enveloppe sous votre paillasson pour que, ce soir, vous puissiez vérifier que je suis venu. Voilà, mon capitaine. »

Le parachutiste ne se tenait plus de joie. Le colonel président se mordait les lèvres pour ne pas rire ouvertement. Montferrand soupira.

« De tout cela, dit-il, vous retiendrez d'abord une chose. C'est que, dans

les services comme le nôtre, les promotions ne sont pas rapides puisque, avec un physique de commandant, je ne suis encore que capitaine. Vu, Langelot ?

— Vu, mon capitaine.

— Au demeurant, nous sommes tout de même un peu mieux payés que nos camarades des armes régulières. Si cet aspect de la question vous intéresse, je peux vous parler des diverses primes que nous…

— Merci, mon capitaine. Je ne pense pas que ce soit très important.

— Vous avez raison : ce sont des primes tout à fait insignifiantes. En revanche, nous bénéficions d'un régime de retraite…

— Je ne pense pas encore à la retraite.

— Il n'est jamais trop tôt pour y penser, surtout dans un métier fatigant, comme le nôtre. Dites-moi, avez-vous raconté à vos camarades que nous vous proposions un poste de documentaliste ?… »

Montferrand avait posé la question d'un ton indifférent, mais il attendait la réponse avec beaucoup d'intérêt.

« Non, mon capitaine.

— Vous leur avez quand même expliqué pour quoi vous aviez été convoqué tout seul ce matin ?

— Je leur ai laissé croire que c'était à cause de la bagarre. »

Le colonel et Montferrand échangèrent un regard qui signifiait : « Rien à dire, le petit est doué ! »

« Bien, fit alors Montferrand. Pourrions-nous savoir si notre proposition vous agrée ?

— Elle m'agrée », répondit Langelot avec une feinte froideur, mais ses yeux brillaient.

« En ce cas, je vous prends, mais il faudra que vous appreniez à empêcher vos yeux de faire des feux de joie. Compris ?

— Compris, mon capitaine. »

6

Trois semaines plus tard, Langelot reçut une convocation : *M. Langelot est prié de se présenter au capitaine Montferrand, caserne De-Haute-clocque, le 4 courant, à 10 h 00. Il doit prévoir un stage de plusieurs jours. Couchage et repas lui seront assurés.*

Montferrand reçut son pupille dans un petit local qui contenait, pour toutes fournitures, une table, un lit, une chaise, un coin toilette, un téléphone, une boîte de rations pour une semaine, et une quinzaine de feuilles dactylographiées agrafées au moyen d'un trombone.

« Dans un ou deux mois, expliqua Montferrand, vous serez appelé à faire l'école du S. N. I. F. Dans cette école, vous tiendrez un rôle qui ne sera pas le vôtre. Cela, à titre d'exercice. Ces feuilles dactylographiées contiennent la biographie d'Auguste Pichenet, vingt ans. Vous devez assimiler tous les traits de caractère de ce personnage, reconstituer les connaissances qu'il peut avoir de tel ou tel sujet et vous rappeler très exactement tous les détails de sa vie. Lorsque vous serez sûr de posséder à fond votre rôle, vous décrocherez ce téléphone et vous demanderez à me parler. Je viendrai vous faire subir un examen. Je vous préviens : je vous poserai certaines questions dont les réponses ne figurent pas dans ce texte. Il faudra alors que vous inventiez les réponses, sans jamais vous couper ni contredire les données de base. Avez-vous des questions à poser ?

— Combien de temps me donnez-vous pour devenir Pichenet ? »

Montferrand sourit :

« Cette boîte de rations vous fera huit jours. Pour la suite, espérons que la faim vous stimulera la cervelle… »

Et Langelot resta seul.

Il s'aperçut rapidement que Montferrand s'était moqué de lui en parlant de huit jours. Au bout de quelques heures, le personnage d'Auguste Pichenet, fils de sous-officier, élevé au Prytanée militaire, doté d'une sœur qui faisait ses études chez des religieuses à Montargis, doué d'une passion égale pour les chevaux et la philatélie, bon garçon dans l'ensemble, mais un peu primaire, rancunier, et capable de violence, avait pris corps. Le difficile serait d'inventer l'atmosphère du Prytanée que Langelot ne connaissait guère, et puis, bien sûr, de ne jamais se tromper sur les dates de ses maladies infantiles, et autres détails saugrenus du même genre.

Tout de même, on lui avait un peu facilité le travail, car il trouva, en annexe, un rapport succinct sur le Prytanée et un conseil judicieux : Pichenet avait pu faire ses études dans une annexe, pour le cas où il rencontrerait un véritable ancien élève de l'établissement.

Langelot consacra la première journée à l'étude des papiers ; il mangea avec appétit du corned-beef et du pain de guerre, se coucha tôt, dormit bien. Le lendemain, il travailla toute la journée à se poser à lui-même des questions de plus en plus difficiles et à élaborer une technique de réponse. Il se donna un jour encore pour inventer quelques détails qui lui semblaient importants et à les faire cadrer avec les données qui lui avaient été fournies. Le quatrième matin, après une bonne nuit, il se fit subir un dernier examen et décrocha le combiné sans la moindre hésitation.

« J'arrive », dit Montferrand à l'autre bout.

7

Ce soir-là, Montferrand appela de nouveau son chef.

« Alors ? dit la voix métallique.

— Notre garçon est doué, Snif. Il pêche par excès, bien sûr. Il a trop d'imagination. C'est l'âge. Il m'a inventé une histoire compliquée de correspondante anglaise dont il était amoureux : c'était, d'après lui, pour étoffer son personnage qui lui paraissait un peu sec.

— C'était une excellente idée.

— Non, parce qu'il a prétendu être allé la voir et qu'il m'a raconté son voyage en me citant les hôtels où il était descendu. Ce n'était pas du tout le genre d'hôtel où descend un fils de sous-officier, élève du Prytanée.

— Vous êtes bien sévère, Montferrand. L'idée de la correspondante était bonne en soi. D'autres anicroches ?

— Bien sûr, il s'est embrouillé dans la discipline du Prytanée, les galons des sergents-chefs-majors et l'ordre serré, mais il m'a affirmé avoir été un très mauvais élève dans les matières de ce genre ! Il ne connaît pas très bien la philatélie, ce qui s'explique moins.

— La rentrée est dans un mois. Dites-lui de mettre tous ces détails au point. Autre chose : j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

— Cela nous changera.

— Ne soyez pas pessimiste ! J'ai obtenu la nomination du colonel Moriol.

— Le colonel Moriol commandera l'école ?

— Oui, mon bon.

— Mais personne ne le connaît. Il n'est pas du S. N. I. F.

— Je le connais, moi, et il en sera. Il a fait une carrière magnifique dans les sections « action » des services de renseignement. Et pourtant tout le monde s'accorde à lui trouver du tact, de l'humanité, de la finesse, un sens profond de la qualité ! Que vous faut-il de plus ?

— À moi, rien. Moriol est un gars comme il nous en faudrait beaucoup.

— Ce sera à vous, Montferrand, de le mettre au courant.

— Ne craignez rien, Snif. Tel que je l'imagine, au bout de huit jours, il sera dans le bain ! »

8

Un mois plus tard, un autocar civil stationnait à la gare routière de la Bastille parmi de nombreux autres autocars. Rien ne l'en distinguait. Il fallait connaître son numéro minéralogique pour ne pas s'y tromper. Deux ou trois fois, des voyageurs faillirent le prendre, par erreur, mais un solide gaillard qui se tenait sur le marchepied leur réclamait leur billet pour la visite des châteaux de la Loire.

Trente touristes seulement furent admis. Ils avaient chacun un billet numéroté, portant leur nom. Ce nom, il est vrai, n'était jamais celui qui figurait sur leur carte d'identité. Ces trente touristes des deux sexes ne paraissaient pas se connaître entre eux et se regardaient avec une curiosité qu'ils s'efforçaient de dissimuler. Ils ne portaient pas de bagages. Ils étaient tous jeunes et robustes. Le plus âgé paraissait avoir moins de trente ans. Ils s'installaient sur le siège qui correspondait au numéro de leur billet, regardaient leur montre, puis la colonne de Juillet, la gare, les voitures qui passaient, et chacun d'entre eux se disait avec une fierté mêlée d'un peu d'angoisse :

« L'aventure commence ! »

Car tous ces touristes avaient signé, quelques jours plus tôt, un contrat draconien qui les liait pour quinze ans à l'organisation la plus mystérieuse de tous les services de renseignement du monde : le Service national

d'information fonctionnelle.

Langelot embarqua l'un des derniers. Il détestait autant arriver en avance qu'en retard. Il grimpa agilement dans l'autocar, tendit son billet au contrôleur en lui disant :

« Figurez-vous que je n'ai encore jamais vu les châteaux de la Loire ! Vous ne croyez pas que c'est honteux, à mon âge ?

— Numéro 29 », répondit le contrôleur sans se dérider.

Langelot s'arrêta à l'entrée du passage central et dévisagea ses camarades les uns après les autres, l'œil fureteur, le sourire naïf. Puis, à haute voix, il dit :

« Bonjour. »

Et il alla s'asseoir, mais pas du tout sur le siège n°29. Le siège n°29, en effet, était voisin du siège n°27 où avait pris place un garçon maigre, aux pommettes proéminentes, aux yeux fanatiques. Pas du tout le genre de Langelot. En revanche, le n°22 était occupé par une charmante jeune fille aux cheveux châtains coupés court et au nez retroussé. Et le 24, par chance, était encore libre ! Langelot n'hésita pas.

« J'ai un prénom ridicule, remarqua-t-il en s'asseyant. Appelez-moi Pichenet, comme tout le monde. Et vous, comment vous appelle-t-on ? »

Elle leva sur lui des yeux verts qu'il trouva ravissants.

« On m'appelle Corinne Levasseur », répondit-elle après un moment d'hésitation.

Ils se regardèrent bien en face, sachant que l'un et l'autre mentait.

Une sorte de fatigue anticipée leur vint, la fatigue de tous les mensonges qu'ils allaient se débiter. Et aussi la première tentation : après tout, puisqu'ils savaient tous les deux pourquoi l'autre était là, quel mal y aurait-il à jeter le masque ? On a toujours besoin d'un ami, d'un confident. Pourquoi ne se rendraient-ils pas mutuellement le service d'échanger un peu de vérité dans le monde de fiction où ils entraient ?

Ils se retinrent pourtant, car on les avait bien mis en garde au moment de la signature du contrat. La solitude, leur avait-on dit, sera votre lot, et il faut que vous en fassiez l'apprentissage dès maintenant. Non pas la solitude dans l'isolement, mais la solitude dans le monde, la plus terrible.

« Pichenet, quel drôle de nom ! fit Corinne au bout d'un moment. Je voudrais bien savoir quel est votre prénom. Vous me le direz un jour ?

— Si vous êtes très sage.

— Dites donc, fit le contrôleur, vous vous êtes trompé de siège,

numéro 29.

— Y a-t-il un règlement selon lequel les numéros des sièges correspondent à ceux des billets ? » demanda Langelot.

Tous ses camarades le regardaient. Pour une première journée au S. N. I. F., le petit blondinet n'avait vraiment pas l'air dépaysé.

« À ma connaissance, il n'y en a pas. Mais il se pourrait bien qu'il y en ait un, dit le contrôleur.

— S'il y en avait un, monsieur le contrôleur, qui serait chargé de le faire respecter ?

— Moi, bien sûr.

— Alors je pense, conclut Langelot, qu'on vous aurait tout de même mis au courant. »

Et il resta où il était.

9

Lorsque les trente stagiaires furent à bord, le contrôleur fit signe au chauffeur et l'autocar démarra.

Le soir tombait sur Paris. Par les fenêtres, on apercevait tantôt un pan de Seine, jaune du soleil couchant, tantôt un arbre, noir de la nuit qui venait. Des dizaines de milliers de voitures se hâtaient vers les sorties de la ville. Des piétons se croisaient, leur pain ou leur journal sous le bras. Des carrés de lumière apparaissaient, de plus en plus nombreux, dans la masse sombre des immeubles.

Les stagiaires du S. N. I. F. avaient l'impression de voir tout cela pour la dernière fois.

L'autoroute du Sud.

La nuit s'étant faite, le chauffeur alluma les lampes intérieures. Les passagers, que le crépuscule avait transformés en ombres solitaires, se retrouvèrent de nouveau, éclairés, groupés, embarqués ensemble à bord de la même galère qui roulait à cent kilomètres à l'heure vers une destination inconnue.

« Ces vingt-neuf visages, se disait Langelot, que je n'ai jamais vus jusqu'à aujourd'hui, dont certains ne me sont même pas sympathiques, me deviendront familiers et proches. Ce sont les visages de mes camarades. »

On avait quitté l'autoroute. Des noms de localités apparaissaient de temps

en temps, illuminés par un coup de phare. Langelot s'efforçait de les retenir, sans savoir pourquoi.

Il aurait aimé bavarder avec sa voisine, mais, n'ayant que des mensonges à lui dire, il préférait se taire. De temps en temps, ils échangeaient un sourire.

On montait une côte. On débouchait sur un vaste plateau. Les lumières d'un village brillaient au loin. Des bâtiments s'allongeaient sur la droite. Un projecteur brilla. L'autocar ralentit. On vit un soldat sauter sur le marchepied et parlementer avec le contrôleur par la portière ouverte. L'autocar accéléra de nouveau. Un vent puissant et glacé vint faire voler les cheveux fins de Corinne. L'autocar s'arrêta.

« Tout le monde descend ! cria le contrôleur.

— Vous croyez que nous sommes arrivés à l'école du S. N. I. F. ? demanda Corinne.

— Je pense plutôt que nous sommes sur un terrain d'aviation. »

Langelot se trompait. Le terrain découvert sur lequel ils se trouvaient n'avait guère plus de cent mètres au carré : aucun avion n'aurait pu y atterrir.

« J'y suis ! C'est un héliport ! »

Il s'agissait en effet d'un terrain pour hélicoptères, appartenant à l'armée. Au milieu du terrain, émettant des rugissements et des sifflements épouvantables, tandis que ses deux hélices tourbillonnantes produisaient un vent qui couchait l'herbe, ballonnait les jupes, fouettait les visages et les mains, une « banane » attendait.

Un officier de l'Aviation légère de l'armée de terre mit ses mains en porte-voix et hurla :

« Tout le monde à bord de la banane ! »

Le bruit était si fort qu'on ne l'aurait pas compris s'il n'avait joint le geste à la parole.

Un à un, les stagiaires grimpèrent dans l'hélicoptère et s'installèrent à peu près comme dans l'autocar.

« Vous êtes déjà monté dans ces sortes d'engins ? demanda Corinne.

— Jamais.

— Moi non plus.

— Vous avez peur ? »

Elle haussa l'épaule :

« Si j'avais peur, je ne serais pas au S. N. I. F. »

Quelques instants plus tard, l'hélicoptère s'enlevait de terre et fonçait dans la nuit.

« Vous croyez que c'est loin, l'école ? demanda Corinne qui, visiblement, ne pouvait plus s'empêcher de parler.

— J'imagine, dit Langelot, qu'elle est peut-être dans une île. Cela expliquerait l'hélicoptère.

— Ou bien il n'est là que pour brouiller les pistes ?

— Au prix de l'heure de banane, cela m'étonnerait !

— Moi, dit Corinne, je pense que l'école du S. N. I. F. doit se situer quelque part dans les Alpes, ou les Pyrénées. Sur un pic inaccessible ! »

Le silence retomba, si l'on peut parler de silence, alors que l'hélicoptère continuait son vacarme infernal. Langelot aurait aimé poser mille questions à Corinne : avait-elle de la famille ? Quelles études avait-elle faites ? Comment avait-elle été recrutée ? Mais il savait d'avance qu'elle lui raconterait une histoire apprise par cœur pendant plusieurs jours d'un isolement semblable au sien !

Alors il lui demanda :

« Vous n'avez pas le mal de l'air, au moins ?

— Si vous continuez à me prendre pour une petite fille à sa maman, lui répliqua-t-elle, il va vous arriver des bricoles ! »

Tout à coup, comme l'hélicoptère donnait de la bande, un immense plan à la fois noir et lumineux, moiré eût-on dit, apparut : c'était l'océan où se reflétait la pleine lune.

« Regardez ! s'écria Corinne. Vous aviez raison. L'école doit être dans une île. »

Le vol dura encore pendant une demi-heure, puis la descente s'amorça. Les stagiaires, se pressant contre les hublots, essayaient de découvrir l'île vers laquelle l'hélicoptère piquait du nez, mais ils ne voyaient rien.

« Elle doit être minuscule, leur île ! »

L'appareil n'était plus guère qu'à cinquante mètres du niveau de la mer, lorsqu'il changea de direction pour se mettre vent debout. Les stagiaires virent alors briller quatre balises lumineuses et s'élever, tout près d'eux, les superstructures d'un gros navire.

« Apparemment notre voyage n'est pas terminé, dit un garçon brun, au teint mat, assis à côté de Langelot. La banane nous aura seulement transvasés sans que ce bateau n'ait eu à entrer dans un port.

— Il faut croire que nous allons loin, s'ils ont prévu un cuirassé pour nous transporter, remarqua un autre.

— Tu crois que c'est un navire de guerre ? demanda un troisième.

— Vivent les bateaux ! dit Langelot. La cuisine y est bonne. Moi, un jour sur le F… »

Il s'arrêta net. Il avait failli raconter une anecdote arrivée sur le *France,* bateau où n'avait sûrement jamais mis les pieds Auguste Pichenet. Heureusement personne ne l'écoutait ; tout le monde essayait d'apercevoir quelque détail du navire sur lequel se poursuivrait sans doute le voyage de toute l'équipe.

Un choc sourd. L'hélicoptère avait touché le pont du bateau.

« Tout le monde descend ! » cria l'officier convoyeur.

Les jeunes gens se pressèrent vers la sortie.

« Ça doit être dans les Açores, supposait l'un.

— À moins que ce ne soit aux Bahamas, supputait l'autre.

— Il faut bien tout de même que ce soit une possession française, dit le garçon brun.

— Pour ce qu'il nous en reste, nous n'avons plus tellement le choix », fit observer Langelot.

Au bas de l'échelle de coupée, se tenait le capitaine Montferrand, en

survêtement. Il sourit à plusieurs des stagiaires qu'il avait recrutés lui-même.

« Tiens, Pichenet ! Vous n'avez pas eu trop de peine à quitter le Prytanée ?

— Mon capitaine, vous avez mauvaise mémoire. Cela fait deux ans que je l'ai quitté. J'ai fait mon service entre-temps. Sans en avoir l'air, j'ai tout de même vingt ans, moi. Et j'ai devancé l'appel. Vous ne vous rappelez plus ? »

Les trente jeunes gens avaient pris pied sur le pont ; l'officier convoyeur, qui ignorait tout de la mission qu'il venait de remplir de même que le contrôleur de l'autocar avait tout ignoré de la sienne, serra la main de Montferrand et remonta à bord de sa banane. Un vagissement strident, un vrombissement particulièrement agressif et l'appareil décolla. Bientôt, il ne fut plus qu'un point lumineux et une rumeur éloignée dans le ciel de nuit.

« Mesdemoiselles et messieurs, dit alors Montferrand, je vous souhaite la bienvenue à l'école du S. N. I. F. »

10

Cinq minutes plus tard, les stagiaires étaient réunis dans une salle de classe comme toutes les salles de classe, à cela près que les tables étaient individuelles et équipées d'un clavier électronique et d'écouteurs. On s'était partagé les places comme on avait voulu. Comme par hasard, Langelot et Corinne se trouvaient voisins une fois de plus.

« Mes amis, dit le capitaine Montferrand en grimpant sur l'estrade, dans quelques instants vous allez être présentés au colonel Moriol, commandant l'école.

— J'ai entendu parler de lui, chuchota le garçon brun à Langelot. On n'aura pas intérêt à faire le mariole quand il sera à portée.

— Vous n'aurez pas intérêt à faire le mariole du tout, monsieur Valdez, répondit le plus calmement du monde Montferrand. Je vous préviens d'une particularité de cette école : elle est lardée de microphones et de caméras, qui vous enregistreront à tous les moments de la journée et de la nuit. Non seulement dans cette salle, mais au réfectoire, dans vos chambres mêmes et dans vos cabinets de toilette, vous êtes sous une surveillance constante. Comme aucun personnel n'aurait jamais pu satisfaire aux nécessités de vigilance qu'une telle surveillance suppose, elle a été confiée à une calculatrice électronique. Cette calculatrice a été programmée pour vous surveiller. Vos trente personnalités, avec tous les renseignements que nous

possédons sur elles, lui sont connues. Tous ces renseignements ont été codés par elle et tout ce que vous pourriez dire ou faire qui ne serait pas conforme à ces renseignements, serait immédiatement relevé. De plus, comme elle enregistre tout ce que vous dites de vous-mêmes, si jamais vous êtes amenés à vous couper, elle le signalera également. La procédure est la suivante. L'erreur relevée est envoyée sous forme d'une carte imprimée au colonel ou à son adjoint, moi, en l'occurrence. Vous comprenez bien que, dans ces conditions, vous n'avez pas intérêt à faire de confidences trop intimes aux amis que vous aurez peut-être la faiblesse de vous donner, encore que je compte bien faire tout mon possible pour que vous n'en ayez pas le temps. Merci, monsieur Valdez, de m'avoir donné si vite l'occasion d'exposer la situation à vos camarades.

« Puisque le colonel n'est pas encore là, je vais vous dire en deux mots où vous êtes. Vous vous trouvez à bord du *Monsieur de Tourville,* ancien croiseur, transformé en navire-école. Vous saisirez sans difficulté l'intérêt d'une école mobile. Pour l'instant, le chef du S. N. I. F., le ministre de la Marine et le ministre de la Défense sont seuls à connaître son existence, à l'exception, bien entendu, du président de la République et de ceux de nos agents qui y ont fait leur stage. Mais un jour les services de renseignement étrangers la connaîtront et auront, bien entendu, à cœur, de la détruire. Ce qu'ils ne connaîtront jamais, c'est son emplacement exact. Car le *Monsieur de Tourville* ne cesse de se déplacer ; il est ravitaillé en combustible en pleine mer ; les caps qu'il prend sont pendant six heures à l'initiative de son commandant, pendant six heures à l'initiative du colonel commandant l'école, pendant six heures à l'initiative des services du Premier ministre ; pendant six heures, ils sont donnés par une calculatrice établissant une certaine péréquation entre les divers déplacements. Ce roulement même n'est pas régulier et l'ordre dans lequel interviennent ces quatre quarts est fixé tous les jours par le S. N. I. F. Au cas invraisemblable où un agent adverse parviendrait à s'introduire à bord et à faire le point à un moment donné, il ne pourrait transmettre aucun renseignement à la terre, car un parasitage puissant est émis en permanence par nos installations, tandis qu'un centre d'écoute dirigé par une autre calculatrice balaie toutes les longueurs d'onde.

« À ma connaissance, le *Monsieur de Tourville* est un navire-école unique en son genre. Les Américains eux-mêmes n'en ont pas de semblable.

« En ce qui concerne votre emploi du temps… »

Il s'interrompit tout à coup, se figea au garde-à-vous et cria :

« À vos rangs, fixe ! »

Les stagiaires se levèrent précipitamment, comprenant que le colonel allait faire son entrée.

11

Il entra, grand, maigre et souple, vêtu d'un pantalon noir et d'un chandail noir à col roulé, suivi d'un groupe de personnes dont une femme et plusieurs hommes qu'il dominait tous de la tête.

« Montferrand, vous allez me faire la grâce de laisser toutes ces singeries de côté, commença-t-il, à peine franchi le seuil de la salle. Dieu merci, nous ne sommes pas ici dans une caserne. Ni dans un pensionnat de jeunes filles. Asseyez-vous, vous autres. Fumez si vous voulez. Mettez-vous à l'aise. Vous êtes chez vous.

« Je vais commencer par me présenter moi-même. Colonel Moriol. C'est la première fois que je commande un stage ici, et je vais sûrement faire des boulettes. Mais avec un état-major d'instructeurs comme celui-ci – il désignait sa suite – je sais déjà que tout ira bien tout de même.

« Vous, les stagiaires, il va sans dire que vous êtes les bienvenus. Vous avez choisi le plus beau métier du monde. Celui qui nécessite un emploi total de toutes les possibilités de la personne humaine. Celui qui, à l'époque des bombes H, des camps de la mort, des destructions massives, permet encore à un homme seul de défendre efficacement sa patrie en faisant un minimum de mal à l'humanité. Bravo.

« Qui plus est, vous n'avez pas seulement choisi ce métier, vous avez été choisis pour l'exercer. Choisis dans des circonstances diverses, mais avec une compétence égale. Vous êtes, au sens propre, une élite. Encore une fois,

bravo.

« Cette année de stage sera difficile. Souvent, vous en aurez par-dessus la tête. Ce que vous trouverez de plus épuisant, nous le savons d'avance, ce sera la solitude. Mais il faut que vous en preniez votre parti dès maintenant : dans la vie, vous, agents du S. N. I. F., vous serez toujours seuls.

« Les fatigues physiques et intellectuelles ne vous seront pas épargnées non plus. Il faut que, en un an, vous réussissiez à acquérir vingt techniques dont, pour l'instant, vous n'avez pas la moindre idée.

« Enfin, vous ferez des exercices pratiques. Le premier commence à la minute présente et finira dans un an.

« L'un d'entre vous n'est pas un stagiaire comme les autres. Il recevra ou a déjà reçu une mission spéciale : il joue le rôle d'un agent adverse introduit parmi vous. Il vous espionnera, il vous questionnera, il essaiera de transmettre des messages, peut-être de vous dérober des papiers secrets. À vous de le dépister. Toutes les ruses, bien entendu, lui sont permises… »

Langelot leva la main.

Le colonel Moriol tourna vers lui son grand visage osseux, ravagé, et son regard perçant :

« Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Mon colonel, je voudrais savoir ce qui nous est permis, à nous.

— Expliquez-vous.

— Par exemple, si nous le prenons à nous voler, avons-nous le droit de l'assommer ? »

Il y eut des rires et quelques haussements d'épaules.

« Mais bien sûr ! dit le colonel. Et c'était une excellente question. Essayez tout de même de ne pas le tuer. Mais si vous l'envoyez à l'hôpital pour quinze jours, je vous féliciterai. Quant aux astuces, vous avez droit à toutes, sans exception.

— Merci, mon colonel.

— Dernier point, reprit Moriol avec plus de gravité. Il n'y aura pas, il ne peut pas y avoir de questions de discipline parmi vous. Nous sommes tous des camarades. Solitaires, mais solidaires. Vous ne commettrez pas de fautes, cela, je le sais. Si improbable que ce soit, il pourrait tout de même vous arriver un accident. Alors, j'aime autant vous prévenir… Lorsqu'il arrive un accident à quelqu'un qui sait trop de choses – à quelqu'un, par exemple, qui connaît l'existence de l'école du S. N. I. F. –, c'est généralement un accident mortel. »

Un étrange silence pesa sur la salle tandis que, de son regard insoutenable, le colonel Moriol fouillait visage après visage…

« Maintenant, reprit-il d'un autre ton, je vais vous présenter vos instructeurs »

Il nomma le capitaine Montferrand, agent du S. N. I. F., à qui la prothèse qui lui tenait lieu de jambe gauche interdisait maintenant tout service actif. Le capitaine Ruggiero, femme rousse et belle, aux cils interminables, au sourire ironique, qui avait réussi tant de missions qu'elle était trop connue des services ennemis pour pouvoir continuer. Puis des spécialistes en diverses matières, depuis un sous-officier indochinois, ceinture noire de judo, jusqu'à un personnage cadavérique en faux col, expert ès encres sympathiques.

« Voilà, conclut Moriol lorsqu'il eut présenté tout le monde. Maintenant, je vous propose d'ajourner au bar. Nous y serons plus à l'aise pour bavarder. Je vous montre le chemin. »

Il sortit le premier, de sa démarche de grand félin.

« Vous avez remarqué ses oreilles ? souffla Corinne à Langelot. Regardez-les. Complètement perpendiculaires ! »

Elle eut un petit rire nerveux.

12

Le colonel Moriol était à peine entré au bar des stagiaires qu'un officier du chiffre se présenta à lui.

« Mon colonel, dit-il, nous venons de décoder ceci. »

Moriol prit le message et lut :

Autorité origine : Snif.

Destinataire : Colonel commandant école S. N. I. F. Extrême-Urgent. Très secret.

S. D. E. C. E. communique : services de renseignement ennemis au courant existence école S. N. I. F. à bord ex-navire de guerre français. Cotation renseignement : C/1.

Moriol fronça les sourcils et réfléchit quelques instants. Puis il appela Montferrand :

« Lisez ça. »

Montferrand lut en suçant sa pipe d'un air méditatif.

« C'est tout de même vexant que ce soit la Sdèke, notre concurrent, qui nous mette en garde ! remarqua-t-il.

— N'ayez pas l'esprit de boutons, fit sèchement Moriol. L'important c'est que nous ayons le renseignement. Et à temps. Vous ne trouvez pas la

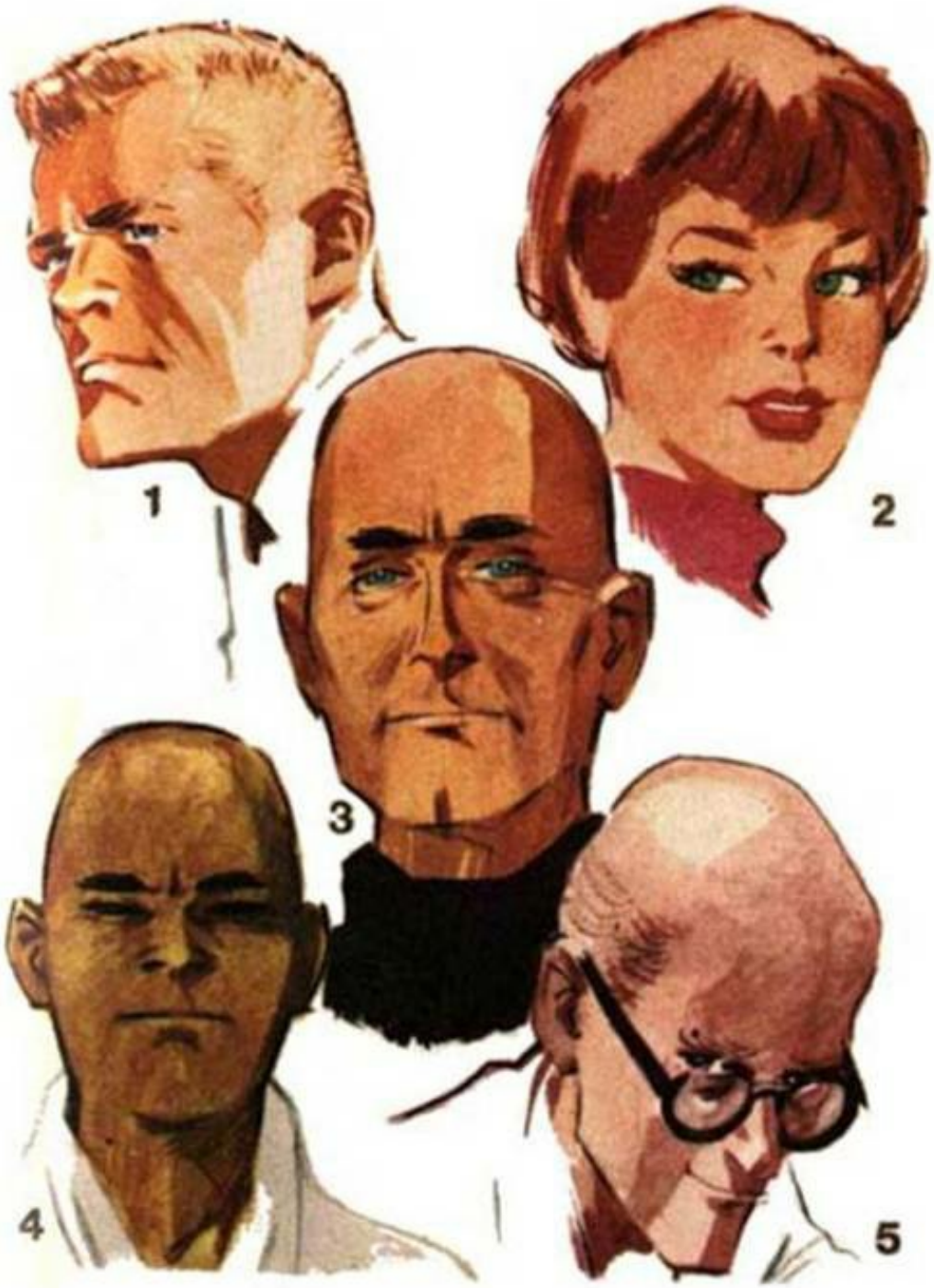
cotation curieuse ?

— Pas tant que ça. La source n'est pas certaine, mais si la source elle-même est au courant, il est certain que les services adverses le sont aussi.

— Exact. Et maintenant… Vous connaissez la maison mieux que moi, Montferrand. Que pouvons-nous faire ? »

Montferrand ôta sa pipe de sa bouche.

« Rien, dit-il. Rien qu'attendre et voir venir… »



1. *Capitaine Monferrand* - 2. *Capitaine Ruggiero* -

3. *Colonel Moriol* - 4. *Professeur de judo* - 5. *L'expert* -

13

La cabine de Langelot était absolument identique à celle de ses vingt-neuf camarades. Une couchette, une tablette, une chaise, un placard, un lavabo.

Il y entra, habillé de vêtements et de sous-vêtements appartenant à l'école, sans porter sur sa personne un seul objet qui lui fût familier. En effet, tous les stagiaires s'étaient débarrassés de leurs affaires à l'entrée de la douche qu'ils venaient de prendre, et, à la sortie, ils avaient été pourvus d'effets neufs et étrangers.

Plus rien, à l'école du S. N. I. F., ne devait leur rappeler leur véritable personnalité.

Langelot inspecta rapidement le placard, le lit, la tablette du lavabo. Tout avait été prévu jusqu'aux moindres détails. Tout était anonyme, confortable, pratique, indifférent.

« Eh bien, c'est pas mal, quoi ! dit Langelot à haute voix. Je me demande si c'est vraiment truffé de micros, comme Montferrand avait l'air de le dire. C'est peut-être du bluff. Dans le fond, je crois que c'est plutôt du bluff… »

Une voix de femme, un peu rauque, un peu traînante, lui répondit :

« Vous vous trompez, mon petit Pichenet. Ce n'est pas du bluff. »

Il se retourna brusquement. Il n'y avait que lui dans la cabine. À moins que, sous la couchette… Ou dans le placard… Il alla regarder et entendit un petit rire étouffé.

« Je ne vous ai pas encore trouvée, dit-il distinctement, mais, en tout cas, je sais ce que je voulais savoir. Je ne voudrais pas que vous croyiez que j'ai l'habitude de parler tout seul… »

Il n'y eut pas de réponse. Langelot commença à examiner les murs. Il n'eut pas grand mal à découvrir, au-dessus de la couchette, une petite ouverture circulaire pratiquée dans le mur et fermée par une grille serrée. À n'en pas douter, c'était de là que venait la voix : un haut-parleur avait été placé derrière.

Le microphone, qui permettait à son interlocutrice de l'entendre, ne se laissa pas découvrir aussi facilement. Après quelques recherches du côté du placard et du lavabo, Langelot renonça.

« Pas trouvé ! annonça-t-il. Une manche pour vous. »

La voix féminine reprit :

« Vous êtes bien combatif, monsieur Pichenet !

— Madame, le colonel a dit que nous avions le droit de nous défendre, que toutes les ruses nous étaient permises. Je vous avertis loyalement : si je trouve votre micro, je lui tords le cou.

— Ne vous énervez donc pas. Je veux bien jouer avec vous, mais il faut que vous respectiez une règle, autrement vous nous ferez avoir des ennuis avec les financiers. Débranchez tous les micros que vous trouverez, c'est de jeu. Mais ne cassez rien. D'accord ?

— Marché conclu. Je suppose que c'est à madame Ruggiero que j'ai l'honneur de parler ?

— Elle-même, monsieur Pichenet.

— Eh bien, madame Ruggiero, vous avez intérêt à m'apprendre au plus vite à débrancher un micro sans l'abîmer ! »

14

Les cours commencèrent dès le lendemain, par un bref exposé du colonel Moriol.

« Tous les services spéciaux du monde ont adopté maintenant des techniques plus ou moins identiques. En France, on appelle cette technique le RAP. RAP signifie renseignement, action, protection. Renseignement sur l'ennemi, action contre l'ennemi, protection des réseaux amis. C'est simple.

« C'est simple, mais ça ne se trouve pas tout seul. Le renseignement ne vous tombe pas tout cuit dans la bouche : il faut savoir le dénicher et ensuite le transmettre. Il faudra donc que vous étudiiez les techniques de contact, de manipulation d'agents, aussi bien que la photographie au téléobjectif, l'installation des microphones dissimulés, etc., et puis les transmissions, les encres sympathiques, le chiffre, et le reste.

« Action, cela veut dire que, dans certains cas extrêmement rares, vous aurez à attaquer ou à vous défendre, comme dans les romans d'espionnage, avec cette différence essentielle : l'espion romanesque se bagarre tout le temps tandis que, dans la vie, le bon agent spécial ne se bagarre jamais : il passe inaperçu et il est seulement préparé à se battre au cas où il ne pourrait pas faire autrement ! Vu ? Cela entraîne quand même pour vous la nécessité d'apprendre toutes les méthodes de combat rapproché, le tir instinctif, la

manipulation des explosifs et aussi de certaines drogues, comme les soporifiques.

« Protection suppose l'ensemble de ce que nous avons vu, plus les techniques de camouflage, d'interrogatoire, de filature, bref, ce qui fait que, par certains côtés, un agent spécial ressemble un peu à un policier.

« Tout cela, bien entendu, ne vous servirait à rien sans une « forme » physique constamment entretenue. Il ne s'agit pas de laisser perdre un renseignement parce qu'on manque de souffle ou de faire perdre à l'État un agent dont la formation lui aura coûté des millions, sous prétexte qu'on ne sait pas escalader un mur.

« Maintenant, je vous rappelle que vous avez un agent ennemi parmi vous. Il est fictif, c'est entendu, mais vous savez qu'on tire sur des cibles avant de tirer sur des bonshommes. Je souhaite bonne chance à… vingt-neuf d'entre vous. »

Le regard exaltant et dur du colonel Moriol passa en revue les trente visages tendus vers lui… Brusquement, l'officier sortit, laissant la chaire à un ancien comédien qui commença à parler de déguisements, de maquillages, et de travestis :

« Dans l'armée, on appelle les services comme le nôtre « les services moustaches ». Mais nous ne portons jamais de fausse moustache ! Ce que l'agent doit savoir faire, ce n'est pas du tout se transformer de façon à être remarqué, mais, au contraire, s'aplatir, s'amoindrir, de façon à n'être pas remarqué… »

Puis, ce fut une séance de combat rapproché, puis le premier cours sur le chiffre…

Au réfectoire, les stagiaires mangeaient par petites tables de quatre, les places étant tirées au sort à chaque fois, de façon à tisser des relations plus étroites entre tout le monde – de façon aussi à forcer chacun à jouer son rôle le plus souvent possible.

Au déjeuner, Langelot se trouva avec un garçon nommé Bertrand Bris, géant blond, qui se prétendait Normand et parlait très lentement de mécanique appliquée et de vins de Bourgogne ; Gil Valdez, qui avait des connaissances très précises encore qu'un peu livresques sur l'équitation, et en faisait visiblement étalage ; Nicole Buys, qui raconta comment son fiancé, officier du S. D. E. C. E., l'avait fait entrer au S. N. I. F.

« Snif, snif », dit Langelot en reniflant, et il n'ajouta pas un mot.

Le soir même, alors qu'il se brossait les dents, le haut-parleur se fit

entendre :

« Pichenet, vous m'entendez ?

— Oui, mon colonel, répondit Langelot, la bouche pleine de mousse.

— J'ai, sous les yeux, le rapport du cerveau électronique pour la journée d'aujourd'hui. Votre fiche est pratiquement vide. Vous n'avez presque rien dit. Pourquoi ?

— J'écoutais, mon colonel.

— Excellent principe. Mais comment voulez-vous que nous jugions de vos capacités si vous vous taisez tout le temps ?

— Si vous permettez, mon colonel…

— Je permets tout.

— Laissez-moi vous dire que c'est vous que cela regarde. »

Il y eut un silence, puis le colonel remarqua, sèchement :

« L'idée est juste, mais elle ne serait pas venue à Auguste Pichenet du Prytanée. Ou du moins il ne l'aurait pas exprimée en ces termes. Bonne nuit. »

Dès que Langelot se fut étendu, le haut-parleur entra une fois de plus en action :

« Cours hypnotique n°1, disait une voix impersonnelle. Vous n'avez pas besoin de m'écouter, ni de me prêter la moindre attention. Endormez-vous. Je parlerai pendant votre sommeil et vous retiendrez ce que je dirai sans même vous en apercevoir. Cours hypnotique n°1. L'art de déguiser sa personnalité ne consiste pas à emprunter des accessoires extérieurs à la personnalité que l'on veut se donner mais à acquérir la tenue intérieure de… »

Langelot chercha un interrupteur et n'en trouva pas. Il fit un rouleau de couvertures et boucha l'orifice. Peine perdue, la voix venait toujours, égale à elle-même. Un dispositif automatique mesurait sans doute l'intensité du son dans la cabine et rétablissait aussitôt l'intensité voulue…

Langelot s'endormit, pestant contre l'école, le S. N. I. F., le colonel Moriol, les interphones, magnétophones et autres phones, et lui-même.

« Que fait Corinne en ce moment ? se demanda-t-il. Elle se laisse bercer par le cours hypnotique n°1 !… »

15

Les relations entre les deux jeunes gens, au lieu de s'approfondir, s'affaiblirent rapidement. Ils se souriaient de loin, au réfectoire ou dans la salle de classe. Ils échangeaient quelques mots sur la philatélie et l'équitation ou l'art roman et les danses modernes, mais toujours en public, toujours avec prudence. Ils savaient trop bien que la moindre inadvertance serait relevée par les micros, transmise aux calculatrices ou directement aux instructeurs, et que, plus les instructeurs sauraient de choses sur eux, moins ils seraient libres, pour autant qu'on pût parler de liberté à l'école du S. N. I. F. ! Les sourires eux-mêmes pouvaient être photographiés par des caméras dissimulées et il fallait se garder d'y mettre trop de sincérité.

« Vous devriez hésiter sur la façon de gober les huîtres en société, avait fait remarquer Mme Ruggiero à Langelot-Pichenet. Vous aviez un tel naturel, dimanche dernier !

— Mais vous ne mangez pas au réfectoire ! Vous avez donc des mouchards ? »

Elle sourit, énigmatique. Langelot avait dit mouchards, mais il pensait caméras. De plus en plus, il se repliait sur lui-même, se donnait un petit accent nasillard pour parler comme il pensait que devait parler Pichenet, évitait la compagnie factice de ses camarades, ne traitait de philatélie et d'équitation qu'autant qu'il fallait pour satisfaire le colonel, et se passionnait

pour son futur métier.

La machine de la caserne De-Lattre n'avait pas menti : Langelot était doué. Surtout, il se donnait de toute son énergie, de tout son intérêt que rien jusqu'ici n'avait réussi à éveiller.

Dès le second jour de stage, il commença à tenir un carnet, pour y noter les anomalies qu'il constatait dans la conduite de ses camarades, afin de dépister l'« agent adverse »

Le troisième jour, la voix de Montferrand se fit entendre dans le haut-parleur :

« Pichenet, j'ai l'impression que vous écrivez.

— Oui, mon capitaine. Je vous montrerais bien la page, mais je ne sais pas si vous êtes caché dans la lampe ou dans le robinet.

— Dites-moi ce que vous écrivez.

— Je note que Nicole Buys, qui prétend que son fiancé est officier des services spéciaux, prononce « le S. D. E. C. E. » en épelant, alors que les gens de la boutique disent généralement « la Sdèke »

— Bonne remarque, Pichenet. Mais êtes-vous sûr d'avoir besoin de notes ? Rien n'est plus mauvais que le papier. Votre mémoire est développée à peu près au dixième de ses possibilités Faites-lui donc faire un petit effort.

— Oui, mon capitaine. »

Il tenta de ruser. Toutes les astuces, avait dit le colonel, étaient permises. Langelot commença par se renseigner sur les codes, s'en inventa un qui lui paraissait indéchiffrable, se fit délivrer une bouteille d'encre sympathique par le magasinier et décida de prendre ses notes la nuit, toutes lumières éteintes.

Quant à confier ses observations à sa mémoire, cela ne lui semblait pas possible : il s'embrouillait dans la masse des renseignements sans importance et en arrivait à confondre, pour les anomalies de leur comportement, Pierre Comte avec Christine Barbier !

Le soir venu, il éteignit l'électricité, s'installa à sa table, posa devant lui son nouveau carnet, déboucha la bouteille d'encre, le tout dans l'obscurité la plus complète, car la nuit était noire et le hublot petit. Il s'efforçait aussi de ne pas faire le moindre bruit que les micros pussent enregistrer. En cela, le haut-parleur, qui débitait le cours hypnotique n°8 sur les filatures et contre-filatures, lui facilitait le travail.

Il nota :

Dhsittjof bbrcifr toj djtaot qibnjsue b lfs eojgus courts. Pierre Comte, soi-

disant officier, a prétendu aujourd'hui à table que le 5e Bureau était celui des transports.

Ce qui donnait, chiffré :
Dhsittjof bbrcifr toj djtaot qibnjsue b lfs eojgus, etc.

Il se coucha, satisfait.

Le lendemain, après la séance de jiu-jitsu, Montferrand l'appela dans la salle des instructeurs :

« Montrez-moi ce que vous avez appris aujourd'hui… Allons ! du nerf ! Ne craignez pas de me faire mal à la prothèse ! »

Ils échangèrent quelques prises.

À midi, Langelot s'aperçut qu'il n'avait plus son carnet :

« Je l'avais pourtant dans la poche intérieure… »

Le soir, en rentrant dans sa cabine, il trouva trois objets posés sur la table.

1) Le carnet perdu.

2) Une photo le montrant assis à sa table en train d'écrire.

3) Une fiche de conseils rédigée en ces termes :

N'oubliez pas que des photos peuvent être prises à l'infrarouge, en pleine nuit, sans que le sujet ne se sente éclairé.

N'utilisez jamais de codes déchiffrables en 30 secondes, ni d'encre sympathique qu'il suffit de réchauffer à la main pour la voir apparaître distinctement.

Méfiez-vous des pickpockets.

Faites donc confiance à votre mémoire, c'est la seule façon de l'exercer.

Suivait, décrypté, le texte : « Christine Barbier », etc.

16

Les quelques jours qui suivirent furent une des périodes les plus noires de la vie de Langelot.

Il se sentait aussi désarmé qu'un cobaye sur une table de chirurgie.

La fameuse solitude des agents spéciaux s'était emparée de lui.

Ses camarades ne l'aimaient guère. On l'avait baptisé Pichenette, on avait tendance à croire que c'était lui, l'agent adverse, à cause de ses allures dégagées et de sa grande prudence…

Corinne avait mauvaise mine, ne souriait plus jamais. Sans doute souffrait-elle encore plus que lui de la solitude.

Le seul garçon pour qui il se sentît quelque amitié, Bertrand Bris, qui ressemblait à un Viking, se montrait encore plus réticent que les autres.

Sans doute, Langelot avait des satisfactions « scolaires ». Toutes les matières enseignées le passionnaient, et il réussissait brillamment partout, mais il arrivait presque à s'en vouloir de réussir si bien. Plus ses succès seraient grands, plus ils démontreraient l'excellence des méthodes du S. N. I. F.

Ce n'était pas drôle, pourtant, de se sentir toujours seul sans l'être jamais, puisque des micros et des caméras invisibles se tenaient embusqués, en permanence !

Chose singulière, ce fut Corinne qui le fit sortir de son marasme.

Un jour, elle arriva au petit déjeuner plus pâle encore que d'habitude. Ils avaient tiré au sort la même table et ils s'y trouvaient seuls, car leurs deux camarades n'étaient pas encore là.

« Pichenet… », chuchota-t-elle.

Il la regarda.

Elle posa délibérément son morceau de pain sur le fil électrique qui allait du mur à la petite lampe qu'on n'allumait jamais. Puis elle coupa, non pas avec son couteau mais avec la scie à pain. Lorsqu'elle écarta les deux moitiés de sa tartine, le fil avait été tranché en deux. Elle se mit alors à manger et à boire son café, tout en parlant d'une voix basse, pressante :

« Pichenet, je n'en peux plus. C'est si horrible d'être espionné tout le temps. Je sais que j'ai tort de me confier à vous. C'est peut-être vous, l'agent adverse, et alors j'aurai de très mauvaises notes, car vous irez sûrement tout raconter au colonel ou à cet horrible capitaine Montferrand dont la pipe sent si mauvais. Mais je n'en peux plus. Je crois que je vais essayer de m'évader. Je nage bien, vous savez. »

De voir la détresse de Corinne, Langelot sentit la sienne diminuer aussitôt.

« Vous êtes folle, répondit-il, sans cesser de manger, pour tromper les caméras qui les filmaient. Nous devons être en plein Atlantique. D'ailleurs le S. N. I. F. vous retrouverait n'importe où. Ce serait peut-être moi qui recevrais mission de vous abattre. Grand merci. Attendez donc, avant de plonger, d'être sûre qu'il y a des requins ! »

L'ombre d'un sourire apparut dans les yeux de Corinne.

« Cela fait du bien de parler en sachant que personne ne vous entend !

— Vous croyez que ce fil… ?

— Bien sûr. J'ai essayé d'allumer cette lampe : elle ne marche jamais. Le micro doit être dedans.

— Moi aussi, le premier jour, je croyais que j'arriverais à débrancher tous les micros. Je n'en ai pas encore trouvé un seul.

— Je suis sûre qu'il y en a un dans la grille du haut-parleur au-dessus de la couchette et un à chaque lampe. Dites-moi quelque chose qui m'empêchera de me jeter à l'eau. »

Langelot réfléchit un instant.

« J'ai trouvé ce que je vais vous dire, annonça-t-il enfin. Pensez que j'étais aussi découragé que vous mais que, à partir d'aujourd'hui, ça va

changer ! Les instructeurs n’ont qu’à bien se tenir. Je vais passer à l’offensive. Cela vous aidera ?

— Oh ! oui, dit-elle. Cela m’aidera beaucoup. »

Un instant, elle lui sourit comme au premier jour ; puis elle disparut dans son bol de café : Bertrand Bris approchait.

17

Ce soir-là, Langelot s'étendit sur sa couchette, se remonta les couvertures par-dessus le nez et se mit à réfléchir sérieusement. Le filet de voix qui s'écoulait du haut-parleur et débitait le cours hypnotique n°27 sur les soporifiques ne le gênait plus : il y était habitué.

« Ils atteignent mon inconscient, mais ma conscience reste libre », songea-t-il.

Il commença par se dire qu'il n'existe pas d'organisation sans faille. Les instructeurs du S. N. I. F., pour puissants et malins qu'ils fussent, ne pouvaient être infaillibles. Corinne avait détecté un micro, l'avait réduit à l'impuissance. Pour échapper à la surveillance officielle, il y avait donc sûrement des moyens. Il s'agissait de les trouver.

Autre point. Il fallait dépister l'« agent adverse ». Mais la méthode qui consistait à relever les anomalies de comportement n'était pas la bonne, puisque ici tout le monde jouait un rôle ! Ce qu'il fallait, en réalité, c'était percer le secret en remontant à sa source, c'est-à-dire en arrachant le nom de l'agent à ceux-là mêmes qui l'avaient nommé.

Affronter le colonel Moriol et son état-major ne faisait pas peur à Langelot : le colonel n'avait-il pas dit que toutes les ruses étaient de jeu ?

Arrivé à ce point, Langelot se sentit tout ragaillardi : l'offensive

convenait beaucoup mieux à son caractère.

« Mais j'y pense ! continua-t-il. De toute évidence, les cabines, les salles de classe, le réfectoire, les coursives du bateau et le pont même sont surveillés. Mais les locaux du personnel instructeur… »

Il y avait là une idée à creuser. Langelot s'endormit après avoir décidé que le point faible de l'organisation « snifienne » se trouvait être la salle des instructeurs, sorte de bureau où se tenaient le capitaine Montferrand, Mme Ruggiero et certains de leurs adjoints pendant les intervalles entre les cours et qui communiquait à la fois avec la partie du navire réservée aux instructeurs et celle où logeaient et travaillaient les stagiaires.

Les stagiaires avaient le droit d'entrer dans cette salle comme ils voulaient : c'était là qu'ils tiraient au sort leur table de réfectoire, qu'ils déposaient leurs devoirs écrits, qu'ils rendaient visite à leurs instructeurs s'ils avaient besoin de les voir.

Dès le lendemain, Langelot se rendit au magasin où il retira un magnétophone de poche équipé d'un amplificateur miniaturisé. Les stagiaires avaient en effet la possibilité d'emprunter tous les éléments d'équipement qui leur étaient nécessaires pour leurs séances de travail collectif ou pour leurs travaux personnels. Il trouva ensuite deux ou trois prétextes plausibles pour se rendre à la salle des instructeurs. À sa seconde visite, la salle était vide.

En trois enjambées, Langelot fut derrière le bureau, à la place du capitaine Montferrand. Il entrouvrit les tiroirs, les uns après les autres. Celui du bas était vide. Langelot y glissa le magnétophone après avoir déclenché le mécanisme. Il s'agissait d'un instrument à fil qui, au ralenti maximum, n'avait pas un son très net mais faisait quatre heures d'enregistrement consécutives, et s'arrêtait automatiquement en fin de bobine.

Langelot ressortit de la salle, calme comme il y était entré.

Corinne, qu'il aperçut à l'autre bout du réfectoire, lui fit un petit signe d'amitié. Elle paraissait un peu plus gaie que la veille. Leur entretien avait donc effectivement échappé à la vigilance des instructeurs.

Après la séance de prises de vue au Minox, pendant laquelle les stagiaires s'exerçaient à se photographier les uns les autres avec le plus de discrétion possible, Langelot parvint à se glisser de nouveau dans la salle des instructeurs.

Le magnétophone était toujours à sa place et même le tiroir, que Langelot avait laissé légèrement entrouvert, n'avait pas été repoussé. Trois heures seulement s'étaient écoulées, si bien que le fil s'étirait encore. Langelot arrêta

le mécanisme, glissa l'instrument dans sa poche, hésita une fraction de seconde, puis poussa la porte des locaux réservés aux instructeurs, sur laquelle pourtant on lisait une inscription libellée en grosses lettres noires :

INTERDIT AUX STAGIAIRES

18

Les premiers jours, l'enquête de Langelot ne lui donna guère que des battements de cœur et la satisfaction naïve d'avoir dupé ses supérieurs.

Les entretiens qu'il enregistrait n'avaient rien de secret, comme, du reste, il aurait dû s'y attendre. Tantôt Nicole Buys venait demander au capitaine Montferrand de l'exempter de jiu-jitsu ce jour-là parce qu'elle se sentait fatiguée ; et le capitaine Montferrand lui répondait que c'était une raison de plus pour en faire, car le jiu-jitsu était le moins fatigant des sports de combat. Tantôt Bertrand Bris venait exiger que Mme Ruggiero lui précisât quelles étaient les occupations autorisées pendant les loisirs, car tout ce qu'il avait voulu faire jusqu'ici lui avait été interdit. Tantôt Mme Ruggiero faisait remarquer au capitaine que le temps se mettait décidément au beau, tantôt le capitaine annonçait à Mme Ruggiero qu'un hélicoptère avait livré des légumes frais dans la nuit…

Une fois éventé le premier plaisir, qui consistait à se glisser dans la coursive des instructeurs, à s'introduire dans une salle de bain apparemment inutilisée, à s'y enfermer, et à écouter l'enregistrement – non pas au haut-parleur, bien sûr, mais à l'écouteur piqué dans l'oreille –, Langelot commença à trouver que ce jeu était bien facile et peu rentable.

Un jour, pourtant, alors qu'il se demandait déjà s'il n'allait pas l'abandonner, quelques mots attirèrent son attention.

Montferrand était apparemment seul dans le bureau, et tout à coup on entendit le déclic de l'interphone, et puis :

« Montferrand, mon colonel.

— J'ai un renseignement important à communiquer à tout le personnel enseignant. Officiers, sous-officiers, tout le monde. Le mieux, dans ces conditions, ce serait que vous veniez tous prendre un verre chez moi, à sept heures. Je vous garderai jusqu'à huit heures au maximum. Ça marche ?

— Ça marche, mon colonel.

— Je veux que les stagiaires ne se doutent de rien. Je vous dirai pourquoi.

— Je ferai prévenir tout le monde individuellement. Pour le service, mon colonel, il vous faut des extras ?

— Cela m'est égal. Arrangez-vous pour le mieux. »

Nouveau déclic.

Langelot arrêta le magnétophone. Tout songeur, il se glissa hors de la salle de bain. C'était là le moment délicat, car il ne savait jamais s'il n'allait pas trouver un instructeur dans le bureau qu'il devait traverser. Mais on n'a rien sans risques… Et, comme chacun sait, la fortune sourit aux audacieux !

« Un renseignement à communiquer aux instructeurs, sans que les stagiaires s'en doutent… » De quoi pouvait-il bien s'agir ? Très probablement de l'« agent adverse ». Était-ce le moment de profiter de la conversation surprise, ou valait-il mieux renoncer à l'idée folle que cette conversation appelait tout naturellement ?

Il n'était pas dans le caractère de Langelot d'hésiter longtemps. Un plan s'était déjà spontanément élaboré dans son cerveau.

« Une occasion pareille, ça ne se manque pas ! »

Il décida d'agir.

19

L'après-midi, de 5 à 6, une heure était consacrée à des « Travaux pratiques à l'initiative des stagiaires ». Cette heure-là était suivie de deux heures de loisir, pendant lesquelles certains continuaient leurs travaux avec l'approbation des instructeurs. Il n'y aurait donc pas de difficultés d'horaire.

À 17 heures, Langelot passait au magasin et demandait à percevoir une tenue de barman, pour s'exercer à ce rôle qui avait été vivement recommandé par le professeur de déguisement… Il s'y exerça en effet jusqu'à 17 h 45. Il remit alors ses vêtements ordinaires, chandail et pantalon fournis par l'école. À 18 heures, il répondit « présent » à l'appel et fit un tour du côté de la salle des instructeurs. À son premier passage, Mme Ruggiero lui sourit par la porte ouverte ; au deuxième, la salle était vide. Il la traversa au pas gymnastique et se trouva dans la coursive interdite.

Il gagna la salle de bain qui lui avait, plusieurs fois déjà, servi de refuge. Pendant que, le verrou poussé, il remettait la tenue de barman, il constata avec agacement qu'une certaine angoisse ne le quittait pas. Il chercha à en déceler l'origine, tout en délayant de la teinture noire (également perçue au magasin) dans le lavabo.

« Ah ! j'y suis. »

Ce qui l'inquiétait, c'était une phrase que le colonel avait négligemment prononcée le premier jour. Il avait dit que des accidents mortels arrivaient aux stagiaires du S. N. I. F. qui manquaient à la discipline…

« Suis-je bête ! Il ne va tout de même pas me faire abattre parce que je lui aurai servi du whisky ! »

Langelot plongea la tête dans le lavabo. Cinq minutes plus tard, les cheveux noirs et des lunettes sur le nez, il ne se reconnut plus lui-même dans la glace. Bien sûr, si on le regardait d'un peu près… Mais qui regarde de près les barmen ?

Il rinça soigneusement le lavabo et sortit.

Il était sept heures, et les instructeurs invités par le colonel arrivaient : Langelot n'eut qu'à les suivre.

Au bout de la coursive, ils prenaient un escalier, puis longeaient un couloir et arrivaient dans un vaste salon luxueusement meublé. Le colonel, fort élégant dans un complet anthracite, serrait les mains à l'arrivée.

« C'est presque comme la vie civile », pensa Langelot, qui depuis un mois ne voyait que les locaux strictement utilitaires réservés aux stagiaires.

Il se faufila vers le bar.

Jusqu'ici, tout marchait fort bien. Le capitaine Montferrand lui-même, que Langelot redoutait par-dessus tout, bavardait dans un coin avec le spécialiste des déguisements et ni l'un ni l'autre ne paraissaient avoir remarqué le faux barman.

Mais, derrière le bar, il y en avait un vrai, qui ne manquerait pas de poser des questions !

Le vrai barman était un Indochinois et, en temps ordinaire, servait d'ordonnance au colonel.

« Qui es-tu, toi ? demanda-t-il à Langelot qui s'approchait de son air le plus innocent.

— Je suis un extra. Je viens pour t'aider.

— D'où viens-tu ?

— D'habitude je travaille pour le commandant du bateau. Aujourd'hui, il m'a prêté à ton colonel… »

Le petit Indochinois gardait l'air sceptique :

« C'est la première fois qu'on demande quelqu'un de l'extérieur, remarqua-t-il. Avec l'ancien colonel, on s'arrangeait toujours avec du personnel S. N. I. F. Ce n'est pas régulier.

— Va donc le dire à Moriol ! répliqua Langelot. Je suis sûr que tu l'intéresseras. »

Le barman haussa les épaules :

« Tiens, dit-il, passe ce plateau. »

Langelot passa le plateau. D'un naturel moins calme, il aurait sûrement renversé verres et bouteilles, car c'était fort impressionnant de frôler des gens qu'on voyait tous les jours en feignant de ne pas les connaître ! Mais, s'il avait manqué de sang-froid, jamais la calculatrice de la caserne ne l'aurait choisi pour ce métier.

Lorsque tout le monde fut réuni, le colonel fit un signe à peine perceptible ; aussitôt toutes les conversations cessèrent ; les deux barmen disparurent derrière leur bar ; le capitaine Montferrand se mit à bourrer sa pipe.

« Voilà un mois, commença le colonel Moriol, que le stage est en train. Nous connaissons nos stagiaires et, d'après les traditions de l'école, le moment serait venu de vous consulter pour désigner celui d'entre eux que nous nommerions « agent adverse… »

« Tiens, tiens, se dit Langelot. Pendant ces quatre semaines, nous aurions donc travaillé pour rien ! »

« Cependant, j'ai pris une autre décision. Cette année, il n'y aura pas d'agent adverse. Et voici pourquoi. »

L'œil perçant de Moriol fit le tour des visages tournés vers le sien et poussa même une pointe jusqu'au bar où Langelot se fit tout petit.

« Je viens de recevoir un message que je vous lis, tel quel. »

Il tira un papier de sa poche et lut :

S. D. E. C. E. communique : un agent de renseignement d'une puissance étrangère a été introduit récemment à l'école du S. N. I. F. Renseignement d'informateur coté B/2. Me paraît hautement improbable. Néanmoins vous ordonne : 1) mettre tout le personnel instructeur au courant ; 2) organiser enquête approfondie avec l'aide de votre officier de sécurité, capitaine Montferrand ; 3) tenir les stagiaires dans l'ignorance de ce renseignement. De mon côté, je demande une nouvelle enquête sur leurs antécédents.

Un silence anxieux pesait sur l'assistance. Ces hommes et ces femmes avaient l'habitude des dangers. Mais savoir que parmi ces garçons et ces filles qu'ils instruisaient de leur mieux se cachait un espion ennemi, cela leur donnait un sentiment d'écœurement et d'insécurité à la fois.

« Comme je ne désire pas embrouiller ma propre enquête, reprit le colonel, je ne nommerai donc pas d'agent adverse fictif. En revanche, je vous demande de laisser croire aux stagiaires qu'ils en ont un parmi eux. Qui sait ?

Leurs recherches aboutiront peut-être avant les nôtres. Bien entendu, nous examinerons de très près tous les renseignements qu'ils nous communiqueront les uns sur les autres. Montferrand, vous leur ferez établir toutes les semaines une fiche où ils noteront les anomalies qu'ils constateront.

« Je vous demande à tous de veiller à ce qu'aucune impression d'inquiétude ne se répande à travers l'école. L'ennemi est parmi nous. Nous le savons. Mais il ne faut pas qu'il sache que nous le savons. »

Langelot passa le plateau.

Dix minutes plus tard, Langelot s'éclipsait, regagnait la salle de bain, se lavait la tête avec un shampooing chimique, regagnait les locaux des stagiaires, rendait son costume au magasin et arrivait au réfectoire à l'heure pour le dîner.

Avant de s'asseoir, il jeta un regard circulaire à ses vingt-neuf camarades : l'un d'eux était un ennemi.

20

La tête sous les couvertures, le cours hypnotique n°32 sur l'étalonnage des postes radio lui grésillant dans l'oreille, Langelot réfléchissait profondément :

« Si personne ne s'aperçoit de rien, je l'aurai échappé belle. Car si j'avais été démasqué, on m'aurait immanquablement pris pour celui qu'on cherche. Bon. Disons que j'ai eu de la chance et ne tentons pas le diable. Je ne mettrai plus de magnétophone dans la table du capitaine Montferrand. Ce serait trop risqué. Et d'ailleurs je sais ce que je voulais savoir : il n'y a pas d'agent adverse fictif.

« Heureusement, il y en a un vrai. Je sens que cela va ajouter un drôle de piment à ce stage qui commençait à devenir monotone !

« Qui est l'agent ennemi ? Ce n'est pas un des instructeurs, puisqu'ils sont tous ici depuis longtemps. En théorie, cela pourrait être Moriol, mais, manque de chance, Moriol est très connu dans l'armée et s'il a été désigné pour commander l'école, c'est qu'on était sûr de lui. Pas de romans d'espionnage, mon petit Langelot. Le personnel des cuisines n'a pas changé depuis les débuts de l'école, Montferrand nous l'a bien précisé… Il n'y a donc que les stagiaires.

« Alors raisonnons. L'espion ennemi doit être quelqu'un de très fort, et il joue son rôle comme un professionnel. Autrement dit, il faut le chercher

parmi ceux qui s'embrouillent le moins souvent dans ce qu'ils racontent et non pas parmi ceux qui s'y embrouillent le plus…

« Autre chose : il faudra surveiller leurs occupations. Quelle peut être la mission d'un espion à bord du *Monsieur de Tourville ?* D'abord, renseigner son gouvernement. Il faut donc qu'il se renseigne lui-même. Et ensuite qu'il transmette ses renseignements. Deux moments où il est bien obligé de se dévoiler si peu que ce soit. Or donc, à partir de maintenant, les plus curieux seront les plus suspects. Quant à transmettre, comment pourrait-il s'y prendre ? Puisque nous n'avons pas le droit d'envoyer de courrier et que le centre de brouillage du bateau fonctionne 24 heures sur 24… Il ne peut tout de même pas jeter des bouteilles à la mer !… »

Le lendemain, apparemment rien n'avait changé dans la vie de l'école. Mme Ruggiero était toujours aussi détendue et ironique, Montferrand bourrait sa pipe avec autant de conviction, les spécialistes faisaient leurs cours et dirigeaient leurs travaux pratiques sans paraître savoir que l'un de leurs élèves préparait sournoisement leur destruction.

Montferrand annonça que les stagiaires devraient maintenant rédiger des notes hebdomadaires expliquant où en était leur enquête concernant l'« agent adverse ».

Le colonel vint plus souvent assister aux séances de tir, et exercices d'interrogatoire. La surveillance par microphones et par caméras parut se relâcher quelque peu : probablement la direction avait-elle décidé de donner confiance à l'espion.

Langelot, lui, furetait partout, et passait beaucoup plus de temps que naguère à bavarder avec ses camarades.

Il s'était résigné à se fier à sa mémoire pour retenir toutes les indications qu'il recueillait et, au bout d'une semaine ou deux, après avoir assimilé les moyens mnémotechniques recommandés par l'officier psychologue, il en fut satisfait.

Souvent, il allait à la bibliothèque où il étudiait un sujet sur lequel tel ou tel de ses camarades paraissait avoir des connaissances précises, et il l'interrogeait ensuite, pour l'obliger à se couper.

Cette tactique lui réussit avec la plupart des stagiaires. Après un mois, il avait éliminé une bonne moitié de ses suspects. Ensuite, ce fut plus difficile, car chacun travaillait son sujet et se surveillait avec d'autant plus de soin qu'il acquérait plus de métier. Il fallait tendre des pièges plus raffinés, plus

complexes. Il fallait surtout donner le temps au suspect d'oublier la réponse qu'il avait faite à une question avant de la lui poser une deuxième fois.

Deux ou trois furent ainsi éliminés par la méthode dite « du prénom de la grand-mère. »

Les autres stagiaires, avec moins d'énergie, peut-être, car ils ne connaissaient pas l'enjeu de la bataille, adoptaient des tactiques analogues et, d'après les fiches qu'il trouvait sur sa table, envoyées par la machine, ou recopiées sur les notes hebdomadaires de ses camarades, Langelot constatait avec dépit que sa connaissance de la philatélie et du Prytanée était prise en défaut plusieurs fois par semaine. Mais, à vrai dire, sa propre protection l'intéressait beaucoup moins que les renseignements qu'il s'efforçait de réunir sur l'ennemi.

Trois mois de stage s'étaient écoulés lorsque Langelot constata, non sans quelque inquiétude, que tous ses camarades s'étaient coupés un nombre raisonnable de fois, à l'exception de Bertrand Bris, de Gil Valdez et de Corinne.

Or, d'après sa théorie, l'espion éviterait justement, autant qu'il le pourrait, de se rendre suspect. En effet, pris par ses camarades pour l'agent adverse (qu'il n'était pas), il serait dénoncé comme tel à la direction, ce qui attirerait l'attention sur lui. Bien sûr, il y avait encore une chance pour qu'il se coupât exprès de temps en temps, ou pour que ce fût un agent médiocre qui aurait mal appris sa leçon, mais n'étaient-ce point là des arguments de mauvaise foi, inventés par Langelot parce qu'il n'avait pas envie de regarder la vérité en face ?

21

Un jour, en pleine « séance de travaux pratiques à l'initiative des stagiaires », Langelot, qui faisait avec Pierre Comte un exercice de contact avec un agent, eut besoin du petit magnétophone qu'il avait laissé dans sa cabine.

« Attends, je vais le chercher. »

Il y courut. Qui trouva-t-il, occupé à fouiller méticuleusement le placard ? Gil Valdez.

« Mon pauvre Gil, tu vas te perdre dans ma pagaille, fit aimablement Langelot. Un cochon n'y retrouverait pas ses petits. Alors toi, tu n'as aucune chance. Tu aurais dû me demander de t'aider.

— Ça va, Pichenette, dit Gil, qui n'avait pas l'air très malin, pris la main dans le placard. Pas la peine de te payer ma tête. Ce n'est pas la première fois que je fais une fouille, mais je te jure que c'est la première fois que je me fais pincer !

— Tu m'expliqueras peut-être ce que tu cherchais ?

— Tu ne devines pas ?

— Je devine probablement, mais j'aimerais bien que tu m'expliques tout de même. »

Ce ton arrogant, blessant, n'était pas du tout naturel à Langelot, mais lui semblait convenir au personnage d'Auguste Pichenet.

Valdez soupira :

« Ce que tu peux être désagréable, Pichenette ! Tu sais bien que je cherchais des preuves contre toi… »

Depuis l'aventure chez le colonel, Langelot ne se sentait plus jamais en sécurité. Il fit un effort pour ne pas paraître inquiet.

« Des preuves contre moi ?

— Eh bien oui, quoi. C'est pratiquement sûr que tu es l'agent adverse ! »

« Je voudrais bien que tu sois, toi, l'espion ennemi », pensa Langelot, car Gil ne lui était pas sympathique. Mais il se tut.

À ce moment, la voix du capitaine Montferrand se fit entendre, amplifiée par le haut-parleur.

« Monsieur Valdez, vous me surprenez ! Si vous cherchiez des preuves contre Pichenet, il ne fallait surtout pas le dire ! Vous auriez pu affirmer que vous étiez venu chercher de l'aspirine ou un roman policier. N'avouez jamais ! Laissez toujours subsister un doute dans l'esprit de l'adversaire. Je vous le répète pourtant assez souvent. »

Un éclair de colère passa dans les yeux noirs de Valdez et s'éteignit aussitôt.

« Mon capitaine, vous savez bien que si c'était pour de vrai… Moi, la comédie pour rien, ce n'est pas dans mon tempérament.

— Vous allez me faire le plaisir, coupa Montferrand, de rejouer cette scène comme il faut. »

Ils s'exécutèrent. Langelot sortit et rentra. Valdez prétendit cette fois-là être venu chercher de l'encre : son stylo était à sec.

« Ce n'est pas une très bonne idée, fit observer Montferrand. Pichenet peut vérifier.

— Mon capitaine, je suis bien tranquille. Mon stylo est réellement vide.

— Dans ce cas, l'idée était excellente. Vous pouvez disposer »

Valdez esquissa un garde-à-vous devant le haut-parleur, puis se tourna vers Langelot.

« Les militaires ne seront jamais que des amateurs, remarqua-t-il, et tant pis si la machine m'entend ! »

Il paraissait profondément vexé par sa déconfiture.

Langelot, rêveur, le laissa partir.

Jusqu'ici, il n'était pas arrivé à contraindre Valdez à se couper, ni sur le détail de sa vie – Valdez se prétendait émigré espagnol – ni sur ses connaissances en équitation. Mais aujourd'hui, ulcéré par cette scène, peut-

être sa garde serait-elle moins sûre ?

Langelot décida de lui préparer un petit piège.

22

Les sports tenaient une place importante dans la vie des stagiaires de l'école du S. N. I. F. Ils disposaient, à bord du *Monsieur de Tourville,* de tous les agrès nécessaires, d'un gymnase couvert où ils pouvaient jouer au basket-ball ou au volley-ball et même d'une piscine. Ils avaient aussi une salle d'armes où un maître expérimenté leur donnait des leçons de fleuret, excellentes pour développer les réflexes.

« Moi, je trouve, dit Langelot ce soir-là, que nous avons tort de faire toujours des assauts à pied. Nous devrions bien aussi en faire à cheval.

— Ça, c'est bien de toi, Pichenette ! s'écria Gil. Ce serait une excellente idée si nous avions des chevaux. Mais il se trouve que nous n'en avons pas.

— Nous avons les chevaux d'arçon ! Tiens, je te provoque à un tournoi sur chevaux d'arçon.

— C'est idiot, puisque les chevaux ne se déplaceront pas, ne chargeront pas, ne volteront pas, ne broncheront jamais.

— N'étale pas tes connaissances hippologiques. Tu as peur de tomber, ou quoi ? Ce sera une espèce de joute lyonnaise sans flotte. »

Valdez haussa les épaules mais, après ce qui s'était passé le jour même, il n'osa pas refuser. Langelot, lui, inventait des perfectionnements :

« Nous prendrons chacun deux copains qui nous pousseront par-derrière. Comme ça les chevaux pourront charger. »

Ils coururent au gymnase. Langelot avait pris comme pousseurs Pierre Comte et le grand Bertrand ; Valdez deux autres garçons choisis parmi les plus robustes.

Lorsque les chevaux eurent été placés face à face et que Gil s'approcha du sien pour monter dessus, Langelot cria tout à coup :

« Ridicule ! Par où montes-tu ?

— Eh bien, par la gauche.

— Comment, beau cavalier ? Tu as oublié par quel côté on monte ? »

Valdez hésita un instant.

« Oh !… pour un cheval d'arçon, je me demande bien quelle importance cela peut avoir. Je peux aussi bien monter par la gauche : il ne bronchera pas.

— Qu'est-ce que tu racontes, Pichenette ? On monte toujours par la gauche, intervint Bertrand Bris.

— Justement, dit Langelot. Snif, snif ! »

Il était certain que jamais un vrai homme de cheval n'aurait hésité. Et Valdez se prétendait homme de cheval…

Enfin ! Valdez s'était donc trahi. Par conséquent, si le postulat de Langelot était juste, Valdez n'avait pas les qualités d'un espion de grande classe.

Les seuls suspects qui restaient étaient – Langelot fit la grimace en le constatant, car il avait pour l'un de la sympathie et plus encore pour l'autre – Bertrand et Corinne.

Cette constatation lui fut si déplaisante que Valdez s'en donna à cœur joie de le battre au cours du tournoi. Langelot parait mollement, ne profitait pas des occasions que lui offrait la mobilité de son cheval, oubliait d'attaquer. Il pensait, de l'amertume plein le cœur :

« Bertrand ou Corinne ? »

Le tournoi fini, Langelot alla voir Montferrand.

« Mon capitaine, les personnages dont vous nous avez affublés, ils ont été inventés par qui ?

— Par la direction du S. N. I. F.

— À aucun moment vous n'avez laissé aucun stagiaire participer à votre cuisine ?

— Voyons, Pichenet, vous nous prenez pour des enfants de chœur ? »

Langelot regagna sa cabine. Ceux qui ne se coupaient jamais étaient donc réellement les meilleurs. Et l'espion ennemi était nécessairement le meilleur. On n'aurait pas envoyé un bleu dans une aventure pareille.

« Snif, snif ! » soupira Langelot.

23

Les deux premiers mois du stage avaient été les plus pénibles. Au bout de ce temps probatoire, la discipline s'était un peu relâchée. Les stagiaires avaient perçu un poste à transistor par personne ; ils avaient le droit de se rendre des visites ; le samedi soir, ils mettaient des disques et dansaient, s'ils voulaient, jusqu'à minuit.

« Ah ! si seulement Corinne se coupait une fois ! »

Le samedi qui suivit le tournoi, Langelot l'invita pour neuf danses sur dix et lui tendit les pièges les plus subtils.

Pour les danses, elle était beaucoup plus douée que lui et lorsqu'il parla du twist comme d'une danse moderne, elle lui rit au nez :

« Mon pauvre Pichenette, mais vous êtes complètement démodé ! Personne ne danse plus ce truc ridicule, sauf mon papa, qui est agent de police. Venez, je vais vous apprendre quelque chose qui date déjà mais qui sera à votre portée : le hully-gully. »

Il se laissa faire. Elle dansait bien. Elle était pleine de grâce et de fantaisie. En lui prenant la taille pour une figure, Langelot en oubliait presque où ils étaient.

« Si seulement nous étions deux jeunes gens comme les autres…, se

disait-il ensuite. Deux jeunes gens dansant un samedi soir aux sons d'un électrophone… »

Mais à quoi bon se tromper soi-même ? Dans le fond, il savait bien que la vie n'avait pris de l'intérêt pour lui qu'à partir du jour où il avait signé son contrat avec le S. N. I. F.

Ils sortirent sur le pont, conscients des caméras à infrarouge qui les espionnaient. Il faisait nuit. Entre les nuages, on voyait quelques étoiles. Un vent fougueux ébouriffait les cheveux de Corinne. L'air sentait le sel.

Les deux jeunes gens s'appuyèrent au bastingage et regardèrent pendant un long moment le jeu des vagues et de l'écume.

« Alors votre père est agent de police ? demanda enfin Langelot.

— Oui, et j'aime les danses modernes et je me passionne pour l'art roman et j'ai été recrutée par Mme Ruggiero, répondit Corinne, tout d'une traite.

— Vous aimez le Sacré-Cœur, à Paris ? »

Elle se mit à rire.

« Le Sacré-Cœur à Paris ressemble autant à du roman que moi à un rhinocéros, et vous le savez très bien. Si vous me tendez encore des pièges aussi grossiers, je vous ordonne de sauter dans l'eau, monsieur Pichenette ! Vous avez compris ? »

Il parla de Vézelay, de l'abbaye d'Ourscamp, du krak des Chevaliers : il avait passé son après-midi à se documenter. Corinne sourit tristement et se mit à parler de timbres. Ils rentrèrent bientôt et ne dansèrent plus ensemble ce soir-là.

24

Un soir, Bertrand Bris vint lui-même frapper à la porte de Langelot, qui travaillait dans sa cabine.

« Je ne te dérange pas ? demanda le géant blond.

— Pas du tout. Tu vois, je m'exerce à crocheter des serrures. Assieds-toi. »

Bertrand s'assit lourdement.

« Voilà ce qui m'amène, dit-il. Comme tu sais, je suis Normand, j'ai fait de la mécanique appliquée, je me connais en vins de Bourgogne, je suis arrivé ici parce que, pendant mon service militaire, on avait reconnu mes capacités pour ce genre de travail, et que, ensuite, j'ai été mis à la porte de la boîte où je travaillais. Toi, tu es philatéliste, cavalier, un ancien du Prytanée. Notre mission à tous les deux est de démasquer l'agent adverse et j'ai pensé que nous réussirions peut-être mieux ensemble. Es-tu d'accord pour qu'on essaie ? »

Langelot le regarda avec surprise. Cette ouverture pleine d'ironie lui paraissait beaucoup trop franche pour être naturelle.

« Écoute, Bertrand. Qu'est-ce qui te dit que ce n'est pas moi, l'agent adverse ? En principe, nous devons nous méfier de tout le monde.

— En principe, oui. Mais seulement quand cette satanée machine nous

écoute. Or, moi, je trouve que tu n'as pas la tête de l'agent adverse. D'ailleurs tu te donnes tant de mal pour le chercher que, de toute évidence, ce ne peut pas être toi.

— Attends, Bertrand. Tu veux dire que la machine ne nous écoute pas, en ce moment ?

— Non.

— Pourquoi ça ?

— Parce que, dit Bertrand négligemment, j'ai coupé le courant des circuits acoustiques. D'ici qu'on s'en aperçoive, nous avons le temps de nous mettre d'accord.

— Comment as-tu fait pour le couper ?

— Rien de plus simple. Si tu t'étais promené dans les locaux des instructeurs, tu aurais remarqué une porte avec l'inscription « Danger de mort. »

Langelot se retint pour ne pas dire qu'il la connaissait fort bien.

« Tu entres, poursuivit Bertrand, et tu as toutes les manettes. C'est enfantin. Alors, ça te plairait que nous chassions ensemble ? »

Langelot réfléchit un instant, puis sourit :

« Et si c'était toi, l'agent adverse ?… »

Bertrand Bris se rembrunit, fronça le sourcil : ce point, visiblement, lui avait échappé. Après quelques instants de graves méditations, il se leva :

« Tu as raison, Pichenette. C'est dommage. J'aurais bien aimé t'avoir comme copain, vois-tu. Tant pis. On se retrouvera peut-être après le stage. Maintenant, il faut que je m'en aille. Il y a une émission sensationnelle à la radio, à vingd-teux heures.

— Répète un peu ça, demanda Langelot en sursautant.

— À vingd-teux heures, la Bourse ou la vie. C'est un jeu radiodiffusé. Bye-bye. »

De sa démarche lourde et silencieuse, Bertrand sortit. Langelot ne crochetait plus sa collection de serrures : il réfléchissait.

Primo, les Normands ne disent pas vingd-teux.

Ce sont les Allemands et les Alsaciens qui parlent ainsi.

Secundo, si Bertrand avait été un espion, aurait-il pris le risque parfaitement inutile de faire une démarche extraordinaire ? Lui aurait-il échappé que Pichenet pouvait voir en lui l'agent adverse fictif ?

Non. Décidément, ou bien la méthode choisie par Langelot était fausse, ou bien l'espion ennemi, c'était Corinne.

Mr de TOURVILLE
Brest

25

À cette étape de son enquête, Langelot fut tenté d'y renoncer.

« Je ne trahirais personne. Je n'ai pas reçu de mission. Après tout, les grands chefs sont sûrement plus forts que moi, et ils sont avertis… Pourquoi irais-je me mêler… ? »

Mais, il le savait bien, c'étaient là des sophismes. Il pouvait en avoir gros sur le cœur, mais cela ne l'empêcherait pas d'aller jusqu'au bout de la mission qu'il s'était naïvement donnée à lui-même.

Il allait maintenant surveiller Corinne du plus près qu'il pourrait.

Un jour qu'elle sortit brusquement de table, il la suivit. Elle courait dans la coursive et il courut après elle, s'efforçant de ne pas faire de bruit. Elle monta sur le pont ; il y monta aussi. Un instant, il la perdit de vue, mais il ne lui fallut pas longtemps pour la retrouver : elle s'était jetée à genoux entre deux rouleaux de cordages, la tête dans les mains. Que pouvait-elle bien faire là ?

« Corinne ! »

Elle se retourna : elle pleurait.

« Encore vous, Pichenette ! Vous n'avez pas fini de me suivre comme une ombre ! Comme si les micros, les caméras, les instructeurs, cela ne suffisait pas ! Je vous préviens que, si j'en ai jamais l'occasion, je vous

jetterai par-dessus bord. »

Il s'accroupit auprès d'elle :

« Voyons, Corinne, à propos de micros, vous devriez faire attention.

— Ça m'est égal ! cria-t-elle. De toute façon, je ne pense pas qu'il y en ait : ces cordages se baladent tout le temps d'un bout du pont à l'autre. Et puis qu'on fasse de moi ce qu'on voudra. Je vous dis que j'en ai assez.

— Corinne ! »

Il se glissa plus près d'elle.

« Dites-moi pourquoi vous pleurez. Seulement la fatigue ? Non, vous avez une raison particulière. Dites-la-moi. »

À ce moment, il ne pensait plus du tout que, selon toute probabilité, Corinne était une dangereuse espionne : il ne voyait qu'une petite fille en larmes.

« Je pleure parce que je suis une sotte, répondit Corinne. Je pleure parce que je ne suis pas faite pour ce métier-là. Je pleure parce que c'est aujourd'hui ma fête et que, à la maison, il y avait des tas de fleurs, ce jour-là, et des tas de gens, et des cadeaux, et de la musique, et tout ça. Et qu'ici il n'y a même personne pour me la souhaiter. Vous voyez comme c'est idiot. Une agente secrète, moi. Pfft ! »

Un espoir fou battit dans le cœur de Langelot. Il se pencha vers la jeune fille :

« Allons, allons, Corinne. Vous êtes très douée pour ce métier, vous le savez bien. Simplement, vous n'avez pas l'habitude d'être si seule. Quant à votre fête, je vous la souhaite, moi, tenez. »

Il l'embrassa sur la joue, d'un gros baiser qui fit clac.

Corinne parut surprise mais nullement mécontente.

« Tiens ! Vous êtes tout de même bien gentil, fit-elle. Si seulement vous n'étiez pas si sûr que je suis l'agent adverse, on pourrait s'entendre. Vous avez décidément la manière pour me remonter le moral. »

Elle se leva.

« Rentrons séparément, dit-elle. Ici, on n'aime pas les complices. »

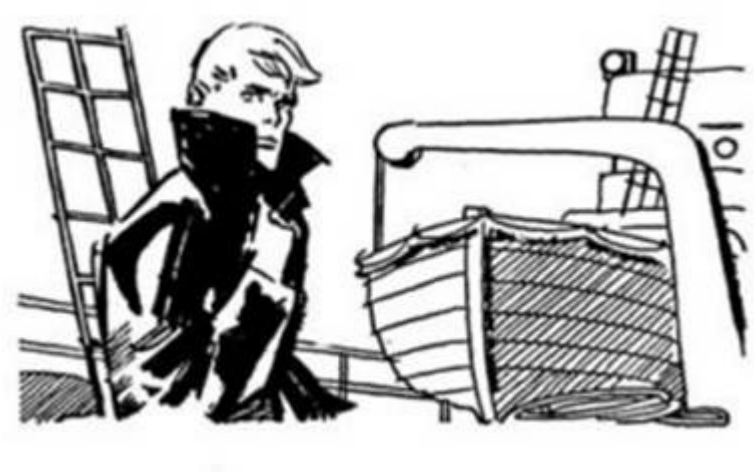
Langelot ne se le fit pas dire deux fois. Il se précipita dans sa cabine et consulta un calendrier.

On n'était pas du tout le jour de la sainte Corinne. Corinne, d'après le dictionnaire, n'était pas une sainte mais une poétesse grecque. La sainte du jour était sainte Delphine… Corinne, donc, s'appelait Delphine, et un officier intellectuel lui avait choisi le prénom de Corinne par une réminiscence,

consciente ou inconsciente, des deux romans de Mme de Staël, qui portent justement ces deux noms !

En d'autres termes, Corinne s'était coupée. Grossièrement, sottement coupée. Elle ne pouvait être une espionne internationale. D'ailleurs ces larmes, ce moment de faiblesse, cette affirmation : « Je ne suis pas faite pour ce métier-là », tout concordait.

Langelot respira librement. Chère Corinne !…



26

L'innocence de Corinne n'était pas la seule conclusion à tirer du dernier incident. Il fallait aussi en conclure que la méthode de Langelot ne valait rien, que, par inadvertance ou à dessein, l'espion, lui aussi, s'était coupé dans sa biographie ou ses connaissances.

« On va donc prendre un autre biais, se dit Langelot, qui avait retrouvé tout son allant depuis qu'il ne soupçonnait plus Corinne. Cet espion communique sûrement avec la terre. Il se sert probablement de signaux lumineux. Les signaux lumineux ne sont visibles que la nuit. J'ai intérêt à passer quelques nuits sur le pont. »

La saison qui s'avançait ne rendait pas la perspective particulièrement séduisante, mais les agents du S. N. I. F. ne craignent pas les intempéries. Chaudement vêtu, enveloppé d'un ciré, Langelot était bien décidé à se priver de sommeil pendant le temps qu'il faudrait.

Le premier soir, il veilla jusqu'à minuit. Le lendemain, Mme Ruggiero le convoqua à la salle des instructeurs :

« Votre cabine n'est pas assez confortable à votre gré, monsieur Pichenet ? Ou alors vous aviez peut-être un rendez-vous ? Je suis désolée, monsieur Pichenet, qu'on vous ait posé un lapin… »

Elle le regardait, par-dessous ses longs cils noirs frémissants.

Langelot sourit :

« Et l'agent adverse fictif, vous ne croyez pas qu'il faut bien qu'il

communique avec la terre ?

— Ah ! l'agent adverse fictif, fit-elle ironiquement. J'imagine que vous préféreriez tout de même une agente, non ?

— Madame, tout dépend de l'agente. Ainsi donc, vous voyez une objection à ce que j'aille prendre l'air sur le pont.

— Aucune, mon cher Pichenet, aucune. Surveillez seulement votre petite santé. »

Le lendemain, il n'eut pas de succès, ni le surlendemain. Le jour d'après, il décida de se coucher tôt, de se réveiller à deux heures et de passer sur le pont la deuxième moitié de la nuit au lieu de la première.

Il eut du mal à se forcer à sortir du lit. Le manque de sommeil et le froid du dehors le décourageaient.

« Allons, allons, Langelot, se dit-il intérieurement. On est agent spécial ou on ne l'est pas. Snif snif ! »

Ayant revêtu son ciré, il se glissa dans la coursive. Les caméras à l'infrarouge l'avaient déjà détecté, il n'en doutait pas. Mais quelle importance ? Il ne se cachait pas des instructeurs.

Dès qu'il eut ouvert la porte qui donnait sur le pont, le vent et le froid le saisirent.

« Je suis complètement idiot, se dit-il. Je continue jusqu'à la fin de la semaine et après j'abandonne. Je reprendrai quand il fera beau. »

Il se glissa derrière des rouleaux de cordage, ceux-là mêmes entre lesquels il avait surpris Corinne quelques jours plus tôt. Il y trouvait à la fois un refuge contre les paquets d'eau – pluie ou embruns – qui, de temps en temps, le frappaient au visage, et des souvenirs qui ne manquaient pas de douceur.

« Delphine, murmura-t-il… Non, Corinne lui va mieux. »

Il attendrait les premières lueurs de l'aube. Les signaux lumineux se font généralement dans l'obscurité la plus complète. Dès que le jour commencerait à poindre, Langelot retournerait au dodo.

Le *Monsieur de Tourville* avançait si lentement, qu'on l'aurait cru immobile. Peut-être l'était-il ? Les machines grondaient quelque part en bas, tout en bas, dans des régions où les stagiaires n'avaient pas accès. La nuit était noire, et le ciel bas.

« Avec un plafond pareil, aucun signal n'est possible ! pensa Langelot en bâillant. Je ferais mieux d'aller dormir. »

À ce moment précis, il vit une silhouette noire se profiler sur le fond plus

clair du pont.

Elle ne semblait pas venir des locaux des stagiaires. Plus probablement, elle descendait du pont supérieur, réservé aux instructeurs.

Langelot se fit tout petit derrière ses rouleaux.

Était-ce un homme ? Était-ce une femme ? Allez donc savoir ! L'inconnu portait pantalon et chandail à col roulé et marchait sans bruit. Il se dirigeait vers le bastingage. Il avait un gros objet noir, de forme bizarre, sous le bras.

Arrivé au bastingage, il le longea sur quelques mètres, jusqu'à un point où aboutissait une échelle, qui descendait le long de la paroi extérieure de la coque, presque jusqu'au niveau de l'eau.

Alors, tournant le dos à la mer et maintenant d'une main son fardeau tandis que l'autre s'agrippait au bastingage d'abord, aux échelons ensuite, il se mit à descendre.

Dès qu'il eut complètement disparu, Langelot quitta son abri et vint se poster au haut de l'échelle, excellente position tactique pour le petit entretien qui allait commencer dans quelques instants, quand l'inconnu voudrait remonter.

En bas, on ne voyait pas grand-chose : un ou deux échelons, la masse de la coque, une ombre mobile, la mer frangée d'écume : c'était tout.

Langelot était parfaitement calme, tous les sens en éveil, tous les muscles prêts à la détente.

Le dangereux espion ennemi, que tout le personnel instructeur de l'école du S. N. I. F. cherchait en vain, lui, Langelot-Pichenette, le tiendrait à sa merci d'ici à quelques secondes !

Et voilà que l'ombre commençait à remonter. Beaucoup plus vite qu'elle n'était descendue, car elle s'était débarrassée de son fardeau, et avait les deux mains libres.

Un instant, Langelot se demanda ce que l'inconnu avait fait du mystérieux objet. Selon toute apparence, il l'avait jeté à l'eau. L'instant d'après :

« Bonjour, comment allez-vous ? » disait Langelot agréablement.

Il venait de poser le pied, sans ménagement, sur la main gauche de l'espion, qui avait saisi le rebord du pont.

Il n'y eut pas de réponse. Dans la nuit, Langelot crut un instant qu'il avait affaire à un Nègre, tant le visage de l'inconnu était noir. Puis il comprit qu'il s'agissait de camouflage nocturne.

L'ombre, qui s'était brusquement arrêtée, monta encore d'un échelon.

« Doucement, s'il vous plaît. Restez où vous êtes », dit Langelot.

Il commit alors une grande erreur : il s'accroupit, pour mieux voir les traits de l'autre.

La face noire, inconnue ou méconnaissable, était maintenant à cinquante centimètres de la sienne… Tout à coup, il vit la main droite de l'espion surgir de l'ombre, et il reçut une poignée de poivre en plein visage.

Aux yeux, la douleur fut atroce.

Et puis, se rejetant instinctivement en arrière, Langelot était tombé à la renverse : la main de l'espion n'était plus sous le pied du génial stagiaire. L'espion allait s'échapper.

Les yeux brûlants, pleurants, les poumons écorchés, Langelot eut encore la présence d'esprit de se renverser tout à fait et d'écarter les jambes.

Puis, il se força à regarder, malgré la douleur. Lorsque l'espion eut sauté sur le pont, les jambes de Langelot se refermèrent sur les siennes, comme une paire de ciseaux. Il tomba.

Un instant, ils luttèrent. L'inconnu connaissait aussi son judo mais il n'était pas de taille à tenir tête à Langelot. Il semblait d'ailleurs ne pas y mettre toute son énergie. Au bout de quelques secondes, Langelot était solidement assis sur son adversaire, lui écrasant les côtes avec ses cuisses.

Et les mains de Langelot vinrent se poser, préventivement, sur le cou de l'inconnu.

Alors l'inconnu dit, d'une toute petite voix :

« Ne m'étranglez pas, monsieur Pichenet. »

C'était Corinne.

DEUXIÈME PARTIE

1

Le stage tirait à sa fin.

Les trente jeunes gens, triés sur le volet, mais tout de même un peu gauches, un peu naïfs, qui avaient embarqué dix mois plus tôt sur le *Monsieur de Tourville* étaient devenus, sinon des agents spéciaux confirmés, du moins des garçons et des filles endurcis à la solitude et aussi instruits dans leur métier qu'il est possible de l'être.

Leurs instructeurs, en revanche, n'en menaient pas large : l'espion ennemi n'avait toujours pas été découvert et ils avaient beau se moquer du S. D. E. C. E. et dire que ses renseignements étaient toujours faux, ils n'en étaient pas aussi persuadés qu'ils auraient voulu le paraître.

Aucune des enquêtes n'avait abouti.

Pas celle de Langelot, en tout cas.

Plus de sept mois s'étaient écoulés depuis la nuit où il avait failli broyer les côtes de Corinne et l'étrangler. Ah ! il n'y était pas allé de main morte ! Une noire colère s'était emparée de lui à l'idée que Corinne, sa Corinne, était l'agent de l'ennemi.

« Que fais-tu ici ? » avait-il demandé, sans relâcher son étreinte, et le « tu », qu'il employait pour la première fois, n'avait rien de tendre ni d'affectueux.

Corinne avait répondu d'un ton excédé :

« Bon, bon, tu as gagné, Pichenette. Il n'y a pas de quoi te prendre pour le

Grand Inquisiteur. Papa va en faire une maladie, c'est tout.

— Réponds à mes questions, tu veux ? Que fais-tu ici ?

— Ma parole, Pichenette, tu te prends au sérieux ! Je viens de mettre à l'eau une bouée avec un poste émetteur à modulation d'amplitude. Après tout, papa n'avait pas besoin de me forcer à venir. »

Langelot avait ricané.

« Ah ! c'est papa qui t'a forcée ! Pauvre chou ! Dis-moi un peu : pourquoi ce poste émetteur à la flotte ?

— Il paraît que c'est ce qu'un agent ennemi aurait fait. C'est un poste qui émet tout seul, pendant un certain nombre d'heures, sur une certaine amplitude.

— Il émet quoi ?

— N'importe quoi. Un signal. Il va être repéré par un sous-marin, ce qui permettra à l'ennemi de savoir que, à telle heure, nous étions à peu près à tel endroit.

— Et le sous-marin est censé faire quoi ?

— Je n'en sais rien. Nous torpiller, par exemple.

— Nous torpiller ? Tu as envie de mourir ?

— Tu sais bien que c'est un jeu.

— Comment un jeu ?

— Eh bien oui. L'agent adverse fictif, ce n'est pas un jeu ?

— Ah ! parce que tu es l'agent adverse fictif ? »

Si Langelot avait encore conservé des doutes, ils venaient de fondre. Corinne était décidément une espionne expérimentée ! Elle ne pouvait pas savoir que Langelot savait – elle l'ignorait elle-même – qu'il n'y avait pas, cette année-là, d'agent adverse fictif. Elle en assumait donc le rôle, avec un admirable à-propos.

« Eh bien oui, dit-elle. Tu ne l'avais peut-être pas deviné ?

— Et depuis combien de temps, peut-on savoir, es-tu l'agent adverse fictif ? Depuis le début du stage, sans doute ?

— Non, depuis trois jours.

— Trois jours ? »

Cela changeait tout.

« Écoute, Pichenette, je ne te comprends pas. Pourquoi m'écrases-tu comme ça ? Je t'ai envoyé tout le poivre que j'avais, je t'assure. Il ne m'en reste plus. Il y a trois jours, Mme Ruggiero m'a convoquée chez elle, dans sa chambre, et elle m'a dit qu'on n'avait pas encore nommé l'agent adverse

fictif, mais que, à partir de maintenant, ce serait moi. Ça ne m'amusait pas du tout, je t'assure. Je me sens déjà assez seule comme ça. Mais enfin, tu ne me voyais pas refusant, non ? »

Langelot avait desserré ses mains et ses jambes. Il ne savait plus que croire :

« Et après ?

— Quoi, après ? Après elle m'a donné cette bouée et ce poste émetteur à jeter à l'eau. Il fallait que je descende au niveau des vagues pour que le poste ne soit pas submergé. Il paraît qu'il est étanche, mais il vaut mieux être prudent. C'est tout.

— Le poivre, c'était aussi une idée de Mme Ruggiero ?

— Non, le poivre c'était de moi. Je pensais bien qu'il y aurait un idiot quelconque qui serait venu passer la nuit sur le pont. Et comme nous n'avons pas le droit d'être armés…

— Encore heureux ! dit Langelot en se relevant et en aidant Corinne à se relever aussi. Viens chez Mme Ruggiero, nous allons tout de suite contrôler ton histoire.

— Inutile de vous déranger, annonça tout à coup un haut-parleur invisible. L'histoire de Corinne est parfaitement exacte. Et vous, monsieur Pichenet, vous aurez un bon point pour avoir démasqué l'agent adverse trois jours après sa nomination.

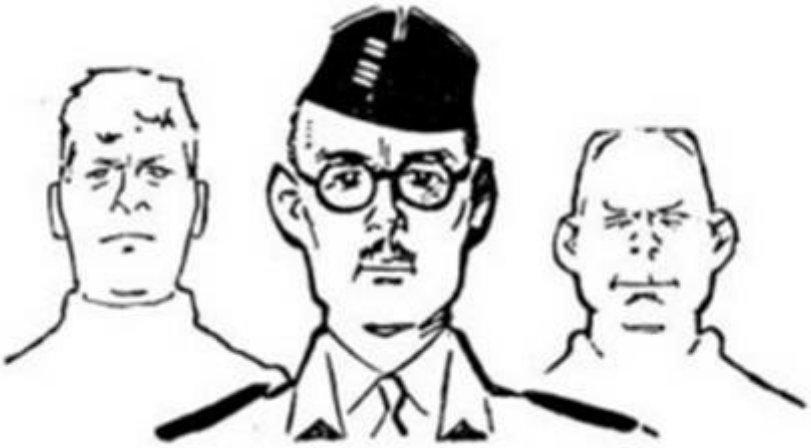
— Oh ! madame, s'écria Corinne, est-ce qu'il faut vraiment que papa apprenne quelle sotte j'ai été ?

— Mon petit, reprit le haut-parleur, cela ne dépend pas de moi. De toute façon, vous avez avantage à ne parler de cette aventure à personne. Et je demanderai à M. Pichenet, le perspicace M. Pichenet, l'énergique M. Pichenet, de faire de même.

— Vous pouvez compter sur nous, madame.

— Bon. Alors allez donc vous coucher comme des enfants sages. »

La voix de Mme Ruggiero s'était tue. Corinne et Langelot échangèrent un regard. Puis ils rentrèrent, chacun chez soi.



2

Une autre enquête, plus officielle que celle que Langelot avait poursuivie pendant sept mois sans plus de découragement que de succès, avait également échoué.

Un matin, le capitaine Montferrand était venu trouver le colonel Moriol dans son bureau.

« Mes respects, mon colonel. Je vous apporte de mauvaises nouvelles. Voyez le message que nous recevons »

Le message émanait du chef du S. N. I. F. :

Suite insuccès enquête S. N. I. F., me suis vu contraint rendre compte ministre Défense nationale…

Le colonel et le capitaine eurent tous deux un petit sourire en coin : « me suis vu contraint » ! Snif ne mâchait pas ses mots.

Ministre ordonne enquête S. D. E. C. E. à bord du Monsieur de Tourville. *Recevrez sous peu officier enquêteur. Indispensable faciliter son travail par tous moyens afin obtenir résultats rapides. S. N. I. F.*

« Ce qui signifie, en bon français, commenta Montferrand, ou bien : « aidez-le par tous les moyens de telle façon qu'il se persuade le plus vite possible qu'il n'y a rien à trouver »…

— Ou bien : « gênez-le autant que vous pourrez » ?

— C'est encore possible, mon colonel. Snif ne porte pas Sdèke dans son cœur.

— Eh bien, Montferrand, nous allons nous partager le travail. Moi, je vais tomber malade et vous, vous allez prendre le commandement de l'école et aider le camarade enquêteur.

— Malade, mon colonel ? »

Les yeux d'aigle du colonel Moriol brillèrent :

« Je suis nouveau au S. N. I. F., Montferrand, c'est entendu. Mais vous ne croyez tout de même pas que je vais me laisser inspecter par un service parallèle ? »

Montferrand se mit à rire :

« C'est vous qui avez l'esprit de boutons, maintenant, mon colonel.

— Ce n'est pas une question d'esprit, c'est une question d'éruption, répondit Moriol. Je sens déjà que cela me gratte de tous les côtés. Envoyez-moi le toubib. »

L'officier enquêteur arriva. Il s'appelait le lieutenant-colonel Brusquet.

Il était maigre, sec, il portait une petite moustache et des lunettes. Deux personnages au faciès intelligent de gardes du corps professionnels l'accompagnaient.

Le lieutenant-colonel Brusquet passa huit jours sur le *Monsieur de Tourville.* Le jour, il interrogeait, et la nuit il espionnait, passant des heures sur le pont, à l'intérieur d'un rouleau de cordages spécialement aménagé à cet effet et équipé d'un petit appareil de chauffage électrique à pile.

Le colonel Moriol n'avait pas été le seul à se montrer froissé de l'indélicatesse du ministre qui envoyait un officier du S. D. E. C. E. inspecter un organisme du S. N. I. F. Langelot, le seul des stagiaires à deviner de quoi il s'agissait, fut scandalisé aussi.

Brusquet l'interrogea longuement. Visiblement, il avait eu accès à tous les secrets de l'école, car il appela Langelot par son nom, le questionna sur son enfance, sur ses études, sur son tuteur, trouva suspect qu'il fût orphelin et lui dit enfin :

« Tout ce que vous m'avez déclaré sera minutieusement vérifié.

— Mon colonel, répondit Langelot de son air naïf, je croyais que le

S. N. I. F. avait déjà fait toutes les vérifications nécessaires… »

Le lieutenant-colonel mâchonna sa moustache et ne répondit rien.

Le jour de son départ, il n'arrêta personne, mais refusa de communiquer au capitaine Montferrand les conclusions qu'il avait tirées de son enquête. Du reste, son hélicoptère n'avait pas plus tôt décollé que le colonel Moriol entrait en convalescence et paraissait sur le pont.

« Décidément, Montferrand, je me sens mieux, et je crois que je pourrai même reprendre le commandement de l'école. »

Le lendemain, un officier transmetteur accourut :

« Mon colonel, on vous demande à la radio.

— À la radio ?

— Oui, Paris veut vous parler. »

Moriol regarda Montferrand, sourit de son sourire carnassier :

« Je vous suis », dit-il au transmetteur.

Dans le local des transmissions, on cria « à vos rangs, fixe », à son entrée, mais on était persuadé que le colonel Moriol allait en prendre pour son grade ! Ce n'était pas tous les jours, en effet, que Paris prenait, avec le *Monsieur de Tourville,* un contact en clair, et en phonie !

« Allô ! fit Moriol. Colonel Moriol, j'écoute.

— Allô ! dit une voix métallique. Ici, Snif. Je devrais vous mettre quinze jours d'arrêts de rigueur. Vous savez ça ? »

Moriol sourit aimablement dans le micro :

« Je vous ai fait suivre mon certificat médical, Snif.

— Je me moque de vos certificats médicaux. Votre toubib mérite quinze jours d'arrêts de rigueur lui aussi. Votre conduite à tous les deux est inqualifiable.

— Oui, Snif.

— De quoi auriez-vous eu l'air si le petit copain avait trouvé quelque chose ?

— Si je comprends bien, il n'a rien trouvé.

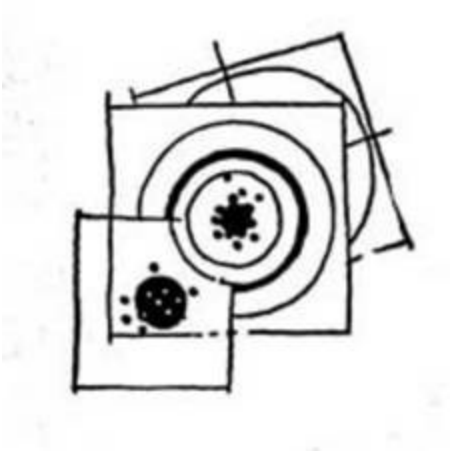
— Le petit copain a fait un rapport en trois points. Primo : conduite scandaleuse du colonel commandant l'école. Secundo : excellent accueil de son adjoint. Toutes facilités assurées pour faire son enquête. Tertio : enquête absolument négative. Renseignement initial mal fondé.

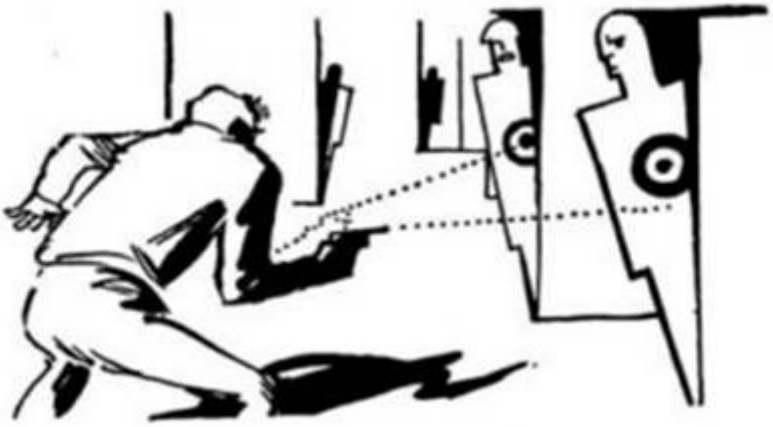
— Si mes souvenirs sont exacts, Snif, c'est ce que je vous avais répondu dès le début. Et nous avons eu raison de le prendre de haut avec ces gens-là. »

Snif répondit par un bruit indéterminé et raccrocha brutalement. Moriol

raccrocha à son tour. Puis il retourna dans son bureau où Montferrand l'attendait fumant la pipe :

« Le patron a l'air drôlement heureux, Montferrand. Il m'a fait des compliments. À sa façon, bien sûr, mais il m'en a fait. À vous aussi, en plus aimable. Je ne serais pas étonné que vous passiez commandant un de ces jours. Et ils sont capables de me décerner une citation. Tout cela, grâce à la Sdèke !… »





3

Langelot, évidemment, ne sut rien de tout cela.

Mais, voyant qu'on n'arrêtait personne, il en conclut que l'enquête n'avait pas abouti. Cela signifiait-il que l'information de base était fausse, ou bien l'espion était-il si bien camouflé à bord que le contre-espionnage avait été incapable de le découvrir ?

Langelot n'avait aucun moyen de répondre à cette question. Il reporta donc tout son intérêt sur ses études et sur Corinne…

Tous les matins, les stagiaires faisaient dix minutes de tir, et c'était une des matières où Langelot excellait. Il devint rapidement le meilleur tireur du stage.

Il ne s'agissait pas, bien entendu, de tir au visé, comme celui qu'on pratique dans les casernes ou dans les foires, mais de tir de combat, sur silhouettes mobiles, au jugé ou même au jeté.

Le tireur se tenait dans un long couloir blindé, dans lequel, à des distances variables, tantôt à droite, tantôt à gauche, surgissaient pour un bref moment des personnages divers mais toujours furieusement antipathiques.

« L'important, c'est de désirer de toutes vos forces abattre votre adversaire, enseignait le colonel Moriol lui-même. C'est le désir qui guide votre balle. Ne visez surtout pas. On ne peut viser que dans de bonnes conditions de visibilité. Mais on peut vouloir par tous les temps. Regardez. »

Les personnages apparaissaient à l'allure maximum. Le colonel Moriol, le sourcil froncé, le corps légèrement penché en avant, les deux yeux ouverts, presque exorbités, vidait un chargeur entier. Toutes les silhouettes tombaient, une balle en plein cœur.

« Vous avez fait des progrès depuis dix ans, mon colonel, remarqua un jour Montferrand.

— Comment savez-vous cela ?

— Il y a dix ans, vous concouriez pour le championnat de France.

— Exact.

— Et c'est moi qui ai emporté le titre. »

Moriol se mit à rire et donna une grande claque dans le dos de Montferrand.

« Je n'étais pas encore assez méchant à l'époque. Maintenant, je suis à point. Retenez cela, vous autres. Il faut être méchant pour bien tirer au jugé.

— Moi, mon colonel, je ne vous trouve pas si méchant que cela, objecta Langelot.

— Voilà encore Pichenette qui se singularise », grogna Valdez.

Le colonel, énorme dans son survêtement noir, toisa le petit Pichenet.

« Pas méchant, moi ?… »

Tout à coup, il ajouta en souriant :

« Vous avez peut-être raison. Tout ce que j'ai de méchanceté dans les tripes, je le garde pour le stand de tir, et je vous conseille de faire de même. »

Langelot se trouva bien de ces conseils. À la carabine américaine, au Colt, au 9 mm, au 5.5, à la MAT 49, il remporta tous les concours hebdomadaires. Au bout de trois mois, il s'exerça surtout au pistolet 5.5.

« C'est une arme pour vous, Pichenet, lui avait dit Moriol. Aux tireurs médiocres, je conseille les gros calibres, comme le Colt : avec ça, vous renversez un bonhomme en le touchant au petit doigt. Mais vous, vous êtes un tireur de précision. »

Dans les autres matières, Langelot, s'il ne surpassait pas aussi indéniablement ses camarades, se classait toujours brillamment.

« Pichenet, lui dit un jour Mme Ruggiero, mon petit Pichenet, si vous réussissez votre épreuve de fin de stage, vous emportez le pompon !

— Que voulez-vous que je fasse d'un pompon ? »

Elle le regarda, filtrant son regard vert par-dessous ses longs cils :

« Ça présente des avantages, d'être major de promotion, vous savez… »

Il demanda :

« Et l’épreuve, ça consistera en quoi ?
— Mon cher, vous saurez cela la semaine prochaine ! »

4

Le stage s'achevait le samedi 7 juillet. La distribution officielle des cartes d'agent du S. N. I. F. aurait lieu à 10 heures du matin, en présence d'un représentant du chef du S. N. I. F., à moins que ce ne fût du chef lui-même, et d'un délégué du gouvernement. Le mercredi, le jeudi et le vendredi devaient être exclusivement consacrés à l'accomplissement de l'épreuve de fin de stage. Toutes les épreuves seraient nécessairement terminées pour le vendredi à 22 heures.

Bien entendu, le lundi et le mardi les cours ne furent guère astreignants. Les stagiaires, à leur initiative, portèrent tous leurs efforts sur les matières où ils se sentaient le plus faibles.

Langelot révisa son cours de droit international. En effet, l'agent qui opère en territoire étranger doit savoir causer le moins de soucis possible à son propre gouvernement.

Il récapitula aussi la méthode de codage du colonel Rémy et fit quelques expériences chimiques ayant pour but de faire apparaître des écritures sympathiques.

Corinne lui demanda de lui servir d'adversaire au judo : elle manquait toujours les prises qui nécessitaient l'emploi de la force.

Bertrand Bris, aux heures où il n'écoutait pas les jeux publicitaires de la radio qu'il adorait, s'exerçait à réaliser des enregistrements sans que ses

interlocuteurs ne pussent le remarquer. Valdez refaisait tout seul les épreuves les plus dangereuses du parcours du combattant, pour lesquelles il avait toujours eu une répugnance marquée.

On ne voyait plus guère les instructeurs, qui mettaient la dernière main aux épreuves qu'ils allaient proposer aux stagiaires.

À partir du mardi à midi, les stagiaires furent convoqués les uns après les autres à la salle des instructeurs. Ils y trouvaient soit le capitaine Montferrand, soit Mme Ruggiero qui leur confiaient leur dernière mission du stage.

Ce fut le capitaine Montferrand qui accueillit Langelot.

« Vous vous rappelez que j'hésitais à vous prendre ? dit Montferrand en bourrant sa pipe. C'était la machine qui avait raison, pas moi. Vous avez été un stagiaire exceptionnellement brillant.

— C'était la première fois de ma vie que je m'amusais, mon capitaine.

— Vous n'avez pas traversé une période un peu dure, au début du stage ?

— Oh ! si. Mais ça m'a fait du bien. La solitude et la claustrophobie, je ne les crains plus. Je suis blindé.

— J'espère que vous allez réussir votre dernière mission.

— Vous ne l'espérez pas autant que moi, mon capitaine. »

Langelot s'était mis en tête que Corinne serait contente s'il sortait major de promotion et il avait décidé de tout mettre en œuvre pour lui faire ce plaisir.

« C'est tout de même assez délicat. Voici de quoi il s'agit.

« De façon à rendre la position du *Monsieur de Tourville* absolument secrète, le centre de transmissions du navire émet, non pas sur une longueur d'onde fixe, mais sur un *channel* qui change à chaque vacation. Ces *channels* sont donnés à l'avance par Paris, qui fixe également les heures de vacations. C'est ce qu'on appelle le programme radio. Le programme radio arrive, chiffré, tous les jours, pour le surlendemain. Autrement dit, demain, mercredi, le centre de transmissions recevra son programme pour vendredi. Bien entendu, le programme est classé « très secret » et l'officier chargé des transmissions n'a pas le droit de le communiquer à qui que ce soit de l'école, ou du vaisseau. Seuls les transmetteurs et le chiffre sont au courant.

« Votre mission, mon cher Pichenet, consiste à vous introduire dans les locaux des transmissions, à y emprunter le programme de vendredi, à en faire une photocopie et à me la faire parvenir, avant le jeudi à 22 heures.

« Avez-vous des questions à poser ? »

Langelot réfléchit.

« J'en ai trois, mon capitaine.

— Allez-y.

— Premièrement. Les transmetteurs sont-ils prévenus du petit tour que je vais leur jouer ?

— Réponse : non. Et votre mission ne sera considérée comme réussie que s'ils ne s'aperçoivent jamais de rien. Je suis tout de même autorisé à vous aider un peu, en vous disant que le programme radio se trouve certainement dans le coffre à secret du commandant transmetteur.

— Deuxième question. À quelle heure arrive le programme ?

— Cela dépend. Il arrive par une vacation du mercredi. Mais les heures de vacations, je vous l'ai dit, ne sont pas fixes. Il est envoyé au chiffre immédiatement après réception, déchiffré, et renvoyé au commandant transmetteur qui le communique à ses opérateurs le soir précédant sa mise en vigueur.

— Troisième question. Qu'est-ce que je n'ai pas le droit de faire ? »

Montferrand se mit à rire.

« Vous n'avez pas le droit de tuer le commandant transmetteur, si c'est cela qui vous intéresse. Vous n'avez pas le droit d'endommager le matériel. En revanche, vous pouvez percevoir tous les déguisements que vous voudrez, et les utiliser – sans vous faire prendre. Vous avez le droit de faire une

émission pirate si cela vous est utile et si vous pensez en avoir les moyens. Vous avez le droit d'induire les transmetteurs en erreur tant que vous voudrez, à condition de m'en rendre compte de façon qu'il n'y ait pas de conséquences graves… Je ne peux vraiment vous en dire plus : je finirais par vous donner des idées ! »

5

Les locaux des transmissions se trouvaient au centre du vaisseau, entre ceux qui étaient affectés à l'école du S. N. I. F. et ceux qui restaient la propriété du capitaine et de l'équipage du *Monsieur de Tourville.*

On accédait généralement aux transmissions par une porte qu'aucune sentinelle ne gardait. Elle portait simplement l'inscription : « Transmissions. Entrée interdite à toute personne étrangère au service. »

Ce genre d'inscriptions avait toujours excité à la fois la curiosité et l'esprit de contradiction de Langelot.

« Cette porte-là me chatouillait depuis longtemps, se dit-il. Je vais avoir l'occasion de régler mes comptes avec elle… »

L'épreuve lui paraissait à la fois risquée et facile. La préparation ne lui prendrait pas beaucoup de temps. Le mercredi, il fit la grasse matinée, se sentant déjà en vacances.

Dans l'après-midi, il écrivit un long message, émanant du colonel commandant l'école et donnant des précisions fantaisistes sur le comportement des stagiaires au cours des derniers jours.

« J'ai particulièrement remarqué les hautes qualités d'ingéniosité du stagiaire Pichenet, qui ne prend rien au sérieux mais qui est un fameux

débrouillard… », écrivait-il entre autres.

Il imita la signature du colonel et le cachet de l'école, et alla montrer le tout au capitaine Montferrand.

« Pas d'objection à ce que je fasse coder et transmettre ? »

Montferrand lut, sourit, ajouta les mots : « Message transmis dans le cadre de l'exercice de fin de stage. Ne pas tenir compte. »

Et il rendit le tout.

« Vous le faites chiffrer par le service du chiffre ou simplement coder ? demanda-t-il.

— Coder, mon capitaine, pour que le transmetteur de permanence n'aille pas me réveiller le chiffreur. »

La fin de l'après-midi fut consacrée au montage d'une charge de gaz somnifère sur un système d'horlogerie.

À 18 heures, Langelot alla frapper à la porte des transmetteurs.

« Qu'est-ce que c'est ? cria une voix irritée.

— Un message du colonel.

— Eh bien, entrez, et apportez-moi ça ! »

Langelot entra et se trouva dans un couloir. Sur la gauche et sur la droite, il y avait des portes avec de petites pancartes : « Permanence », « Secrétariat », « Chef de poste », etc. Une porte marquée « Réception des messages » était percée d'un guichet derrière lequel apparut une tête rubiconde et furibonde.

« Ce n'est pas toi qui viens, d'habitude, rugit la tête. Où il est, ton copain ?

— Il s'est pris le petit doigt dans une porte, et il est tombé évanoui, répondit Langelot.

— Tu te paies ma tête, ou quoi ?

— Ça se pourrait bien.

— Ah ! mais vous êtes un des stagiaires ! Je vous avais pris pour le planton du colonel. Faites excuse.

— Il n'y a pas de mal. Signez-moi le reçu. »

Deux minutes plus tard, Langelot avait regagné l'école, laissant derrière lui le message et la bombe somnifère dissimulée dans un coin sombre. Il avait aussi profité de son expédition pour examiner sommairement le système de fermeture de la porte d'entrée.

Le même jour, à minuit exactement, c'est-à-dire à un moment où l'on pouvait être sûr que le programme pour le vendredi était arrivé, le système

d'horlogerie déclencha l'ouverture du récipient contenant le gaz somnifère.

À 1 h 30, Langelot se présentait de nouveau à la porte des transmissions.

Cette fois-ci personne ne répondit aux coups qu'il frappa. Il se mit donc au travail, utilisant avec adresse l'attirail du parfait cambrioleur dont il s'était muni. La serrure crochetée, les verrous repoussés, il entra sans bruit dans le couloir. Une odeur entêtante y flottait, mais comme Langelot portait un masque à gaz, il ne craignait rien.

La seule pièce éclairée était celle où le transmetteur de permanence dormait profondément, affalé sur sa table, devant son poste.

Langelot commença par consulter le programme des vacations pour jeudi. Ce programme était affiché au mur, et la première vacation devait avoir lieu à 3 h 30. Langelot régla donc pour cette heure-là le puissant réveil qu'il avait apporté et qu'il plaça sur le cendrier. Puis, il ramassa son appareil à gaz somnifère, et le glissa dans sa poche.

Cela fait, il consulta calmement le tableau auquel étaient accrochées, bien en ordre, toutes les clefs du service, et choisit celle qui ouvrait le bureau du chef de poste.

S'éclairant d'une lampe de poche au faisceau étroitement focalisé, il se rendit dans ce bureau, qu'il avait repéré à sa première venue. Bien en évidence, entre deux hublots, il y trouva le coffre aux archives secrètes.

Un an plus tôt, Langelot n'aurait rien su faire de ce coffre, à la combinaison pourtant relativement simple. Maintenant, sans hésiter une seconde, il s'agenouilla, pressa l'oreille contre la serrure, et se mit à tourner les boutons. Au bout d'un quart d'heure, il constatait que l'école du S. N. I. F. formait d'excellents cambrioleurs : le coffre avait été ouvert au son !

Le plus difficile commençait. Il fallait, sans perdre de temps, trouver le classeur des programmes. Heureusement l'ordre le plus parfait régnait chez le commandant transmetteur. Les chemises étaient étiquetées, l'ordre chronologique respecté scrupuleusement. En cinq minutes, Langelot avait trouvé ce qu'il lui fallait, le « Programme radio pour la journée du vendredi 6 juillet ».

Un éclair de magnésium, et l'appareil photo avait fait son office.

Soigneusement, Langelot referma la porte du coffre après avoir remis le programme dans le classeur et le classeur à sa place. Puis il sortit dans le couloir.

Le transmetteur de permanence s'était mis à ronfler. Il ne ronflerait plus longtemps. Le réveil le tirerait bientôt de son sommeil.

Sans doute se demanderait-il ce qui lui était arrivé ? Mais il ne le demanderait à personne d'autre, car quel avantage aurait-il à se vanter de s'être endormi ? La présence du réveil l'inquiéterait bien un peu. S'il s'était agi d'une mission réelle, Langelot n'aurait pas laissé de réveil, mais il ne pouvait tout de même pas faire manquer une vacation au *Monsieur de Tourville !* Quant à l'odeur du gaz, elle serait bientôt dissipée.

Langelot regagna le pont, fit jouer dans le sens inverse les serrures et les verrous et se rendit très calmement au laboratoire de photographie.

Le lendemain matin, le programme radio pour le vendredi était en la possession du capitaine Montferrand, qui fit seulement :

« Déjà ? Merci bien ! »

En soufflant beaucoup de fumée.

Langelot, lui, s'imaginait que ses épreuves étaient terminées…

6

Mais Langelot se trompait.

Le jeudi soir, il venait à peine de s'endormir voluptueusement dans le silence le plus total, car les cours hypnotiques ne sévissaient plus, lorsqu'il entendit frapper à sa porte.

Une des choses qu'on avait apprises à Langelot, à l'école du S. N. I. F., c'était de dormir. Il dormait toujours tous les muscles parfaitement détendus, mais les sens aux aguets, et il retrouvait sa pleine connaissance à la moindre variation dans le milieu ambiant.

Et pourtant il n'avait pas encore eu le temps de dire « entrez » que la porte s'ouvrait et qu'une forme résolument féminine apparaissait dans l'entrebâillement. Langelot tendit la main vers le commutateur. Un chuchotement rauque l'arrêta :

« Pas la peine : j'ai coupé l'énergie »

Langelot se mit sur son séant. Pas d'énergie, donc pas de magnétophones ni de caméras, mais aussi pas de courant. La visiteuse tenait sans doute à ne pas être reconnue, si elle croisait quelqu'un dans le couloir… ?

« Bonsoir, madame Ruggiero, fit Langelot. Vous avez des insomnies ? »

Mme Ruggiero s'assit sur le bord de la couchette.

« Je viens vous donner la suite de votre mission.

— J'avais cru comprendre que c'était fini.

— Vous aviez mal compris, mon petit Pichenet. Ce n'était que le commencement. Voyez-vous cette valise ?

— Pour autant qu'on puisse voir quelque chose dans cette obscurité.

— Aucune importance. Voici ce qu'il y a à l'intérieur. Une bouée en plastique, gonflable. Une pompe pour la gonfler. Une combinaison d'homme-grenouille. Un sac imperméable dans lequel se trouve une enveloppe cachetée. Un poste émetteur à modulation d'amplitude, comme ceux que vous avez étudiés. Le *channel* vous est donné par le quartz, vous n'avez qu'à le mettre en position « Marche » dès que vous serez à l'eau. Vous avez compris ?

— Parce que je vais me mettre à l'eau ?

— Oui. Il fait chaud. Vous ne risquez pas de vous enrhumer.

— Je me mets à l'eau quand ?

— Je vous donne une demi-heure pour vous préparer.

— Et j'y reste combien de temps ?

— Jusqu'à ce qu'un hélicoptère vienne vous prendre.

— Bon, c'est entendu, dit Langelot. Dommage : je dormais si bien sans cette idiotie de cours hypnotique…

— Je rétablirai l'énergie dans trente minutes. Il faut que vous ayez quitté le bord d'ici là.

— Ne vous inquiétez pas : vous serez débarrassée de moi.

— Plus de questions à poser ?

— Ah ! mais si. Pour quand serai-je rentré ?

— Pour la fin du stage, en tout cas.

— 22 heures demain ?

— Au plus tard.

— Parfait. »

Mme Ruggiero s'assit sur le bord de la couchette.

Elle se leva :

« Bonne route, petit Pichenet. Amusez-vous bien.

— Grand merci. Vous êtes sûre qu'il n'y a pas de requins ? »

Elle parut hésiter :

« Sûrement pas… On n'irait pas risquer une vie aussi précieuse que la vôtre, la veille de la remise des cartes… Au fait, j'oubliais l'essentiel : vous remettrez l'enveloppe à l'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé que vous trouverez à bord de l'hélico.

— Figurez-vous que je l'aurais deviné tout seul. Bonsoir. »

7

Dès que Mme Ruggiero fut sortie, Langelot bondit hors du lit. Il n'avait pas de temps à perdre. L'ennemi venait de faire une fausse manœuvre : coûte que coûte, il fallait en profiter.

En toute hâte, il revêtit la combinaison d'homme-grenouille, après avoir vérifié, à la lumière de sa lampe de poche, que le contenu de la valise correspondait bien à l'inventaire donné par Mme Ruggiero. Puis, emportant le reste de son matériel à la main, et profitant de l'obscurité totale des coursives, il se glissa jusqu'à la cabine de Corinne, dont il avait plus d'une fois repéré le numéro.

Il arrive aux agents spéciaux d'omettre le respect généralement dû aux convenances, et Langelot l'omit cette nuit-là. Il entra sans frapper, et s'avança vers la couchette en chuchotant :

« Pas de bruit, ne faites pas de bruit. C'est moi, Pichenet. »

En vérité, pendant que Mme Ruggiero lui avait fait son discours, il en était arrivé à des conclusions qu'il n'entrevoyait même pas une demi-heure plus tôt. Et, de toute façon, que risquait-il ? Le système d'écoute ne fonctionnait pas. Corinne, si elle était une snifienne honnête, lui garderait le secret par amitié ; si, en réalité, Corinne était une espionne, elle serait ravie de voir qu'on soupçonnait une autre personne qu'elle, et se tairait encore

mieux.

« Corinne, tu ne dors pas ?

— Non, que se passe-t-il ?

— Écoute-moi bien. J'ai trois minutes pour t'expliquer une situation passablement embrouillée. Mme Ruggiero est un agent ennemi. Cela te paraît incroyable ? Malheureusement, il n'y a pas grande chance pour que je me trompe. Elle m'envoie en ce moment faire une mission qui me semble absurde et qui n'était pas prévue. Donc, de deux choses l'une. Ou bien je suis devenu fou et, dans ce cas, tu ne parleras à personne de ma visite de ce soir…

— Et les caméras, Pichenet ? Et les magnétophones ?

— Aveugles et sourds, pendant encore douze minutes exactement. Je reprends. Ou bien je suis fou, ou bien, d'ici à demain soir, j'aurai eu le temps de me faire interroger par un service ennemi et de juger si c'est agréable. Il ne faut tout de même pas que l'on en reste là. Autrement dit, si demain vendredi, à 22 heures, je ne suis pas rentré, tu vas trouver le colonel, tu lui demandes une entrevue seule à seul et tu lui expliques : primo, la curieuse mission que Mme Ruggiero t'avait confiée au début du stage ; secundo, la mienne. Je suis parti porter un pli à je ne sais qui. Je trouverai le destinataire à bord d'un hélicoptère. Tu as compris ?

— Tu y vas comment, Pichenet ?

— Comme les petits poissons. »

Il fit le geste de nager.

« Alors c'est promis ? »

Dans l'ombre presque absolue, les jeunes gens se voyaient à peine. Langelot distinguait seulement les yeux brillants de Corinne, reflétant la pâle lumière du hublot.

« C'est promis ! » chuchota-t-elle.

Elle se pencha vers lui.

« Pichenet…

— Oui, Corinne ?

— Avant de partir, dis-moi ton vrai nom… Je t'en prie. »

Il hésita. La voix qui le suppliait était bien douce. Il savait du reste que, selon toute probabilité, il partait pour ne pas revenir. Il aurait aimé que Corinne se souvînt plus tard de lui et qu'elle lui donnât le nom qui était véritablement le sien…

Mais de même qu'il partait par respect du devoir, il lui était impossible de révéler ce qu'il avait promis de taire. Le colonel Moriol l'avait bien dit :

« Les officiers des services spéciaux sont les chevaliers des temps modernes : ils se battent seuls, contre un ennemi toujours supérieur en nombre et en puissance ; ils n'accèdent jamais aux récompenses publiques ; ils résistent sans cesse aux tentations les plus insidieuses ; leurs missions exigent d'eux un empire souverain et constant sur eux-mêmes ; leur code moral, s'il n'est pas tout à fait identique à celui de la masse, est le plus exigeant de tous les codes connus. D'autres se battent à la lumière des grandes passions patriotiques ou humanitaires. Nous, pour l'honneur seul. »

Et ensuite, le colonel Moriol souriait et ajoutait :

« Et aussi pour le plaisir, parce que nous aimons ça ! »

Sans doute. Mais pour le moment Langelot ne souhaitait rien au monde que d'accéder à la prière de Corinne…

Pourtant, il résista :

« Corinne, tu me mépriserais… »

Elle baissa la tête. Puis, faisant effort sur elle-même, elle la releva. Dans l'ombre, Langelot ne vit pas qu'elle souriait.

« Alors, dit-elle en secouant la tête, bonne chance tout de même, monsieur Pichenet. »

Elle lui saisit la main et la serra de toutes ses forces, comme à un camarade qui s'en allait en patrouille, tout simplement.

Il aurait encore voulu dire mille choses. Il les garda pour lui. Il serra la main de Corinne, à la briser.

Corinne, qui avait compris. Corinne, elle aussi officier du S. N. I. F.

8

Quelques instants plus tard, Langelot était sur le pont. Une brise tiède lui passa sur le visage. Le ciel, sans lune, brillait de toutes ses étoiles. La mer clapotait à peine. On entendait le ronronnement sourd du *Monsieur de Tourville.*

« Au moins, se dit Langelot, j'aurai beau temps… »

Il gagna l'échelle sur laquelle, sept mois plus tôt, il avait surpris Corinne. Il descendit rapidement, à peine gêné aux entournures par la combinaison d'homme-grenouille qu'il n'avait pas l'habitude de porter.

Au moment de se mettre à l'eau, il eut un scrupule.

Avait-il raison, lui qui avait éventé le piège que lui tendait Mme Ruggiero, de tomber dedans ? N'était-il pas plus raisonnable d'aller demander confirmation de ses ordres au colonel Moriol ou au capitaine Montferrand ?

D'un autre côté, si Langelot se trompait, quel ridicule n'y aurait-il pas à avoir soupçonné de trahison un membre chevronné du S. N. I. F. ? Après tout, le S. N. I. F. n'était-il pas une institution militaire ? Le règlement ne dit-il pas qu'on obéit d'abord et qu'on discute ensuite ?…

Plouf !

Pesant de tout son poids sur la bouée soigneusement gonflée, Langelot

venait de se mettre à l'eau. Il se repoussa violemment en donnant un coup de pied dans la coque, et s'éloigna à la nage, pour ne pas être entraîné dans le tourbillon de l'hélice.

Les feux réglementaires du *Monsieur de Tourville* étaient allumés, de même que certains hublots des parties du navire réservées à la marine et aux transmissions, mais l'école n'avait pas une lumière : la panne organisée par Mme Ruggiero durait toujours.

Langelot consulta sa montre étanche. À la minute prévue, il vit certains hublots de l'école se rallumer. Pour une raison imprécise, il en eut le cœur serré : la coupure entre l'école et lui était réellement consommée. La vie de l'école avait repris – sans lui.

Il attendit encore quelques minutes avant d'enclencher l'émetteur.

Couché sur le dos, doucement bercé par les vagues, la tête reposant sur la bouée qui se révélait être un oreiller fort confortable, le poste pesant à peine sur sa poitrine, Langelot se sentait fort bien.

« Combien de Parisiens voudraient être à ma place… ? »

Il en rit tout seul, dans la nuit.

Le *Monsieur de Tourville* n'était plus qu'une ombre percée de quelques trous jaunes. Bientôt il ne fut plus rien. Langelot enfonça le bouton « Marche » et attendit.

9

Cette nuit-là, au large des côtes de France, fut riche en hélicoptères. Ils n'étaient pas les seuls, d'ailleurs, à chercher l'appel systématique du petit émetteur perdu entre les vagues. Trois sous-marins et plusieurs navires marchands, équipés de stations d'écoute et d'amplificateurs très puissants, reçurent des consignes de vigilance singulièrement strictes. Et puis trois avions, dont la présence au-dessus des eaux territoriales françaises ne s'expliquait pas très clairement dans le cadre du droit international, firent la navette entre *Land's End* et Finisterre avec une obstination tout à fait remarquable…

Langelot ne sut jamais lequel des vaisseaux aériens et maritimes envoyés à sa recherche le repéra le premier. Les étoiles avaient déjà disparu du ciel ; l'eau s'était faite plus fraîche ; un vent frisquet s'était mis à soulever les vagues, Langelot commençait à trouver le temps long et, sans raison particulière, il s'interrogeait sur la profondeur de la mer à l'endroit précis où il flottait, entre sa bouée et son poste. Des idées absurdes lui traversaient l'esprit : ne l'avait-on pas oublié ? Ou perdu ? Le poste n'était-il pas tombé en panne ?

Le vent avait forci. Les vagues, avec leurs incessantes ondulations,

ressemblaient à de grosses bêtes, amicales, mais ne sachant pas mesurer leur force.

Il n'y avait pas un navire à l'horizon, pas un avion. L'hélicoptère promis ne venait pas…

« Et si, par hasard, j'étais repéré par un autre engin que celui qu'ils doivent envoyer ?… Quelle histoire vais-je inventer pour expliquer ce que je fais ici ? Je ne peux tout de même pas leur parler du S. N. I. F. Il va falloir que je noie le poisson. Et, pour commencer, le poste émetteur… »

À l'horizon, le plan d'eau se teintait d'une lueur jaune, le ciel était complètement décoloré et un vol de mouettes partait à la pêche lorsqu'un point noir apparut, venant de l'ouest, et se dirigeant en ligne droite vers Langelot.

Le point devint bientôt un hélicoptère, vrombissant comme un bourdon.

Quelques minutes plus tard, il se suspendait en l'air à cinq mètres au-dessus de Langelot. Une portière s'ouvrait, une échelle de corde se déroulait. Langelot n'avait qu'à tendre le bras pour saisir le dernier échelon.

Ce qu'il fit sans perdre de temps.

Il s'était attendu à un hélicoptère civil, mais celui-là était kaki et portait les cocardes françaises.

« Je suis peut-être allé imaginer un roman ?… »

Agile et rapide, Langelot grimpa à l'échelle de corde qui oscillait dans le vent. Il en avait fait bien d'autres dans la salle de gymnastique du *Monsieur de Tourville.*

Deux hommes en treillis l'aidèrent à entrer dans l'appareil en l'empoignant sous les aisselles.

« Eh bien, fit Langelot, vous y avez mis le temps, mais vous êtes chouette tout de même d'être venus. Je commençais à en avoir assez de jouer les ondines. »

Décidément, c'était bon de se retrouver, sinon sur la terre ferme, du moins sur un plancher vibrant mais solide !

Des deux hommes, l'un portait les galons de sergent, l'autre de capitaine. Au reste, ils se ressemblaient un peu : même visage énergique et fermé, même regard prudent, même bouche mince, même attitude attentive, sans la bonhomie à laquelle on aurait pu s'attendre de la part de militaires français.

« Auguste Pichenet, mon capitaine, se présenta Langelot, au garde-à-vous au milieu d'une flaque d'eau. J'ai un message à vous remettre. »

L'homme aux galons de capitaine tendit la main.

Langelot la lui serra amicalement, mais comprit aussitôt qu'il avait fait une gaffe : le capitaine voulait les papiers, c'était tout.

« Eh bien, ils ne sont pas rigolos, dans les hélicoptères. Je me demande si c'est l'A. L. A. T., ou l'Armée de l'air ? »

Le sergent avait hissé l'échelle, refermé la portière, et le pilote enlevait déjà l'appareil. Langelot tira le paquet imperméable d'une poche étanche et le tendit au capitaine, qui paraissait impatient et ne disait toujours rien.

L'officier prit le paquet et déchira l'enveloppe. Il vérifia le contenu puis, du pouce, indiqua une banquette à Langelot.

« Dites donc, je pourrais peut-être me changer ? Ce n'est pas très confortable, cette tenue complètement trempée, vous savez. J'ai l'air de quoi ? D'une souris d'hôtel ? »

Le capitaine et le sergent échangèrent un coup d'œil.

« Ces Français n'ont aucun respect pour le grade, dit le capitaine, en articulant avec quelque difficulté.

— Mais comme, de votre côté, vous n'avez aucun grade… », plaisanta le sergent.

Le capitaine se tourna vers Langelot et le considéra avec un mélange de dégoût et d'admiration.

Puis, lentement, cherchant ses mots, il dit :

« Vos supérieurs m'écrivent, Pi-che-net, que vous êtes un sujet tout à fait exceptionnel et que nous avons intérêt à essayer de vous utiliser… Sans quoi, il y a trois minutes que vous seriez déjà de nouveau dans la mer… sans bouée. Donc, montrez-vous bien sage, bien raisonnable, et ne vous inquiétez pas pour cette tenue mouillée.

— Je ne vous comprends pas très bien, répondit Langelot. Cela vous ennuierait de préciser un peu ?

— Si vous ne comprenez pas très bien, vous comprenez déjà trop. »

Et le capitaine, se tournant vers le sergent, se mit à lui expliquer quelque chose dans une langue tout à fait inconnue de Langelot.

10

Alors Langelot eut peur. Dans le calme même de ces hommes, il sentait une certitude de réussir, une absence totale de scrupules, d'hésitations, qui le glaça. Si on lui avait passé des menottes, si on l'avait frappé, si on s'était moqué de lui, toute sa formation du S. N. I. F. aurait joué. Il savait ce qu'il faut faire lorsqu'on est tombé aux mains de l'ennemi. Du moins, il le savait en théorie. Mais dans cet hélicoptère aux couleurs françaises qui volait au-dessus de la mer, vers une destination inconnue, parmi ces hommes qui ne l'interrogeaient même pas, et qui lui disaient tout de go qu'ils avaient l'intention de l'utiliser, Langelot, tout de bon, se sentit perdu.

Il songea à ses parents, qu'il avait si peu connus. À son enfance oisive, à toutes ces années d'adolescence pendant lesquelles il s'était ennuyé, à son engagement dans les rangs du S. N. I. F., aux mois de surmenage physique et moral passés à bord du *Monsieur de Tourville…*

« Tout cela, pour rien ? Pour se faire prendre comme un bleu, c'est le cas de le dire, avant même d'avoir reçu ma vraie première mission ? Avant même d'avoir ma carte du S. N. I. F. ? »

Il pensa à Corinne.

« Pourvu qu'elle aille trouver le colonel, comme je le lui ai demandé. Alors, du moins, ce sera un match nul. Ma vie, à moi, inexpérimenté, grand niais, grosse bête comme je suis, contre celle d'une espionne de la taille de Mme Ruggiero, je crois même que le S. N. I. F. y gagne ! »

Le soleil cependant s'était levé. Langelot fit un mouvement vers le hublot. Personne ne l'empêcha de regarder. Au loin, on distinguait nettement la côte, un port, des prairies vertes, une route…

« Il y a sûrement là-bas des hommes qui me porteraient secours s'ils savaient… »

Langelot se tourna vers ses deux compagnons de route :

« Dites donc, messieurs, où allons-nous ? »

Il avait posé la question du ton le plus naturel possible, espérant qu'ils lui répondraient sans y prendre garde.

Ils parurent surpris que leur jeune prisonnier osât leur adresser la parole.

« Permettez-moi une petite question, dit enfin le sergent parlant du même ton appliqué que le capitaine mais d'une voix plus aiguë, plus modulée. Est-ce que vous n'avez pas du tout peur de nous ? »

Cette courtoisie, ce petit sourire, ce regard insistant… Langelot, pour la première fois de sa vie, eut l'impression que ses viscères avaient leur vie propre. Or, ses viscères n'avaient pas la moindre envie de mourir et protestaient par des crampes fort expressives. Langelot sourit.

« Pas tellement, répondit-il. Évidemment, je vous trouve des têtes plutôt patibulaires, mais après tout, chaque métier a ses risques. »

Les deux étrangers ne furent nullement impressionnés. Ils échangèrent un petit sourire en coin, comme s'ils disaient :

« Avec le temps, on fera quelque chose de ce garçon-là. »

L'hélicoptère survolait des champs, des bois, tout un paysage que Langelot ne reconnaissait pas. On était en France, pensait-il, car juillet n'est pas si vert en Espagne, et la campagne anglaise se reconnaît entre toutes les autres… Mais quelles étaient les villes qu'il apercevait ? Où menaient ces routes ? Il n'en savait rien.

Comme l'appareil se trouvait à l'aplomb d'une forêt, il amorça, très brusquement, la descente. Langelot, la tête au hublot, vit les arbres feuillus monter vers lui. Le vent que faisait l'hélice de l'hélicoptère les secouait, les couchait presque… Les branches apparurent, puis les troncs. Il y eut un choc. On était arrivé.

Les deux compagnons de Langelot descendirent sans hâte ; Langelot sauta à son tour. Le sergent, qui paraissait maintenant avoir pris la direction des opérations, se tourna vers lui :

« Je vous signale que nous sommes ici dans une propriété privée, entourée de barbelés et de fil de fer électrifié. Venez avec moi. »

S'adressant au capitaine, il ajouta :

« Dépêchez-vous de passer les renseignements. Voilà plus de six heures que le programme a commencé, et nous avons déjà manqué une vacation. Il leur en faut au moins deux pour situer l'objectif.

— Vous cherchez à pétrifier notre jeune ami par vos connaissances en français ? interrompit l'autre.

— Notre jeune ami sera bientôt l'un des nôtres. Alors… »

Langelot affectait de ne pas écouter le dialogue et faisait des efforts pour s'orienter. Il se trouvait au milieu d'une clairière hérissée de genêts. Entre les arbres, en contrebas, il entrevoyait une maison de pierre, couverte d'un toit d'ardoises. Un grondement sourd, appartenant à un moteur à explosion, se fit entendre dans cette direction dès que l'hélicoptère eut repris son vol. Ce fut aussi de ce côté que s'éloigna le capitaine, après avoir échangé quelques mots incompréhensibles avec son camarade.

Alors le sergent prit Langelot par le bras, et fort amicalement l'entraîna dans le bois.

Vingt mètres plus loin, il s'arrêta.

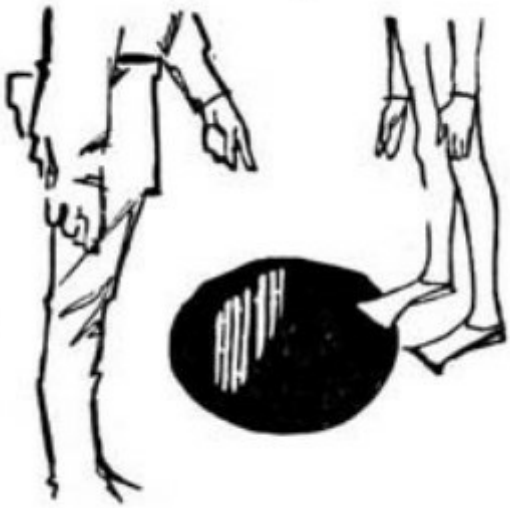
Une vaste plaque circulaire, en béton, apparaissait au milieu des genêts. Au centre de la plaque, un trou d'homme, noir, d'une profondeur inconnue.

« Sautez dedans », dit simplement le sergent.

Langelot regarda dans le trou et ne vit rien que l'obscurité complète.

« Pardon, pardon, dit-il. Je suis accoutré en homme-grenouille. Pas en parachutiste.

— Ne faites pas l'enfant », dit doucement le sergent en tirant un pistolet.



11

Langelot n'avait pas le choix. Il sauta.

Mais il ne s'était jamais senti aussi mal à l'aise de sa vie !

Quelle était la profondeur du puits ? Qu'allait-il trouver au fond ? De l'eau ? Des pierres ? Un nid de serpents ?

Heureusement, son angoisse ne dura pas longtemps. Il venait à peine de sauter dans le vide qu'il heurta le sol. Ses jambes lui servant d'amortisseurs, le choc ne fut pas douloureux. Levant les yeux, Langelot eut juste le temps de voir un rond de jour, que l'on était en train d'obturer avec une dalle circulaire. Un instant après, c'était la nuit.

La peur n'avait pas cessé de tire-bouchonner les entrailles de Langelot, mais sa tête restait froide, son cœur n'avait pas accéléré ses battements. La bête avait peur, mais l'intelligence demeurait parfaitement capable de raisonner.

« Apparemment, pensa Langelot, je suis dans une citerne. Dans le temps, elle servait à alimenter en eau la maison que j'ai vue en contrebas. Apparemment aussi, ces messieurs ne veulent pas me tuer, Du moins pas maintenant. Ou ils veulent m'interroger ; ou, ce qui est plus probable, ils m'ont dit la vérité : Mme Ruggiero leur a écrit que j'étais un agent de classe

et ils ont l'intention de me « retourner »… Tout cela n'est pas une raison pour que je n'essaie pas de sortir d'ici. Si c'est une citerne, il doit y avoir un regard collecteur qui entre et une canalisation qui sort. On pourrait peut-être ramper dedans ? »

Il explora sa prison.

C'était un cylindre parfait, d'environ deux mètres de haut et deux de diamètre. En tâtonnant dans le noir, il trouva d'abord un trou situé au niveau du sol et obstrué par de grosses pierres. Il se mit aussitôt en devoir de le dégager, ce qui ne lui coûta pas grand-peine. Mais une déception l'attendait : le trou était à peine assez large pour que sa tête y passât seule : pas question de faire suivre les épaules !

Langelot s'accroupit pour se reposer un peu.

Ce qui l'inquiétait le plus, à vrai dire, ce n'étaient pas les espions ennemis dont il était le prisonnier : c'étaient les vipères.

« Pourtant, raisonna-t-il, s'il y avait des vipères, ces braves gens le sauraient. Et puisqu'ils n'ont pas l'air de me vouloir de mal… »

Il reprit ses tâtonnements. Mais comme il était petit de taille et que le regard collecteur devait aboutir au niveau du plafond de la citerne, il ne trouva rien tout d'abord.

Alors il choisit la plus grosse pierre, la plaça contre la paroi et grimpa dessus. Ainsi, il atteignait le plafond. Il lui suffisait de déplacer la pierre, peu à peu, pour pouvoir faire le tour de la citerne avec les mains.

La bouche du regard se trouva être exactement en face de celle de la canalisation. Hélas ! Il n'était pas question, même pour Langelot, de ramper dans un boyau de vingt centimètres de diamètre !

Par acquit de conscience, il y plongea tout de même la main et en ramena un objet qu'il mit quelque temps à identifier : c'était métallique, c'était plat, et cela comportait une chaînette…

« Une plaque individuelle, pensa Langelot. Curieux. »

Il la glissa dans sa poche, et n'ayant plus rien à faire, s'assit dans un coin et attendit.

12

Il attendit longtemps, sans autre distraction que de regarder tourner les aiguilles de sa montre phosphorescente et de repasser dans sa mémoire les quelques mots de français qui avaient échappé à ses vainqueurs.

« Programme… objectif… vacation… »

Et tout à coup, il comprit.

« La radiogoniométrie… ! »

Imbécile qu'il avait été ! Le message qu'il avait apporté aujourd'hui aux agents ennemis leur permettrait, s'ils disposaient des moyens nécessaires, de couler le *Monsieur de Tourville* à la deuxième vacation !

Tout était clair.

L'ennemi connaissait l'existence du *Monsieur de Tourville.* L'ennemi voulait le couler. Pour cela, il fallait le trouver. Or, le *Monsieur de Tourville* se déplaçait en permanence et n'était pas reconnaissable de l'extérieur.

De plus, son commandant lui-même ignorait son itinéraire à l'avance. Donc, un agent introduit à bord ne pouvait servir à rien sous ce rapport, même s'il trouvait le moyen de communiquer avec ses chefs.

En revanche, en disposant de trois postes d'écoute et en connaissant les heures et les longueurs d'ondes des émissions du *Monsieur de Tourville,* il

était facile de repérer son emplacement à un moment donné, par radiogoniométrie. En effet, il suffirait de noter les directions d'où proviendraient les ondes radio et de tracer ces directions sur une carte pour que, à l'intersection des trois droites passant par les trois stations d'écoute, on puisse situer avec certitude la source d'émission.

Cela fait, des sous-marins se mettraient en chasse, et suivraient le *Monsieur de Tourville* de loin, à l'asdic[1].

La seconde vacation leur permettrait de vérifier l'identification de leur proie.

Et il n'y aurait plus qu'à appuyer sur la détente du lance-torpilles…

Tout cela, par la faute de Langelot !

Langelot bondit sur ses pieds. Le désespoir le prenait. Il se rassit. Il fallait, coûte que coûte, rester calme. Il consulta sa montre. Il était déjà 9 heures du matin.

Sa mémoire, parfaitement dressée par les enseignements du S. N. I. F., avait conservé, indélébile, le programme radio.

Première vacation : 05.15.

Deuxième vacation : 08.30.

Troisième vacation : 18.00.

Quatrième vacation : 23.10.

Donc, à l'heure qu'il était, l'ennemi devait déjà savoir où se trouvait le *Monsieur de Tourville.*

Et, dans neuf heures, il aurait eu la possibilité de vérifier ses déductions.

13

Il était dix heures un quart, et Langelot avait eu besoin de toutes les recettes de sang-froid inculquées par le S. N. I. F., en plus de son sang-froid naturel, pour ne pas se cogner la tête contre les murs, lorsqu'il vit une toute petite tache lumineuse posée sur une des parois de la citerne.

L'espoir lui revint. Il courut à la tache, chercha le rai de lumière. Par où passait-il ?

Il passait par une fente minuscule. La dalle de béton qui fermait le trou d'homme s'était écaillée à un endroit et il s'était formé là un jour à peine perceptible.

Langelot apporta sa grosse pierre au centre de la citerne, grimpa dessus, essaya de repousser la dalle de ses deux bras vigoureux… Peine perdue. Elle ne bougea pas plus que si elle était scellée.

Il regarda une fois de plus sa montre. Dans moins de huit heures, partirait la torpille qui coulerait, par sa faute, le *Monsieur de Tourville,* ses marins, ses transmetteurs, les élèves du S. N. I. F., le colonel Moriol, le capitaine Montferrand, Corinne…

Il entreprit alors un travail de Romain.

Dans le trou infime par où le soleil entrait dans sa prison, il introduisit un

infime caillou qui, imperceptiblement, souleva la dalle.

À côté, il glissa un second caillou, à peine plus grand. Puis un troisième.

Le premier, déjà, ne portait plus la dalle. Alors Langelot le retira, et introduisit, à sa place, un caillou plus gros…

Si l'ennemi surveillait l'issue de la citerne, le stratagème de Langelot serait vain, mais si, se fiant au poids de la dalle, les gardiens se montraient négligents, la réussite était certaine, au prix seulement de beaucoup de temps et d'efforts.

Au bout d'une heure, Langelot enfonçait, dans la fente agrandie, des pierres grosses comme le poing.

Au bout d'une heure et demie, il manquait de cales : deux fois de suite, la dalle avait failli lui écraser les mains.

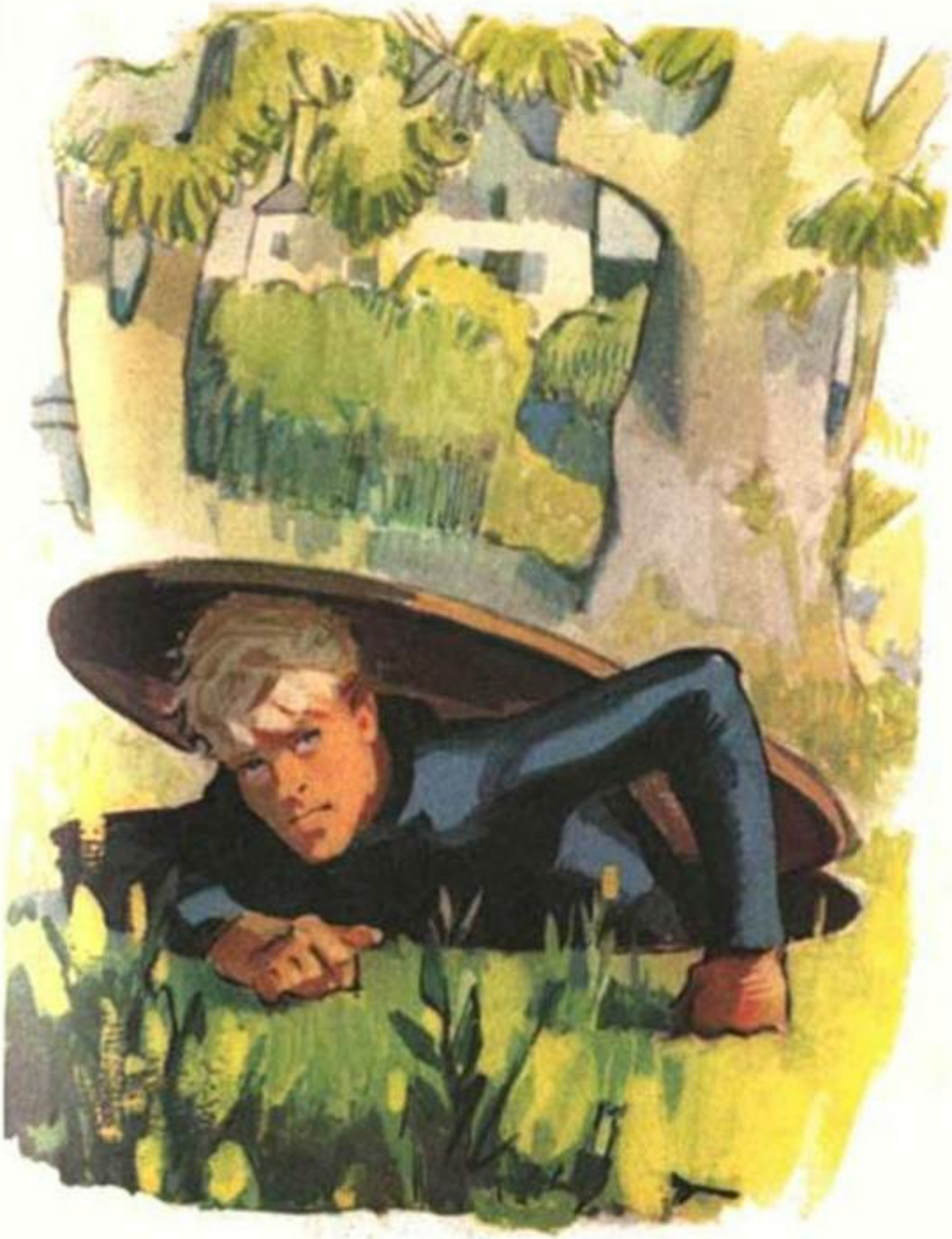
À midi quinze, enfin, ayant réussi des entassements de pierres qui pouvaient s'écrouler à chaque moment, mais entre lesquels il espérait pouvoir se glisser, il prit le risque de passer la main à l'extérieur pour chercher une prise.

Par bonheur, il en trouva une. Aussitôt, il entreprit de se hisser, après avoir, tout de même, vérifié la solidité de ses piles de cailloux : avoir les reins broyés par la dalle ne l'avancerait à rien !

Une minute plus tard, il gisait face au sol, sur la plaque de béton.

Sa première préoccupation fut de dissimuler son évasion : il ôta les cailloux un à un, et les rejeta dans la citerne. Sa deuxième, de se dissimuler lui-même. Dès que la dalle fut de nouveau en place, il se jeta dans une touffe de genêts, et se mit à combiner la deuxième étape de son évasion.

La propriété, lui avait dit l'un de ses geôliers, était entourée de fils barbelés et électrifiés. Les barbelés ne lui faisaient pas peur : il s'était trop exercé à les franchir, à l'école, pour les redouter. Restaient les électrifiés.



Il entreprit de se hisser.

Il regarda autour de lui. Pas un poteau électrique en vue. Il rampa dans les genêts, parvint en vue de la maison. Pas de fils aériens.

Cependant le ronronnement qu'il avait remarqué tout à l'heure se faisait toujours entendre. Il paraissait provenir d'une cabane adossée au mur de la maison.

« J'y suis ! C'est un groupe électrogène qui alimente le circuit, pensa Langelot. Eh bien, il n'électrogénera pas longtemps. »

Après avoir fait ce qu'il appelait le tour du propriétaire, c'est-à-dire avoir repéré la clôture, et un endroit où, grâce à un monticule de terre, elle paraissait aisément franchissable, à l'abri des vues de la maison, Langelot revint sur ses pas et rampa jusqu'à la cabane de planches.

Il dut se lever, pour pousser la porte qui résistait, mais personne ne sembla remarquer sa présence. Les gardiens devaient être en train de déjeuner.

Les charnières grincèrent horriblement.

Langelot entra sans hésiter.

Il ne s'était pas trompé. C'était bien un groupe électrogène qu'abritait la cabane. Le cours hypnotique n°148 ne laissait rien ignorer aux élèves du S. N. I. F. de la structure des groupes électrogènes, et ce cours avait été suivi de travaux pratiques. Langelot n'eut donc aucune difficulté à séparer le moteur de la génératrice. Le bruit continuait toujours, mais le courant ne passait plus.

Langelot ressortit, referma soigneusement la porte : on lui avait appris à ne pas laisser de piste derrière lui. Puis, prenant garde à ne pas marcher dans la terre meuble, pour ne pas faire d'empreintes, il se dirigea vers la clôture.

14

Le soleil de midi tapait dur. Les genêts grésillaient d'insectes. Il n'y avait pas la moindre brise… Et Langelot portait sa combinaison de caoutchouc noir qui n'était pas précisément isolante ni particulièrement commode pour marcher.

Il marcha, pourtant.

Tout à l'heure, dans l'hélicoptère, il avait essayé de se repérer un peu. S'orienter ne présentait pas de difficultés, puisqu'il avait sa montre. Il se dirigea, à travers bois, vers le nord-est : il croyait avoir vu une route de ce côté.

Il y en avait une en effet, mais, ignorant tout de la région, suivant au petit trot d'étranges chemins creux, débouchant sur des landes où ils se perdaient, contraint de traverser des sous-bois, de sauter des talus, le tout presque à l'aveuglette, il mit plus d'une heure à arriver sur une colline d'où, enfin, il la découvrit.

Il y courut. Le goudron parut lisse et confortable à ses pieds brisés par la lande.

La première borne kilométrique lui apprit qu'il était à 8 kilomètres de Tréguier. Tréguier ? C'était la Bretagne. Il ne connaissait personne dans ce

pays. Une fois de plus, il était seul. Libre, sans doute, mais toujours aussi impuissant à sauver ses camarades.

Il se remit à marcher, parce qu'il n'aurait servi à rien d'attendre, mais marcher ne servait à rien non plus.

La première voiture qui passa fut un camion de boucher. Langelot se mit en travers de la chaussée. Le camion cornait, fonçait. Langelot resta sur place. Le boucher freina au dernier moment : le pare-chocs faillit renverser Langelot.

« Espèce de… », commença le boucher.

Il n'alla pas plus loin. Langelot avait ouvert la portière et s'était assis à côté de lui.

« Roulez donc, au lieu de chanter *La Traviata.*

— Qui que vous êtes ?

— Un Martien.

— Voulez-vous redescendre tout de suite !

— Certainement pas. »

Le boucher leva le poing droit. Langelot lui saisit le pouce gauche. Le boucher poussa un cri de porcelet qu'on égorge.

« Je vous disais bien de ne pas perdre de temps, remarqua Langelot calmement. Si vous recommencez, je vais être obligé de vous le tordre complètement, et vous aurez des frais de vétérinaire. »

L'homme n'insista plus. Langelot avait appris, outre des prises douloureuses, une certaine autorité qui, malgré son âge, en imposait. Et puis sa tenue d'homme-grenouille lui donnait un aspect redoutable…

« Plus vite que ça ! » dit-il.

Le boucher accéléra.

Il était plus de trois heures lorsque le camion s'arrêtait à Guingamp, plus de quatre lorsque Langelot, à la sortie de la ville, arrêtait une Mercedes immatriculée 75 qui filait sur Paris.

Une nombreuse famille y avait pris place. Langelot fut accueilli avec des cris de joie par les enfants, et avec bonhomie par les parents.

« Vous êtes un homme-grenouille, sans doute, dit monsieur. Moi, je suis avocat.

— Il faut de tout pour faire un monde, dit madame.

— Vous allez au Salon nautique, à Paris, je suppose ? demanda monsieur.

— Nous sommes ravis de vous emmener. Vous nous raconterez vos

plongées », conclut madame.

Les garçons questionnaient :

« Jusqu'à combien de mètres êtes-vous descendu ? »

Et les petites filles :

« On trouve beaucoup de perles, au fond de la mer ? »

Langelot, confortablement renversé sur les coussins de la Mercedes, donna libre cours à son imagination.

« C'est tout de même curieux que vous n'ayez pas de bagages ! » remarqua le propriétaire de la voiture.

Langelot inventa une histoire de train manqué. Que lui importait qu'on le crût ou non ? Si vite que filât la Mercedes, il n'avait pas le moindre espoir d'arriver à Paris avant 20 heures. En fait, ce fut à 20 h 10, après une traversée difficile de la banlieue, que la Mercedes débarqua Langelot sur la place du Trocadéro.

« Quel charmant voyage ! dit l'avocat.

— Les embouteillages étaient réussis », reconnut Langelot.

Après avoir remercié pour la promenade et refusé une invitation à dîner, le petit homme-grenouille se retrouva donc, entre le musée de la Marine et celui des Provinces de France, avec, pour toute possession terrestre, une petite plaque d'identité qu'il n'avait pas encore pris le temps de regarder.

Et le désespoir au cœur.

15

Le désespoir, au reste, c'est beaucoup dire.

Entre la masse blanche du palais de Chaillot nettement détachée sur son ciel de soirée de juillet, et toutes les voitures qui passaient en vrombissant, emmenant de gais dîneurs vers leurs restaurants, Langelot, toujours affublé de sa combinaison et de ses palmes, décida de traiter par le mépris la curiosité et l'indifférence qui l'entouraient.

Et de raisonner.

Rien ne prouvait, après tout, que deux vacations eussent suffi aux radiogoniomètres ennemis pour repérer le *Monsieur de Tourville.* De plus, il était probable que l'ennemi ne frapperait pas avant d'avoir, d'une façon ou d'une autre, permis à Mme Ruggiero de quitter le bord. Enfin, il n'était pas impossible qu'il attendît le lendemain, pour envoyer par le fond le chef du S. N. I. F. ou son représentant et le délégué du gouvernement qui assisteraient à la remise des cartes.

Il se pouvait donc encore que rien ne fût perdu. Il fallait seulement agir sans tarder.

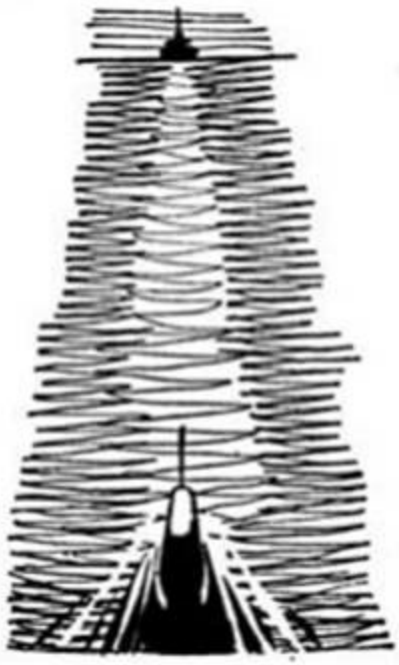
Ce fut alors que Langelot se rappela la plaque d'identité et, la tirant de sa poche, lut le nom qui était gravé dessus. Ce nom, en une seconde, transforma toute l'idée qu'il se faisait de la situation. C'était celui de :

Jusqu'ici, Langelot avait été aveugle, mais ce simple nom gravé sur cette simple plaque lui dessilla les yeux.

Il comprit tout le plan ennemi, bien plus subtil, bien plus dangereux encore qu'il ne l'avait cru. Il comprit que, s'il n'agissait pas d'ici à 22 heures, de nouveaux dangers s'ajouteraient à ceux que courait Corinne. Et il comprit aussi qu'il lui était impossible d'agir par la voie officielle. Car, en supposant même qu'il réussît, par il ne savait quel prodige, à se faire recevoir, d'ici à 23 heures, par le ministre de la Défense, le ministre lui-même serait vraisemblablement impuissant à sauver le *Monsieur de Tourville.*

Tout paraissait perdu.

Et pourtant…



16

Et pourtant Langelot serra les dents, bouscula deux petits jeunes gens qui se poussaient du coude en le regardant, traversa la rue, et courut au premier kiosque.

« Madame, permettez-moi de consulter un journal de radio, n'importe lequel. Je ne peux pas vous l'acheter parce que je me trouve sans argent. »

La tenue d'homme-grenouille avait impressionné le boucher ; le joli sourire et les mèches blondes de ce garçon à l'air si naïf séduisirent la marchande.

Trois minutes plus tard, Langelot lui rendait le journal et partait, au petit trot, vers les grands boulevards. Impossible, en effet, de prendre un taxi ou même le métro sans un sou !

La tenue d'homme-grenouille n'est pas adaptée pour la marche, pour la course encore moins. Ce fut les pieds enflés, couverts d'ampoules saignantes que, à 21 heures, Langelot se présenta à l'entrée du cinéma *Le Lex.* De grandes affiches annonçaient :

Ce soir, à 22 heures, « La Bourse et la Vie », jeu radiophonique doté de cent mille francs de prix.

Langelot entra, d'un air décidé.

« Où allez-vous, monsieur ? demanda le préposé au contrôle.

— Je fais partie de l'émission.

— Comme candidat ?

— Oui.

— Vous êtes inscrit ?

— Pas encore.

— Alors c'est trop tard pour ce soir.

— Dites donc, vous me prenez pour un imbécile ? Est-ce que j'ai une tête à me présenter sans être inscrit ?

— Ah ! bon. Vous venez donc pour les éliminatoires.

— Vous devriez vous mettre voyante extralucide.

— En ce cas, passez par-derrière. Première porte à gauche.

— Merci, patron. »

Langelot fit demi-tour, passa par-derrière. Il se sentait d'une humeur telle que rien ne pourrait lui résister.

Quelques personnes à l'air intimidé attendaient dans un petit bureau. Il y avait un ou deux étudiants faméliques, trois mères de famille, quelques midinettes, un vieux monsieur barbu, à lorgnon.

Un homme en complet émeraude, un œillet rouge à la boutonnière, la moustache en accent circonflexe au-dessus d'une petite bouche en cœur, parut. C'était Alex Groggy, l'animateur de l'émission.

« Bonsoir. Je suis très pressé. Il me faut trois candidats. Deux pour perdre, un pour gagner. Tenez. Vous, mademoiselle… »

Il désignait la plus jolie des midinettes.

« Vous, monsieur… »

Il indiquait le vieillard barbu. Puis son regard tomba sur Langelot :

« Dites donc, vous, en voilà une tenue !

— Vous n'avez pas précisé qu'il fallait être en smoking, rétorqua l'homme-grenouille.

— Très bien, vous me plaisez. Arrivez, tous les trois. Pour les autres, je m'excuse : vous avez attendu pour rien. Revenez nous voir. Vous serez peut-être plus heureux la prochaine fois. Bonsoir. »

Il introduisit la midinette, le vieillard et Langelot dans un second bureau.

« D'abord, vous allez tous signer ceci. »

La jeune fille signa sans lire ; le monsieur fit des difficultés.

« Allons, dépêchez-vous, dit Groggy. Sinon, je prends quelqu'un d'autre. »

Le vieux monsieur signa. Langelot aussi, après avoir parcouru le texte en diagonale : « Je m'engage à verser aux œuvres sociales et publicitaires de la lessive Lustre toute somme gagnée par moi au jeu de « La Bourse et la Vie. »

« Très bien, fit Alex Groggy. Maintenant, je veux un volontaire pour gagner : le gagnant ne touche rien, bien entendu. Les perdants reçoivent 100 nouveaux francs, à titre de dédommagement.

— On les verse aussi aux œuvres ? demanda Langelot.

— Non, vous ne versez que le prix de 100 000. Allons, dépêchez-vous ! Tenez, vous, l'homme-grenouille, vous allez gagner. Nous n'avons encore jamais eu d'homme-grenouille parmi nos gagnants. Voici une enveloppe avec les questions et les réponses. Mademoiselle, voilà votre chèque. Grand-père, voici le vôtre. Allons, pas de discussion. En scène, en scène ! On nous attend ! »

Mr de TOURVILLE
Brest

17

Une scène tendue de blanc et de jaune, les couleurs de la lessive Lustre. Un orchestre assourdissant. Une salle délirante qui applaudissait à tout rompre la vedette qui venait de finir son tour de chant. C'était Jimmy Gluck en personne. Il portait un smoking lamé or qui ne brillait presque plus, tant il était couvert de poussière, car Jimmy avait l'habitude de se rouler sur la scène tout en chantant.

« Et maintenant, rugit Alex Groggy en empoignant le micro, j'ai la grande joie de vous présenter le grand jeu de la grande lessive Lustre, « La Bourse et la Vie ! »

L'assistance hurla de joie.

« Avec, ce soir, trois candidats particulièrement brillants, à qui je vais poser les trois questions réglementaires, aussitôt que nous aurons fait leur connaissance. » Groggy s'adressa au noble vieillard. « Monsieur, veuillez approcher. Oh ! la barbe ! »

Rires et applaudissements.

« Vous vous appelez comment, monsieur ?

— Sausson, monsieur.

— Saucisson ? »

Glapissements de joie dans la salle.

« Non, monsieur : Sausson.

— Ah ! pardon, monsieur Saucisson. Je voulais dire : monsieur Sausson. Eh bien, monsieur Sausson, candidat ultra-brillant, vous allez nous dire tout de suite en quelle année Jean-Sébastien Bach a écrit la *Symphonie pathétique.* Mesdames, messieurs, je vous en supplie, ne soufflez pas… »

Le malheureux vieillard se mordillait la barbe. Il finit par avouer qu'il ne savait pas.

« Aucune importance, monsieur Saucisson. Vous avez deux questions pour vous rattraper. Vous allez me dire maintenant de quelle origine est Guétary. Mesdames, messieurs, un peu de silence ! »

On entendait de petits cris étouffés, des rires, l'assistance était suspendue à la bouche du vieux monsieur qui balbutia :

« Il est Espagnol… »

On le hua. Alex Groggy mit deux minutes à rétablir le silence.

« Ah ! monsieur Sauci…, je voulais dire monsieur Sausson, vous n'avez pas de chance. Si pourtant : vous en avez encore une. Troisième question : avec quoi se lave le soldat ? »

Le vieillard s'épanouit.

« Oh ! celle-là, je la connais, fit-il. Elle date bien de 14-18. Le soldat se lave avec le torse nu !… »

Rires dans la salle.

« Eh bien, non, monsieur Saucisson. Je suis désolé. Vous vous êtes trompé. Vous êtes éliminé. Vous avez perdu la bourse, mais il vous reste encore la vie. Vous avez été merveilleux. On l'applaudit bien fort. »

Applaudissements, cris, bravos, un sifflet à roulette.

« Et maintenant, mademoiselle… Mademoiselle comment ?

— Mademoiselle Listrac.

— Listrac ? C'est un bon cru, ça, Listrac. Alors, mademoiselle Listrac, vous êtes si jolie que vous ne pouvez que gagner. Faut-il que je vous rappelle les trois questions ? On va procéder à l'envers, vous voulez bien ? Ce sera plus drôle. »

Rires.

« Troisième question : avec quoi se lave le soldat ? »

Mlle Listrac eut un sourire angélique.

« Le soldat, comme tout le monde, récita-t-elle, se lave avec le savon

Lustre.

— Exact, mademoiselle. Un point pour vous. Deuxième question : de quelle origine est Guétary ?

— Il est Grec, monsieur.

— Ah ! vous vous trompez. Ce n'est pas la bonne réponse. »

Sifflements, hurlements. Mlle Listrac paraissait toute déconfite. Alex Groggy agita une clochette et menaça de faire évacuer la salle par le pompier de service.

« Silence, silence. Voyons, m'sieurs dames… Mademoiselle Listrac, vous aurez sûrement plus de chance avec la première question : en quelle année Jean-Sébastien Bach a-t-il écrit la *Symphonie pathétique ? »*

Mlle Listrac eut, encore une fois, son sourire angélique :

« Je ne peux pas vous dire l'année au juste, mais je suis sûre que c'est au Moyen Âge. »

Le public, ne sachant que croire, ne réagit pas.

« Mademoiselle Listrac, je vous fais toutes mes condoléances. Vous avez perdu la bourse, la grosse bourse aux écus d'or, la belle bourse aux 100 000 nouveaux francs. Mais vous avez gagné un paquet de lessive Lustre. Vous êtes tout à fait charmante. On l'applaudit bien fort ! »

Mlle Listrac disparut de la scène, emportant son paquet de lessive Lustre.

« Et maintenant, je salue la présence parmi nous du premier homme-grenouille à venir jouer le jeu de « La Bourse et la Vie ». J'espère qu'il se montrera encore plus brillant que ses concurrents. Les grenouilles, vous savez, ça nage, ça saute, c'est très doué. Monsieur, vous vous appelez comment ?

— Pichenet. »

Un murmure de curiosité avait parcouru la salle. Maintenant un silence total y régnait.

« Et alors, monsieur Pichenet, vous allez sûrement gagner, je sens ça d'avance. Vous allez nous dire d'abord en quelle année…

— La question est idiote, déclara Langelot en s'avançant vers le micro. C'est Tchaïkovsky qui a écrit la *Symphonie pathétique,* à la fin du XIXe siècle.

— Trrrrrrès juste ! Monsieur Pichenet, vous avez gagné un point. »

Roulement d'applaudissements.

« Et maintenant, monsieur de la grenouille, dites-nous l'origine de…

— La question est idiote aussi. Guéthary est le nom d'un village de

France. C’est un nom d’origine basque.

— Deux points, monsieur Pichenet. Que vous disais-je ? Il va gagner les 100 000 nouveaux francs. »

Tonnerre d’applaudissements.

« Enfin, avec quoi se lave le soldat ?

— Ceci, remarqua Langelot, est plus compliqué. Donnez-moi ce micro. »

Il se saisit énergiquement de l’engin et commença à parler :

« Bertrand, ici Pichenet. Si tu m’entends, agis immédiatement. Empêche Corinne d’aller voir Moriol. Moriol n’est pas le vrai Moriol. Le vrai Moriol est probablement mort. Celui-ci est un agent ennemi. Il veut faire torpiller le *Monsieur de Tourville.* Votre seule chance… »

Alex Groggy, qui venait de reprendre ses esprits, empoigna le micro de son côté :

« Non, mais vous êtes fou ! Voulez-vous bien…

— La paix, vous ! tonna Langelot. La seule chance que vous ayez de sauver le bateau, c’est de coincer Moriol et de l’empêcher de partir ! Dès qu’il aura quitté le bord…

— Police ! Police ! » criait Alex.

La foule trépignait. « Laissez-le parler ! » hurlaient les uns. « À la porte ! » rugissaient les autres. Le pompier et un agent de police se précipitèrent sur la scène.

« … le bateau sera torpillé. Fais attention à… »

Groggy, profitant de la petite taille de Langelot, voulut le saisir à bras-le-corps.

« Fais attention aux micros ! Commence par couper le courant… Ce que tu viens d’entendre, c’est une bonne gifle à ton ami Groggy. Il se frotte la joue. Le plus urgent, c’est de… »

Le pompier, casqué et botté, mit la main sur l’épaule de Langelot… Trois secondes après, ayant fait un vol plané par-dessus la rampe, il atterrissait au premier rang de l’orchestre.

« … c’est d’arrêter Corinne qui est en train d’aller voir Moriol. N’essayez pas de prévenir… »

L’agent de police se ruait sur Langelot, la matraque levée… Un coup de pied le cueillit au niveau de l’estomac et l’envoya rouler dans le décor. Les belles tentures blanches et jaunes s’effondrèrent par-dessus.

« … les instructeurs, ils ne vous croiraient pas. Bonne chance, Bertrand ! Tenez jusqu’à ce que j’arrive ! »

Une demi-douzaine de machinistes et d'employés venaient de se précipiter en scène. Dans la salle, le désordre était à son comble. Des spectateurs commençaient à se battre entre eux. Un groupe de jeunes gens scandaient un slogan. Une ouvreuse affolée courut appeler Police-secours.

Langelot, abandonnant le micro, fonça sur les machinistes. Il passa sous le bras de l'un, fit un croche-pied à l'autre, sauta par-dessus le troisième, et se trouva dans les coulisses. Dévalant l'escalier, bousculant le concierge, il se jeta dans la rue. Un autobus passait ; il bondit sur la plate-forme, se laissa tomber sur la chaussée après le premier tournant, suivit une rue, une autre, enfin s'arrêta pour consulter sa montre.

Il était 22 h 30.

Bertrand avait-il eu le temps d'intercepter Corinne ? Avait-il seulement ajouté foi aux accusations de Langelot ?

Et maintenant, comment voler à la rescousse ?

18

Les pieds en bouillie, une heure plus tard, Langelot sonnait à la porte du capitaine Montferrand, 8, rue Fantin-Latour.

Après avoir attendu quelques instants, il se mit à parler tout seul devant la porte :

« Je suis seul. Je ne suis pas armé. J'ai besoin d'entrer immédiatement en contact avec les chefs du capitaine Montferrand. Il y va de sa vie. »

Pendant un long moment, il n'y eut pas de réponse. Langelot était persuadé qu'on l'observait par le judas optique… Brusquement, la porte s'ouvrit.

Une petite bonne femme rondelette, coiffée d'un chignon, vêtue d'un peignoir, apparut. Elle avait l'air d'une mère de famille attentionnée, d'une excellente ménagère, d'une cuisinière distinguée. Elle avait environ quarante ans. Elle tenait à la main un pistolet de fort calibre et en menaçait Langelot.

« Haut les mains ! » fit-elle froidement.

Langelot s'exécuta volontiers ; il ne craignait qu'une seule chose : c'était qu'elle ne lui ouvrît pas.

« Que voulez-vous à mon mari ?

— J'ai besoin de communiquer directement avec ses chefs. J'ai un

message urgent à leur transmettre. Il y va de la vie du capitaine. Et moi, je ne possède pas le moindre numéro de téléphone, la moindre adresse…

— Comment avez-vous obtenu celle-ci ?

— Ce serait trop long à vous expliquer. Ce peut être une question de secondes. Si vous êtes Mme Montferrand… »

Si étonnée que pût être la bonne dame de trouver sur sa porte, à onze heures du soir, un adolescent blondinet, déguisé en homme-grenouille, qui lui parlait de la sécurité de son mari, elle ne perdit pas son sang-froid.

« Je veux bien vous laisser entrer, dit-elle, à condition que vous restiez toujours à deux mètres de moi, et les mains derrière la tête. Au moindre mouvement suspect, je vous abats.

— Pourvu que vous me laissiez téléphoner… »

Elle recula.

« Entrez et fermez la porte derrière vous. »

Il obéit.

« Longez le couloir. Tournez à gauche. »

Il se trouva dans une chambre à coucher.

« Ouvrez le tiroir de la table de nuit.

— Pour ça, il faudrait que je baisse les bras.

— Un seul bras. Le gauche, s'il vous plaît. Vous trouverez un téléphone. C'est une ligne directe avec le S. N. I. F. »

Pendant qu'il téléphonait, elle ne cessait de le couvrir avec son pistolet. Comme il haussait la voix pour se faire mieux entendre, elle l'interrompit.

« Moins de bruit. Les enfants dorment. »

À l'autre bout du fil, un agent de permanence flegmatique répondait :

« Vous voulez parler à Snif ? Bougez pas. Je vous envoie une voiture. »

Moins de dix minutes après, on sonnait. Toujours sous la menace du pistolet de Mme Montferrand, Langelot alla ouvrir. Deux hommes de taille imposante, les mains dans les poches, attendaient sur le palier.

« Venez avec nous, dit l'un.

— Et n'essayez pas de faire votre malin, dit l'autre.

— La prochaine fois, je demanderai des gardes du corps plus gracieux », répondit Langelot.

Une DS noire, avec chauffeur, ronronnait sous la porte. Langelot monta derrière, entre les deux sbires, qui lui passèrent immédiatement un bandeau sur les yeux.

« Voilà bien des précautions, remarqua Langelot.

— Il téléphone par la ligne directe, il ne connaît pas le mot de passe, et il n'est encore pas content ! » s'indigna l'un des deux hommes.

Un quart d'heure plus tard, la DS s'arrêtait. Les deux hommes faisaient faire quelques pas à leur prisonnier volontaire, l'enfournaient dans un ascenseur, le guidaient jusqu'à une pièce où régnait un silence absolu, lui disaient :

« Vous pouvez enlever votre bandeau. »

Et disparaissaient.

19

La pièce était nue, sans fenêtre. Il y avait seulement un divan, du reste fort confortable, une caméra de télévision, un micro, un haut-parleur.

Langelot s'assit, étendit sur le divan ses jambes qui le faisaient cruellement souffrir. Une voix métallique se fit entendre :

« Le chef du S. N. I. F. vous écoute. »

Langelot se présenta. Puis, par phrases courtes et précises, débita son histoire. Il finit par exposer les conclusions auxquelles il était arrivé :

« Le colonel Moriol a été enlevé le jour ou il devait se rendre à l'école du S. N. I. F., pour en prendre le commandement. Enlevé, enfermé dans la citerne où il a laissé sa plaque individuelle dans l'espoir qu'un jour quelqu'un la trouverait. Puis, probablement, assassiné après interrogatoire. Un agent ennemi a pris la place du colonel Moriol. Personne ne le connaissait. C'était facile. La seule fois où il aurait pu être démasqué, c'est-à-dire au cours de l'inspection de l'officier de la S. D. E. C. E., il s'est fait porter malade. Notez aussi que cet espion tirait mieux que le véritable colonel Moriol : un jour le capitaine Montferrand s'en est aperçu.

« À aucun moment il n'a opéré lui-même pour passer des renseignements à ses patrons. Il se servait généralement de Mme Ruggiero à qui il confiait

des missions en secret. Une fois tout de même, pour brouiller les pistes, c'est par le capitaine Montferrand qu'il m'a fait donner des ordres pour la photocopie du programme radio… Ensuite, il est revenu à Mme Ruggiero, parce qu'il se méfiait du capitaine, j'imagine.

« La mission du faux Moriol devait être la destruction de l'école. Mais, à cause de toutes les précautions prises, aucun renseignement qu'il pouvait passer à ses chefs, par le moyen des bouées émettrices abandonnées dans l'eau, ne permettait à l'ennemi de situer le *Monsieur de Tourville* qui se déplaçait tout le temps… Le faux Moriol a donc inventé de me faire dérober le programme radio et de me le faire porter à ses radiogoniomètres. Évidemment, il aurait pu le jeter à l'eau sans m'y mettre aussi. Je crois qu'il voulait me récupérer pour essayer de me retourner. Il m'aimait bien… En un sens, je l'aimais bien aussi : c'était un espion de grande classe. »

Il y eut un silence. Puis la voix métallique :

« Et maintenant, d'après vous ?…

— Si les ennemis ont décidé de ne pas attaquer avant demain, rien n'est perdu. Mais il est possible aussi qu'ils donnent à leur agent le temps de quitter le bord et qu'ils torpillent aussitôt après. Il se peut même que ce soit déjà fait. Bref, il faut y aller voir. »

Une pause.

« Comment s'appelait la jeune fille que vous aviez chargée de prévenir le faux colonel Moriol… et qui court, par conséquent, le maximum de risques ?

— Corinne Levasseur. »

Encore un silence.

« Il va falloir s'adresser aux groupes d'action de la Sdèke, soupira le chef du S. N. I. F. Tous mes agents sont actuellement en mission…

— Donnez-moi un hélicoptère et j'y vais ! proposa Langelot. Il ne faut pas être cinquante pour régler cette affaire. Au contraire, moins vous risquerez de monde sur un bateau qui sera torpillé d'un moment à l'autre, s'il ne l'est déjà, mieux cela vaudra. Et comme ça, nous pourrions nous passer de la Sdèke !

— Vous me donnez des conseils, maintenant ? » demanda la voix métallique.

Langelot ne répondit pas. Selon le conseil de Montferrand, il avait désappris à ses yeux à faire des feux de joie, et il attendait la réponse de Snif dans un calme apparent.

Mr de TOURVILLE
Brest

20

Moins mouvementée que pour Langelot, pour Corinne la journée du vendredi n'avait été qu'angoisse. Sans cesse, elle courait aux hublots pour interroger le ciel et la mer, qui demeuraient désespérément vides.

Elle en rata même son épreuve de fin de stage, qui consistait à intercepter les messages d'un satellite soviétique et à les décoder. Les résultats de son travail furent lamentables !

Mme Ruggiero la regarda longuement, par-dessous ses longs cils noirs :

« Vous n'êtes pas bien, ma petite fille. Vous n'avez jamais rien fait d'aussi mauvais ! »

Comme Corinne détestait cette femme, avec ses cheveux roux, ses yeux verts, sa voix rauque ! Cette femme qui, selon toute probabilité, était coupable de la mort de Pichenet.

« Chante toujours, espionne que tu es ! pensa Corinne. Ce soir, quand je serai allée voir le colonel Moriol, tu chanteras peut-être sur un autre air ! »

« Votre père sera extrêmement déçu d'apprendre que vous avez complètement manqué votre épreuve de fin de stage, ma petite Corinne. C'est tout de même énorme de prendre un satellite américain pour un soviétique, vous ne trouvez pas ? »

Corinne haussa les épaules. Tout lui était égal, maintenant. Même la colère de son père.

À 18 heures, Pichenet n'avait toujours pas reparu. Le capitaine Montferrand, qui faisait l'appel, demanda si personne ne savait où il était.

« Moi, je sais, dit Mme Ruggiero. Mais je n'ai pas le droit de le dire.

— Pourquoi se trahit-elle ainsi ? pensa Corinne. Hou ! la vieille chouette ! »

À 20 heures, personne. À 21 heures, personne.

Dans le grand salon, les stagiaires menaient un furieux tapage. L'électrophone jouait des danses modernes, mais Corinne ne dansait pas. Accoudée au bastingage, elle attendait une vedette, un hélicoptère, un parachute, n'importe quoi. Il ne vint rien.

À 22 heures précises, Corinne, la démarche résolue et l'œil sec, mais la mort dans l'âme, se dirigea vers la salle des instructeurs. Elle croisa Bertrand Bris, le grand Viking blond que, d'ordinaire, elle trouvait sympathique.

« Corinne, vous venez écouter « La Bourse et la Vie » avec moi ? J'ai failli la manquer : il est 22 heures. »

Aujourd'hui, elle haïssait même Bertrand. Elle hocha la tête, et pressa le pas…

21

Dans la salle des instructeurs, elle appuya sur le bouton de l'interphone.

« Mon colonel, ici Corinne Levasseur ; je voudrais vous parler. C'est urgent.

— Voulez-vous demain matin ?

— Non, ce soir, mon colonel.

— C'est bon. Venez à 23 heures.

— Mon colonel… »

Le voyant rouge s'était allumé. L'entretien était terminé.

23 heures… Il sembla à Corinne que c'était un sursis accordé à Pichenet, en même temps qu'une menace pour le S. N. I. F. De toute façon, elle ne pouvait pas forcer la consigne… Elle regagna sa cabine, s'étendit. Au loin, elle entendait le rythme trépidant des hully-gullys qu'elle avait enseignés à Pichenet.

Tout à coup, la porte de sa cabine s'ouvrit sans bruit. Bertrand Bris entra, le doigt sur les lèvres.

« J'ai coupé le courant et nous sommes tranquilles pour cinq minutes, annonça-t-il. Est-ce que Pichenet vous a confié une mission ?

— Cela vous regarde ?

— Oui. Parce qu'il vient de m'en confier une autre.

— Il est ici ? Il est vivant ? »

Bertrand expliqua brièvement la situation. Le colonel Moriol, agent ennemi… Cela lui paraissait un conte à dormir debout. Corinne écoutait, les yeux brillants.

« Si, dit-elle, c'est possible. À condition que ce ne soit pas le vrai colonel Moriol. Il y a peut-être eu substitution avant qu'il ne vienne ici.

— Bon, fit Bertrand. Pichenet n'est pas une mauviette ni un imbécile.

— C'est mon avis, confirma énergiquement Corinne.

— Il faut donc empêcher le colonel de quitter le bord… C'est tout de même gênant : si Pichenet s'était trompé !

— Je ne l'admets pas.

— Il s'est bien trompé pour Mme Ruggiero. »

Corinne fut obligée de le reconnaître, mais sur les méthodes à employer les jeunes gens ne tombèrent pas d'accord.

Bertrand voulait bien obéir à Pichenet mais sans manquer à la discipline. Il proposait de passer la nuit devant la porte du colonel et de l'empêcher de sortir seulement s'il s'avisait d'essayer.

Corinne prétendait profiter de son audience pour abattre Moriol sans autre forme de procès.

« Ma petite fille, vous avez oublié ce que le colonel nous a enseigné lui-même : on ne tue pas les agents ennemis ; on les interroge. »

Corinne avoua qu'il en était bien ainsi. Mais si le colonel sortait par une autre porte ? Savait-on combien son appartement en comportait ? Une seule, prétendait Bertrand.

En fin de compte, comme il fallait se hâter de clore la discussion avant que la panne des circuits d'écoute ne fût remarquée et le système remis en marche par l'un des instructeurs, Corinne dit :

« Bon, d'accord. Faites comme vous voulez. Mais ce ne sera pas ma faute s'il vous arrive des bricoles. »

Tout surpris d'avoir brusquement convaincu la jeune fille, Bertrand la quitta, se glissa dans la salle des instructeurs, franchit l'entrée interdite, fit un détour par la pièce aux manettes, déclencha de nouveau le fonctionnement des circuits d'écoute, et prit la coursive qui menait aux appartements du colonel Moriol.

Très commodément, les portes étaient munies de pancartes indiquant les pièces auxquelles elles donnaient accès. À côté de celle des « Appartements

du Colonel commandant l'école du S. N. I. F. », il y avait celle de la « Salle d'attente ». Bertrand se glissa sans bruit dans la salle d'attente, se garda bien d'allumer l'électricité et, s'adossant au mur dans le coin le plus sombre, s'apprêta à veiller toute la nuit.

22

Cependant une heure ne s'était pas passée qu'il entendait la voix du colonel criant dans la pièce à côté :

« Qu'est-ce que c'est que cette inondation ? Faites-moi venir quelqu'un immédiatement pour éponger tout cela, et envoyez donc du monde en haut pour voir ce qui se passe. »

Deux minutes après, les coursives étaient pleines de sous-officiers, de plantons, et même de quelques stagiaires, courant dans tous les sens, portant des baquets, des serpillières, des balais, et incriminant d'hypothétiques plombiers… Le colonel lui-même, énorme dans sa robe de chambre, faisait les cent pas dans la coursive d'un air furieux, en attendant que son plancher fût essuyé.

Que s'était-il donc passé ?

Les appartements du colonel étaient situés sous ceux des instructeurs, et la conduite d'eau dans la salle de bain de Mme Ruggiero s'était subitement rompue.

« Cela a fait poum ! On aurait dit un petit pain de plastic », expliquait Mme Ruggiero.

L'eau, envahissant la salle de bain de l'instructrice, avait ensuite trouvé

une fente dans le plancher ; Mme Ruggiero n'avait encore jamais remarqué cette fente qui se trouvait derrière la baignoire. Puis, traversant le plafond, des cataractes s'étaient répandues dans la salle de bain du colonel, située juste au-dessous et avaient pénétré dans sa chambre et dans le salon qui lui servait de bureau !

Il suffit, bien sûr, de fermer le robinet d'accès pour faire cesser le désastre, et, les éponges et les serpillières ayant accompli leur travail, tout rentra dans l'ordre.

Il était 23 heures 30.

Bertrand, dans son coin, se dit :

« Je l'ai échappé belle. Ils auraient pu venir jusqu'ici voir si le plancher n'était pas mouillé… »

À ce moment, l'électricité s'alluma brusquement dans la petite salle d'attente. La porte de communication avec le bureau du colonel s'ouvrit et Moriol lui-même parut sur le seuil.

23

Les mains dans les poches de son immense robe de chambre, Moriol fixa sur Bertrand son insoutenable regard d'aigle.

« Qu'est-ce que vous faites là, mon garçon ? »

Le ton n'était rien moins qu'amical. À l'entrée du colonel, Bertrand avait esquissé un garde-à-vous. Il lui fallut un effort pour se rappeler que l'homme qu'il avait en face de lui était un agent ennemi.

« Mon colonel, répondit-il avec effort, je vous garde.

— Vous me gardez ?

— Oui, mon colonel.

— Sur quel ordre ?

— L'ordre de Paris. »

Les yeux de Moriol se firent plus durs encore, plus glacés. Deux pointes de glace…

« Reçu comment ?

— Je ne peux pas vous le dire, mon colonel. »

Le colonel fit un pas en avant.

« Je n'ai aucun besoin d'être gardé. Je vous remercie. Regagnez immédiatement votre cabine. »

Toute la formation de Bertrand, tous ses atavismes lui avaient enseigné la discipline. Cependant, c'était un garçon courageux, et il tenait Pichenet en

haute estime. Il était prêt à se sacrifier, si, en contrepartie, il sauvait le *Monsieur de Tourville* et tous ses camarades.

« Vous m'avez mal compris, mon colonel. Je vous garde… » Il se força à prononcer ces mots absurdes : « Pour que vous ne vous évadiez pas, mon colonel. »

Le colonel fit encore un pas, sans quitter du regard les yeux de Bertrand, exorbités par l'effort qu'il faisait sur lui-même.

« Pour que je ne m'évade pas ?… Dites donc, mon garçon, vous avez attrapé une insolation, ou quoi ? »

Bertrand hocha la tête, cependant que Moriol avançait encore d'un pas.

« Pas d'insolation, mon colonel. Les ordres sont les ordres. Vous ne sortirez pas d'ici.

— Imbécile ! cria tout à coup Moriol, de sa voix de commandement. Vous prétendez me faire accroire une histoire d'ordres reçus ? Comment les auriez-vous reçus ? De qui les auriez-vous reçus ? Pourquoi vous aurait-on choisi, blanc-bec ? Alors qu'ils ont sur place des gens de la classe de Montferrand ou de Mme Ruggiero ? Vous imaginez-vous par hasard… »

Bertrand se contraignit à ne pas ciller, les yeux toujours rivés à ceux du colonel. Il vit bien la détente du bras de Moriol mais trop tard : le coup, porté par le tranchant de la main, l'atteignit sur la pomme d'Adam. Il tomba à la renverse, sans connaissance.

Moriol se pencha sur lui, lui prit le pouls, se redressa, haussa les épaules, murmura :

« Petit garçon ! »

Puis, prenant le corps par les pieds, il le traîna dans son salon et de là dans sa chambre. Sans ménagements, il le poussa au fond d'un placard dont il referma la porte.

24

Cela fait, le colonel alla s'asseoir à son bureau et réfléchit un instant.

« Paris… »

Il appuya sur le bouton de l'interphone qui le reliait à la salle des instructeurs. Il n'y eut pas de réponse. Il appela alors la chambre de Montferrand.

« Dites donc, mon vieux, il est onze heures et la petite Levasseur devait venir me voir à cette heure-là. Une histoire urgente, je ne sais quoi. Vous voulez bien me l'envoyer ?

— Un instant, mon colonel », répondit la voix ensommeillée de Montferrand ; deux minutes plus tard :

« La petite Levasseur est introuvable, mon colonel. Voulez-vous que je donne l'alerte ?

— Vous voulez rire ! Elle se retrouvera bien toute seule. Elle ne s'est pas noyée tout de même.

— C'est que, mon colonel, elle a complètement manqué son épreuve. C'est peut-être pour ça…

— Bah ! Elle ne s'en portera toujours pas plus mal ! » fit Moriol, et il coupa la communication.

« Je me demande bien ce qu'il voulait dire par là », pensa Montferrand en se recouchant…

Cependant le colonel Moriol retournait dans sa chambre, ouvrait un autre placard, en tirait une bouée, la gonflait, et la jetait sur le lit.

À ce moment l'interphone grésilla.

Moriol retourna dans le salon, appuya sur le bouton.

« Ici, colonel Moriol, j'écoute.

— Allô ! Moriol ? Ici, Bouvard. »

C'était le nom du commandant du bateau.

« La permanence asdic me signale que nous sommes suivis par un sous-marin de nationalité inconnue. J'ai fait accélérer, changer de cap. Il nous file comme une ombre. Je lui ai fait faire des sommations radio. Il ne répond pas. Dans ces conditions, je me propose de rallier la côte, et, en attendant, d'alerter Brest. Ça vous convient ?

— Parfaitement, dit Moriol. C'est fort aimable à vous de m'avoir prévenu. »

Il revint encore une fois dans sa chambre, rouvrit le placard et en tira une combinaison d'homme-grenouille qu'il revêtit.

Tout en s'habillant, il fredonnait un air étranger, que personne ne lui avait jamais entendu chanter sur le bateau.

Il retourna dans le bureau en laissant la porte de la chambre ouverte.

Il fit jouer la combinaison de son coffre à secret, et y prit un poste émetteur miniaturisé, qu'il se mit autour du cou.

Dans quelques minutes, le colonel Moriol aurait quitté le *Monsieur de Tourville* à bord duquel il venait de mener à bien une des plus longues, une des plus brillantes missions de sa carrière. Dès qu'il se serait mis à l'eau et qu'il aurait enclenché son poste automatique, le sous-marin que l'asdic du bord venait de signaler viendrait faire son travail…

Et une fois la torpille lancée, la petite Levasseur elle-même se moquerait bien de l'impression que son épreuve manquée ferait à son père !

Moriol était en train de refermer le coffre lorsqu'il entendit une voix très jeune, très claire, prononcer distinctement derrière lui :

« Ne bougez pas d'un poil ou je vous vide mon chargeur dans les reins. Là où ça fait le plus mal. »

25

Il y eut un instant de silence. Puis Moriol parla ; lentement, prudemment, ne sachant même pas qui le menaçait.

« Allons, ma petite fille, du calme. Ne vous énervez pas. Dites-moi d'abord d'où vous sortez.

— Ne bougez pas.

— Vous voyez bien que je ne bouge pas.

— Je sors d'un des placards de votre chambre. J'y suis entrée à la faveur du remue-ménage d'il y a une heure. Le remue-ménage, c'est moi qui l'ai organisé en mettant un tout petit pain de plastic sous le tuyau de Mme Ruggiero et en écartant deux planches de son plancher. Et j'ai perçu mon pistolet au magasin. Simple comme bonjour. J'ai profité de vos bonnes leçons, monsieur Moriol. »

Il n'y avait plus de colonel. Il n'y avait plus que M. Moriol. L'intimidation hiérarchique qui avait réussi avec le grand fou ne servirait de rien avec la petite folle.

« Allons, dit Moriol, laissez-moi tout de même me redresser. Ma position

est très inconfortable, je vous assure, et je ne serai pas plus dangereux adossé au mur.

— C'est bon. Adossez-vous. Mais les bras levés. Ou il va vous arriver des bricoles. »

Moriol obéit. Il se mit dos au mur, les mains à hauteur des épaules.

Il s'en était douté : le petit bout de fille qui le menaçait d'un colt était Corinne Levasseur.

« Vous avez renoncé à votre audience officielle, si je comprends bien, remarqua-t-il.

— Oui. J'étais sûre que Bertrand ferait des boulettes, que cela vous mettrait en garde, et que vous auriez le dessus si je vous prenais par-devant.

— Merci du compliment, ma petite fille. Alors, comme ça, on a raté son épreuve de fin de stage et on se révolte contre son colonel ? Vous manquez curieusement de possession de vous-même.

— Ne faites pas le malin, monsieur Moriol. Vous savez bien que vous n'êtes pas plus colonel que moi. Pas de l'armée française, en tout cas.

— Vraiment ! Et d'où tenez-vous ces renseignements ?

— Vous ne devinez pas ? »

Il hésita :

« Si, dit-il enfin. Je devine.

— Bon. Alors gagnons du temps. Qu'avez-vous fait du vrai Moriol ?

— Oh ! il croque les pissenlits par les racines depuis près d'un an. Il n'a pas parlé, l'imbécile. On a été obligé de le descendre sans en avoir tiré un mot.

— La substitution a eu lieu quand ? Comment ?

— Au moment où il partait de chez lui pour se rendre à l'héliport. Avec la complicité de son chauffeur. Un homme ignoble et qui ne nous sera plus d'aucune utilité. Pendez-le : vous nous ferez plaisir.

— Et tous les renseignements dont vous aviez besoin pour le remplacer, vous les avez eus par qui ?

— Moi, mademoiselle, par mon service. D'où le service les tenait, je ne saurais vous dire… »

Elle poursuivit l'interrogatoire, avec autant d'indifférence apparente :

« Et Pichenet ? Qu'avez-vous l'intention d'en faire ? »

Intérieurement, elle tremblait. Moriol répondrait-il : on lui a déjà sûrement coupé le cou ?

S'il répondait cela, elle ne pourrait se retenir : elle tirerait. Pas au cœur : à

l'abdomen.

« Pichenet est un excellent petit gars, dit Moriol. Nous arriverons sûrement à le retourner et à l'utiliser contre vous.

— Vous vous imaginez que vous lui ferez trahir son pays ?

— Pfft ! fit Moriol. La France est un pays sans avenir. Elle est déjà morte. On ne trahit pas les cadavres. »

Corinne hocha la tête :

« La France n'est pas morte : nous le prouvons, nous autres, du S. N. I. F. ! »

Moriol dit :

« Bah ! quelques exceptions… »

Puis :

« À mon tour de poser des questions. Pourquoi mon arrestation a-t-elle été confiée à deux bleus comme Bris et vous ? »

La jeune fille eut un petit rire sec :

« Pas si sotte, monsieur Moriol. C'est moi qui tiens le pistolet. C'est moi qui pose les questions. D'ailleurs je n'en ai plus qu'une. Le sous-marin n'attaquera pas tant que vous serez à bord ?

— Je l'espère, répondit Moriol.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Maintenant, ayez l'obligeance de vous taire. »

Il essaya bien de la contraindre à baisser les yeux sous son regard d'aigle, mais elle, son angoisse pour Langelot lui donnait une énergie nouvelle : elle ne cilla même pas.

Ils restèrent bien ainsi une demi-heure, face à face, debout.

« Nous attendons quelque chose ? demanda enfin Moriol.

— Je vous avais dit de vous taire ! » répliqua Corinne.

Mais à la vérité elle sentait bien que sa position était moins forte qu'une demi-heure plus tôt. Moriol avait compris que son arrestation n'était pas sérieusement préparée. Bien que le pistolet fût toujours aux mains de la gamine, le rapport des forces changeait : l'homme reprenait le dessus.

Tout à coup, Moriol, d'un ton pressant :

« Vous êtes bien sûre d'avoir débloqué la sûreté ? »

Un instant, Corinne baissa les yeux sur son arme. Elle n'avait pas une habitude suffisante du colt. Avec le pouce, elle chercha la sécurité et la remit en place, au lieu de la laisser comme elle était.

Déjà, Moriol était sur elle.

D’une manchette au poignet, il fit voler l’arme. De l’autre main, il sabra l’air : Corinne, prompte comme l’éclair, lui avait plongé sous le bras.

Au passage, elle essaya de lui lancer un coup de pied au tibia, mais ne réussit pas à le déséquilibrer.

Il pivota sur place, sauta sur le pistolet, posa le pied sur la crosse.

Alors Corinne, au lieu de courir vers la porte pour s’échapper, comme elle aurait pu tenter de le faire, bondit sur l’interphone, appuya sur le bouton et hurla :

« Le colonel Moriol est un espion… »

Elle s’attendait à recevoir une balle dans le dos. Il n’y eut même pas de détonation. Elle se retourna. Le pistolet à la main gauche, Moriol s’avançait vers elle. Elle le reconnut à peine, tant il y avait de cruauté dans ses yeux injectés de sang.

« Ne vous fatiguez pas, mademoiselle Snif, dit Moriol. Vous n’avez peut-être pas remarqué que j’ai arraché la prise du mur avant même que vous n’appuyiez sur le bouton… »

Par réflexe, elle se mit en garde. Il sourit, féroce :

« Oui, vous avez bien compris. Je ne vais pas tirer. Cela ferait du bruit. Je vais vous étrangler. »

Il n’avait pas fini de parler qu’elle lui sautait dessus, s’emparant de son bras droit et lui mordant profondément la main. En même temps, elle se jetait au sol, tentant de lui faire une prise qui ne réussit pas. Ils roulèrent ensemble sur le tapis. Une seconde après, Moriol avait le dessus et levait le bras.

26

L'hélicoptère venait de toucher le pont. Langelot sauta, se précipita au-devant des marins qui l'accueillaient.

« Snif, Snif ! cria-t-il. Laissez-moi passer. »

Ils essayèrent en vain de le retenir. Agile comme une anguille, il passa entre eux, gagna la coursive, fonça vers les locaux des instructeurs.

Déjà il traversait la salle où, neuf mois plus tôt, il dissimulait son petit magnétophone. Déjà, il franchissait l'entrée interdite. Déjà, il descendait, quatre à quatre, le petit escalier qui menait chez le colonel. Il portait à la main un pistolet 22 *long rifle*, qu'on lui avait remis au départ, sur sa demande.

Au galop, il longea la coursive. Un long cri de femme venait de retentir.

Brutalement, il ouvrit la porte des appartements du colonel, et – comme on le lui avait appris – se rejeta en arrière.

Bien lui en prit : deux balles de calibre 11,63 se logèrent dans la cloison, à dix centimètres de lui.

Moriol, maintenant d'une main Corinne clouée au sol, tirait de l'autre.

Alors Langelot riposta, au jugé, sans viser, sans s'inquiéter du risque qu'il courait de toucher Corinne…

Moriol s’affala de tout son poids sur le plancher.
Langelot courut à lui, le pistolet levé.
Moriol, prostré sur le dos, le regarda avec plus d’admiration que de haine.
« Je vous le disais bien : le désir conduit la balle… », marmonna-t-il.

27

Le lendemain, à dix heures, la distribution des cartes du S. N. I. F. eut lieu comme prévu.

Le sous-marin ennemi, ne recevant pas le signal convenu, et détectant l'arrivée de toute une escadre qui fonçait sur lui, venant de Brest, s'était éclipsé dans les eaux internationales…

Bertrand Bris, durement secoué, mais sauvé par les soins du médecin du bord, eut beaucoup de peine à se lever pour recevoir des mains du délégué du gouvernement sa belle carte plastifiée, aux armes du S. N. I. F.

Un officier en civil représentait le chef du S. N. I. F., empêché. Cet empêchement excita la verve du capitaine Montferrand, qui révéla aux stagiaires que nul n'avait jamais vu Snif en personne, pas même lui, l'un des plus vieux agents du service.

« Nul ne l'a vu, à une exception près… », ajouta-t-il en souriant.

Pour la première fois depuis leur arrivée sur le *Monsieur de Tourville,* les stagiaires étaient appelés par leur vrai nom au lieu de leur pseudonyme. C'est ainsi que Langelot apprit que Bertrand Bris s'appelait en vérité Jean Braun, et que c'était un ancien légionnaire d'origine alsacienne. Gil Valdez, lui,

répondit au nom de Roland Dartigues, ex-inspecteur de la D. S. T.

Lorsque Mme Ruggiero appela Langelot, il se présenta sans être intimidé le moins du monde. Le délégué du gouvernement, un homme jeune, au visage intelligent et résolu, lui dit :

« Sous-lieutenant Langelot, je suis fier de vous remettre à la fois votre carte d'agent du S. N. I. F. et votre brevet d'officier. Vos camarades, ils le savent, resteront aspirants pendant un certain temps. Mais le major de la promotion reçoit immédiatement le grade qu'il a mérité. Dans votre cas, le mérite, j'ose le dire, est tout à fait exceptionnel, et vous recevez, en même temps que l'épaulette, une citation à l'ordre du corps d'armée. Sous-lieutenant Langelot, je vous félicite au nom du ministre.

— Merci, monsieur, dit Langelot. Vous savez, c'était plutôt amusant, comme expédition. Surtout à la fin. Avec un avion à réaction pour moi tout seul de Paris à Brest… »

Il revint à sa place, examinant sa carte. On y voyait, outre son nom, son numéro et sa photographie, la mention : *Agent des services spéciaux de la Défense. Obligation est faite à toutes les polices et administrations françaises de faciliter l'accomplissement de toutes les missions du titulaire.*

Dans le coin, en haut, à gauche, les armes du S. N. I. F., qui représentaient un coq, symbole de la France et emblème de la vigilance.

Au-dessous, la devise que le faux colonel Moriol aimait à répéter : « Solitaires mais solidaires. »

« Montre-moi ta carte, chuchota Corinne. Avec toutes les sottises que j'ai faites, je n'en aurai pas, tu peux être sûr… D'ailleurs, tu vois, ils ne m'ont pas encore appelée.

— Ne sois pas triste, lui dit Langelot. Le métier ne te plaisait pas tellement.

— Oh ! si, il m'aurait plu, si j'avais pu le faire avec toi. Mais je ne suis pas triste tout de même, puisque tu es vivant. »

À ce moment, le capitaine Montferrand appela :

« L'aspirant Delphine Ixe. Oui, c'est vous », ajouta-t-il en voyant l'ébahissement de la jeune fille.

Elle se leva, très impressionnée.

« Pour vous, dit Montferrand, nous avons fait, avec l'accord de M. le délégué du gouvernement, une légère dérogation au règlement. Voici la mention qui accompagne votre nomination : « Autorisation est donnée à MM. les instructeurs de l'école du S. N. I. F. de considérer les services rendus par

l'intéressée, concernant l'appréhension d'un redoutable espion ennemi, comme une épreuve de fin de stage couronnée de succès. »

« Oh ! merci, mon capitaine ! s'écria Corinne.

— L'idée n'est pas de moi. Je trouvais injuste, bien entendu, de ne pas vous donner votre nomination alors que, sans vous, nous serions tous en train d'engraisser les poissons, mais vous devez l'astuce administrative au capitaine Ruggiero.

— Merci, madame », dit Corinne, mais avec moins de chaleur.

Innocente, Mme Ruggiero ne lui était pas devenue sympathique pour autant !

Lorsque la distribution fut achevée, Langelot dit à Corinne :

« Je me demande bien lequel d'entre nous a vu Snif en grandeur nature… »

Elle se mit à rire :

« Il y a donc un mystère que monsieur le major de promotion n'a pas encore percé ? Ne t'inquiète pas, petit Pichenet. Un jour, toi aussi, tu connaîtras mon papa. »

---

[1] *Asdic :* dispositif à ultrasons, permettant de détecter à grande distance un objet se trouvant sous l'eau.